Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **326** sur **326**

Nombre de pages: **326**

Notice complète:

**Titre :** Bévues parisiennes. Les journaux, les revues, les livres, par le baron Gaston de Flotte. Série 2

**Auteur :** Flotte, Gaston de (1805-1882). Auteur du texte

**Date d'édition :** 1860

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 326

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k6417401d](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6417401d)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-Z LE SENNE-5922 (2)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32113268x>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 10/12/2012

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

BtYUES

PARISIENNES

LES J 0 U T-i N A U X

LES REVUES, LES L J V R E S

LE BARON GASTON DE FLOTTE

1 \, 1 S< >( I- l S< >G

MARSEILLE

• v; > 11 )!:;).\!.

11, 1, ,

PARIS

-, i; n i ; u M, i i, i.

f >>(;<«

BÉVUES PARISIENNES

M A h s i ; 11. i. i :

Typographie et K.itlio;;rnptite Arnaud, Cttycr et ce linf> Siint-VVrrt'nl,

BÉVUES PARISIENNES

LES JOURNAUX

LES REVUES, LES LIVRES

PAU

LE BAROI GASTON DE FLOTTE

Seconde Série

1860-1866

MARSEILLE C A MOIN, LIBRAIRE Rue Canncbière, 1.

PARIS GARNIER FRÈRES Rue des Saints-Pères.

.isets

BÉVUES PARISIENNES

Par nous, d'en bas, la pièce est écoutée ; Mais nous payons, utiles spectateurs, Et, quand la farce est mal représentée, Pour notre argent nous sifflons les acteurs!

(J.-B. ROUSSEAU.)

En l'an de grâce et de bévues 1860, nous prîmes la liberté grande, sans en demander la permission aux propriétaires, de cueillir dans les jardins de messieurs de Paris quelques fleurs non-exotiques et charmantes : nous en fimes un bouquet odoraut, modestement offert aux amateurs de la province. — Cette gracieuse anthologie eut quelque succès, — même à Paris , si intéressé dans la question, — les journaux et les revues ne se firent aucun scrupule de picorer dans la riche corbeille, tout comme les abeilles de Virgile,

qui, dit Montaigne, pillottent de çà, de là, les fleurs, et en font, aprez, le miel qui est tout leur : ce n'esi plus thym ni marjolaine. — Bon pour les abeilles qui, de nature, sont communistes, qui font leur ce qu'elles ont pris aux autres ; mais ces messieurs auraient dû, peut-être, avouer leurs emprunts, dire qui s'était donné la peine de collationner tant de trésors, de tresser la fraîche guirlande. — Ils n'en ont pas jugé ainsi, soit : — mais afin de mettre, si besoin est, leur conscience en repos, nous leur octroyons, pour l'avenir, une complète autorisation, — qu'ils ne demandent pas.

Notre premier devoir d'horticulteur est, en publiant une collection nouvelle, non moins riche, non moins odoriférante que la première, notre devoir est de remercier ceux de nos confrères qui ont bien voulu nous venir en aide.

Ils ont compris notre but et notre pensée ; ils ont compris que nous ne demandions qu'une chose à nos maîtres: de se moquer un peu moins de nous, d'épargner notre faiblesse, de lire avant d'écrire, et, s'ils ne peuvent s'y déterminer, de ne plus écrire du tout, - bénéfice assuré pour nous, et surtout pour eux. — On a reconnu que « tout en faisant la leçon « aux écrivains de Paris, nous n'avons pas cessé d'être « homme du monde. Qu'après tout, il ne s'agit que « d'une invitation à ces messieurs de là-haut de ré« fléchir un-peu, et d'interroger leurs souvenirs. » —:

On a reconnu que « la critique, toute mordante qu'elle « est, ne s'écarte jamais de l'urbanité et -des strictes a ccînvenances ; » que nous nous sommes proposé avant tout de prouver qu'un trop grand nombre « de gens « se mettent à écrire sans avoir fait préalablement « des études suffisantes ; » — enfin « qu'il était beau « d'apprendre à ces Athéniens que les Béotiens de la « province n'acceptent pas sans contrôle les élucu« brations plus ou moins vantées qui nous viennent « de la métropole. »

C'est bien cela/ nous n'aurions pu nous-même faire mieux connaître notre pensée, poser plus sûrement nos conclusions.

Puis, ému d'une compassion généreuse, on a plaidé en faveur de ces messieurs, les circonstances atténuantes.- L'improvisation, a-t-on dit! —Mais nous parlions aussi des revues qui laissent quinze jours ou un mois de préparations; — des livres auxquels on peut, comme autrefois, dans le bon temps, consacrer toute une vie. -D'ailleurs, il y a de ces choses tellement [extravagantes, de telles ignorances, de telles orgies de sottises, de bévues et de mensonges, qu'elles ne devraient jamais tomber de la plume des plus féconds, des plus intrépides improvisateurs.

Ce n'est pas tout. — Nous avons été accusé d'avoir des ombrages, des fleurs, des livres et des loisirs ; — « loisirs qui tournent au profit des études j. villa « que Lamartine, son hôte, a appelée harrrwnieuse ,.

« bibliothèque formée à l'époque où l'on savait meu« bler une bibliothèque, etc » — On a parlé de « celui qui peut travailler à son heure, sous de beaux « ombrages , dans le calme et le silence d'une char« mante retraite , etc., etc. » — Soit: — Que Dieu nous donne ce qu'on nous prête si libéralement, cela ne changera rien à la question. — D'ailleurs, quels sont les écrivains le plus souvent cités dans le premier recueil des Bévues parisiennes ? — Vous allez retrouver leurs noms dans les lignes suivantes : « M. Jules Janin possède à Passy, rue de la Pompe, « un délicieux châlet où il montre, avec un juste « orgueil, une des plus riches bibliothèques de Paris.

« —A quelques pas, M. Arsène Houssaye possède « une partie du square Montespan, et y a fait élever « aussi un châlet orné, entre autres, d'un musée de « portraits du XVIIIe siècle. — Là, nous remarquons « encore. M. Paulin Limayrac. Parmi ces cons« tructions d'hier, celle qui est le plus généralement « lorgnée, enviée et admirée, appartient à un de nos « confrères en critique, qui est aussi un de nos amis « les meilleurs. J'ai nommé M. Jules Lecomte (1).

«. C'est un bijou, cette maison en briques rouges et « noires , avec des incrustations en porcelaine, bâtie « au milieu d'un jardin embaumé. »

— Qui nous dit ces choses? qui nous donne ces

(1) Mort depuis.

détails intimes? qui chante ainsi les ombrages, les fleurs, les loisirs, les livres de ses confrères? - C'est un ami, un chroniqueur aimable et bienveillant, M. Albéric Second. (L'Univers illustré, 19 juin 1860.) — Il est bien informé ; il célèbre le bonheur de ses chers confrères; son intention n'est pas, certainement, d'aggraver leur douloureuse position, de laisser sans excuse aucune leurs torts d'écrivains. — Celui qui montre, avec un juste orgueil, une des plus riches bibliothèques de Paris, est précisément l'auteur dont les pages sont le plus chargées de bévues, de fausses citations, de grotesques inexactitudes, d'inexplicables et colossales erreurs. — Il a passé en proverbe : la possession d'une des plus riches bibliothèques de Paris ne lui apprend rien. - A quoi bon ombrages, livres, loisirs? — Ils ne guériront pas le mal dans ses profondes racines !

Un journal (un seul journal, il est vrai) , nous a fait un autre reproche : c'est « d'avoir réuni, sous le « titre de Bévues parisiennes, un certain nombre de « lapsus échappés à des écrivains ou journalistes, « que leurs égarements ont j ustement privés de par« ticiper aux dons de l'Eglise romaine. Il y a aussi « matière à prendre, ajoutait-il, dans le camp ca« tholique. »

Nous ne pouvons accepter le reproche; nous savons fort bien qu'il y a matière à prendre partout, et nous l'avons prouvé : nous avons fait entrer dans notre

revue la Gazette de France, Y Union, l'Univers, le Correspondant, les Annales catholiques de Genève , etc., qui ont le bonheur de participer aux dons de l'Eglise romaine. — Nous nous attendions d'autant moins à cette accusation de partialité, que d'autres journaux (qui ne sont pas des nôtres) avaient écrit : « Il frappe aussi fort sur ses amis que sur ces « adversaires naturels, ces affreux philosophes.

« Tout autre n'aurait pas fait preuve à ce point d'im« partialité dans un pareil travail, et je connais des « gens plus soigneux de leurs intérêts, qui auraient « pris des précautions en se permettant de toucher « dans le vif tant de vanités littéraires. Ils se seraient « ménagé quelques lieux d'asile en cas de clameurs « de haro ou d'exaspération générale. Mais il n'a « en. vue que l'intérêt de l'art et de la vérité. Aussi le « public lui doit savoir gré d'avoir bien voulu faire « aussi leur paquet aux fils des croisés. »

Toute notre réponse est là, et ce n'est pas nous qui parlons ainsi : c'est un journal qui participe fort peu aux dons de l'Eglise romaine. - Si les journaux dont les opinions sont les nôtres, dont nous partageons les idées, les regrets et les espérances, occupent, dans notre recueil, moins de pages que d'autres, c'est probablement parce qu'ils écrivent plus sérieusement, qu'ils ont plus de respect pour monseigneur le Public.

— Puis, nous l'avouerons, nous lisons de préférence et plus attentivement les élucubrations de nos adver-

saires, dont nous aimons à connaître la pensée intime : celle de nos amis, nous la savons, car elle ne flotte pas à tous vents de doctrine.

Quant à ce certain nombre de lapsus, ce sont, nous l'avons dit, de telles débauches de stupidités et d'audacieux mensonges, de telles extravagances de style, de pensées et de falsifications, de telles inepties assaisonnées souvent d'une telle mauvaise foi, que nous nous sommes cru en droit de demander si on se moquait de nous, et de renvoyer nos maîtres à l'école et au catéchisme. — Voilà tout.

Qu'on nous pardonne cette oratio pro domo nostrâ!

Notre pensée, notre but, bien connus, étant les mêmes qu'il y a quelques années, lorsque nous publiâmes le premier volume des Bévues parisiennes.

nous ne ferons pas d'autre préface ; nous nous bornerons, pour bien constater de nouveau nos intentions, à transcrire quelques passages de la préface de 1860 : — Bis repetita NON placent.

« Si tels furent les maîtres, que seront les élèves? Ils auront bientôt tout dépassé de toute la distance de leur médiocrité. — Puis, qu'importe?

L'éditeur impose-t-il une amende pour chaque sottise, pour chaque ignorance?. Ne nous faut-il pas servir plusieurs histoires en dix volumes et.

luttant par leur nombre avec les romans, ne pas nous laisser gagner de vitesse? Le temps des Bénédictins n'est plus. La vapeur nous emporte; l'électricité

ne nous laisse pas le temps,de mettre l'orthographe.

Il est aisé pourtant, même au moins érudit des teneurs de plume, de ne pas souffleter à chaque instant l'histoire ; on a pour guides les fastes chronologiques, les dictionnaires biographiques, les tablettes, les almanachs littéraires, le livre intitulé : Un million de faits, etc., tout comme on a, pour les visites du jour de l'an, l'Almanach des adresses. — N'y a-t-il pas une loi contre les donneurs de fausses nouvelles ?

« Nous avons cru diviser notre travail en journaux, revues et livres; le lecteur suivra plus aisément ainsi le mouvement de la grande presse parisienne, jugera mieux le degré d'indulgence ou de sévérité qu'il doit accorder aux faiseurs ; jusqu'à quel point l'improvisation quotidienne, l'espace d'un mois et un temps illimité pèsent dans la balance.

« Si nous parvenons à obtenir que tant d'écrivains , au nom plus ou moins accrédité, plus ou moins retentissant, daignent enfin épargner notre faiblesse, ne plus se moquer de nous avec un sansfaçon si hautain et si méprisant ; si nous réussissons à leur inspirer un peu de respect pour l'histoire, pour les lettres, pour les sciences et les arts ; — pour les humbles surtout à qui ils prodiguent de si beaux enseignements,—ces notes incomplètes, prises au hasard,.

au jour le jour, et sans intention blessante; ces notes, dis-je, -ne seront pas entièrement perdues; car, qui

sait? peut-être tel écrivain, à la mémoire débile, à l'érudition légère, à l'assurance outrecuidante, réfléchira avant d'écrire, et, avant de formuler de grotesques énormités, s'avisera de lire et de consulter.— Il y gagnera bien plus encore que le public! »

Cruelle déception ! Il n'en a rien été ! — Ces dernières années ont vu une terrible recrudescence : l'histoire, le style, la grammaire sont toujours traités avec le même souverain mépris : La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois Et les fait, la main haute, obéir à ses lois,

la grammaire a souffert plus que jamais. -'Que voulez-vous? La grammaire est une despote, une autocrate , une aristocrate ! A bas cette tyrannie ! —

Certains écrivains qui acceptent fort paisiblement des servitudes d'un tout autre genre, se chargent vaillamment de lui faire son procès, et s'en acquittent à merveille.

Nous faisions ainsi nos adieux au lecteur : « Nous payons assez cher ces enseignements pour qu'on nous les donne bons et garantis. — Il y a des lois contre les inventeurs et propagateurs de nouvelles fausses; il y en a de plus sévères encore contre les marchands à faux poids, contre les falsificateurs de denrées ; — c'est ce que le Code appelle : Tromperie sur la nature de la marchandise vendue. —

Nous ne le savons que trop ; vous échappez à cet article du Code : il est impuissant à votre égard comme à l'encontre du médecin qui, prenant une fiole pour l'autre, s'embrouillant dans le fouillis des mots barbares qui sont le fonds de sa science, se trompe d'ordonnance, et verse à son patient lé poison 0 Parisiens, qui venez de la province, et qui traitez si lestement la province, vous êtes nos maîtres ! — d'accord; — mais permettez-nous de répéter, en terminant, l'épigraphe qui ouvre cette humble requête, et qui l'encadre si bien : Pour nous, d'en bas, la pièce est écoutée ; Mais nous payons, utiles spectateurs, Et, quand la farce est mal représentée, Pour notre argent nous sifflons les acteurs I D

1 ""1"" .1. o. l,.

1.,

Cela dit, désormais, j'y renonce : je me lasse à les suivre. -D'autres, plus autorisés et plus heureux, continueront notre œuvre, obtiendront peut-être ce que nous demandons, ce qui n'a été pour nous que le rêve d'un homme ami de la vérité, fatigué, indigné parfois, de tant de sottises, de bévues, de mensonges en tous genres. — « L'homme de goût, « disait Rivarol, a reçu vingt blessures avant d'en

« faire une. » — Pour nous, homme de bonne volonté , nous avons été blessé bien plus de vingt fois, et ce ne sont pas des blessures que nous avons voulu Tendre. - Notre intention n'est que de prévenir le lecteur léger et peu attentif, de le mettre en garde contre ces leçons qu'il croit venir de haut. — Aux journaux, aux revues, aux livres, ce sont de simples avertissements. — Ils sont inutiles : — c'est bien. —

Je ne puis, comme le vieil Entelle immoler un taureau à la place des Darès parisiens, mais comme le vieil Entelle,

Sic cœstus artemque repono.

Que ne puis-je dire aussi : VICTOR !

LES JOURNAUX

LE JOURNAL DES DÉBATS

Nous aimons à commencer par le Journal des Débats, comme nous aimons à finir par le Siècle; cela s'explique par le sentiment de la hiérarchie : l'un est toujours, depuis son avènement, le plus littéraire de nos journaux; l'autre, celui qui donne le plus de soufflets à la langue, à la grammaire, à l'histoire, à tout ce qu'un écrivain doit respecter, même quand il l'ignore complètement : le Siècle traite tout cela avec le même mépris que les libertés qu'il attaque de toute la puissance de son vaste et beau génie ; selon le mot si juste, si vrai de M. Thiers : « Pour se dispenser « d'être libéral, on joue au démocrate ! » — Mais ce

n'est pas à ce point de vue que nous aurons à nous occuper du Siècle. — Son tour viendra : — en attendant, ab Jove principium.

La première série des Bévues parisiennes s'arrêtait au 15 avril 1860 : les bévues parisiennes ne se sont point arrêtées là. Dès le 14 mai, M. Jules Janin écrivait dans le Journal des Débats: « En vain tout par« lait à Elisabeth de sa jeunesse et de sa beauté; en « vain on l'entourait de fêtes et de plaisirs ; en vain « Milton la chantait, comme l'avait chantée autrefois « Spencer. Quelle agonie et quelle tristesse! »

Elisabeth mourut en 1603, Milton naquit en 1608 - 0 précocité du poète républicain qui, cinq ans avant d'être né, chante sa souveraine !

Le 25 juin, M. J. Janin nous dit : « Miltiade fut « chassé d'Athènes, parce que les Athéniens étaient « las de la louange unanime dont il était l'objet. »

Ecrivez Miltiade, si cela vous plaît; mais prononcez Aristide.

(1861. - Sur le Chatterton d Alfred de Vigny. J. Janin) : « Les Grecs, cette nation si spirituelle, si « polie,. étaient mieux inspirés, eux qui avaient « écrit au fronton du temple de Delphes : yi>t»6t ÇtuvTov « RÉJOUISSEZ-VOUS ! »

Quelle hardie et libre traduction ! — Ah ! CONNAISTOI TOI-MÊME, pourrait-on dire à M. Janin, — et ne citez plus de grec !

(5 mai. — La Semaine dramatique. — J. J.) f « Ce

« grand poète Rotrou, que Corneille appelait son En« fant. »

Pardon : Corneille appelait Rotrou son Père.-Voyez Voltaire (Catalogue des écrivains français du siècle de Louis XIV; article Rotrou, et Remarques sur Médée, préface). — Un lecteur assidu de Voltaire, un collaboteur d'un journal voltairien, un critique dramatique devrait savoir cela.

(1862, 5 août.) — « Au temps de Plaute, il y avait « trois sortes d'acclamations : l'acclamation au Sénat, « pour le prince; on s'inclinait en criant : Vive Né« ron ! vive Tibère ! »

Mais, excellent M. Janin, si l'on en croit Aulu-Gelle, Plaute brillait au théâtre en même temps que Caton l'Ancien à la tribune ; si l'on en croit Cicéron, il mourut l'an 184 avant J.-C. — Où étaient alors Néron et Tibère ?

(1863. - Madame de Lamartine. — J. Janin) « J'ai, sous l'abri des bois, de paisibles asiles a Où ne retentit pas le bruit des factions, « Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles, a Que joie et que bénédictions ! à

Pour Dieu, ne citez plus de vers latins, de vers grecs, de vers français ! — Deux lourdes fautes en un seul petit vers, c'est trop.

(1864, 11 janvier. — Semaine dramatique. — J. J.) :

« Nous dirons aussi Patrocle traîné dans la poudre !

« Achille mort, ô misère ! sous les coups de Ménélas ! »

On nous disait au collége qu'Achille était mort d'une blessure au talon, faite par une flèche lancée par Pâris.

(4 avril. - Souvenirs dramatiques. - J. Janin): « Il « y avait, au siècle passé, un poète appelé Barthe. Il « était l'ami du poète Dorat. Dorat était mourant.

« Un homme entre, un gros cahier sous le bras. C'était « Barthe ! — Ah ! c'est vous, dit le moribond ; soyez « le bienvenu. Barthe, déployant son manuscrit: « — Laissez-moi vous lire une nouvelle comédie en « vers ; elle a pour titre : Y Egoïste ou l'Homme per« sonnel. — Mais , disait l'homme couché, vous le « voyez, mon ami, je me meurs ; ayez pitié de moi !

« - Bah! reprenait l'autre; est-ce qu'on meurt?

« D'ailleurs, ma comédie est très courte; en trois « heures tout est dit. — Et le voilà qui 'se met à lire « tout ce papotage à demi-rimé, comme on faisait en « 1784. - Et lorsqu'enfin la lecture fut achevée,.

« Dorat dit de sa voix mourante : Ajoutez, je vous « prie, une scène à votre Egoïste : Il viendrait lire « une comédie à son ami mourant, qui s'en irait, « après avoir bu son dernier verre de tisane. - A ces crmots, il se retourne et rend à Dieu sa petite âme « frivole et son esprit de bois blanc. — Oh ! l'égoïste « et l'envieux, disait Barthe en sortant de ce lieu fu« nèbre ! »

M. J. Janin, qui s'est tant occupé du XVIIIe siècle, qui l'aime tant, ignore le XVIlle siècle. — En 1784, Dorat était mort depuis quatre ans, et il s'agit, non de Dorât, mais de Colardeau. — M. Ed. Fournier n'a pas fait cette bévue ; dans la Patrie du 4 avril (article Thédtres), il raconte la même anecdote : « Votre « égoïste me semble parfait, dit Colardeau à Barthe -, « mais si vous eussiez trouvé le moyen de lui faire « lire, à un ami mourant, une pièce de sa façon, en « cinq actes et en vers, il eût été plus complet encore, « et je vous répondrais d'un triomphe. » — Le Tintamarre même (8 mai) se moque de cette phrase : « A « ces mots, il se retourne, et rend à Dieu sa petite « âme frivole et son esprit de bois blanc! » — M. J.

Janin parlant de papotage! — Nosce te ipsum, pour citer du latin, à son exemple : Nosce te ipsum, ce qui ne veut pas dire : ÉJOUIS-TOI !

On n'est trahi que par les siens : M. J.-J. Weiss, rendant compte, dans le Journal des Débats (10 avril), du livre de M. Janin : la Poésie et l'éloquence à Rome au temps des Césars, dit : « Ne vous fiez pas, les yeux « fermés, à sa chronologie, et, le cas échéant, ne né« gligez pas de vérifier ses dires. Dès la préface (pour « citer un exemple), vous serez étonné d'apprendre « qu'il ne nous reste rien de CaïusGracchus, si ce n'est « quelques lignes de Plutarque. Rien! mais il reste

« de lui cinq ou six éclats de foudre recueillis par 9: « céron et Aulu-Gelle, peu de chose, si l'on veut/ Et

2

« cependant ce peu suffit pour mettre l'éloquence du « dernier des Gracches, de l'aveu de Cicéron lui« même, au-dessus de celle qu'on admire dans les « Verrines. Voilà de ces petites taches qui tombent « d'une plume trop rapide, et que M. Janin, en ma« gnifique seigneur, dédaigne ensuite de rechercher « et d'effacer. »

Ah ! il y a, dans ces innombrables bévues, tout autre chose que du dédain! On a beau s'écrier superbement, en magnifique seigneur: « L'exactitude est le commence cement de la sottise, » — dont, dans tous les cas, l'inexactitude, si souvent renouvelée, serait le complément, — nous ne sommes pas dupes : ces airs de mépris ne réussissent pas à masquer ce que l'on voudrait bien cacher !

(26 septembre. — Semaine dramatique. — J. J.) : « Un lieutenant de l'armée d'Italie eût crié victoire « en descendant les pentes d'Austerlitz : ce lieutenant « eût perdu la bataille à midi ; il ne l'eût pas gagnée « à quatre heures. » C'est la bataille de Marengo qui, perdue à midi, fut gagnée à quatre heures, grâce à Desaix. La victoire à Austerlitz ne fut pas un moment douteuse. La réserve, forte de vingt mille hommes, n'eut pas même besoin de donner. — « J'ai livré vingt batailles aussi chaudes « que celle-ci, dit Napoléon lui-même aux officiers « qui l'entouraient; mais je n'en ai vu aucune où la « victoire ait été si prompte et les destins si peu ba-

« lancés. » — Entre M. J. Janin, le feuilletoniste, et Napoléon, le Nainqueur, - choisissez. - Dan s le Constitutionnel du 29 mars 1866, le docteur Véron dit aussi bravement : (c Le 2 décembre, anniversaire de la bail taille d'Austerlitz, perdue à midi et gagnée à quatre « heures. » — (Nouveaux Mémoires d'un Bourgeois.) Renvoyé, comme M. Janin, par-devant Napoléon. —

Où et comment ces messieurs lisent-ils l'histoire ?

(1866, février. — Semaine dramatique. — J. J.) : « Hélène, cette reine de l'Iliade et de l'Odyssée, «. honneur de l'Attique. »

Hélène, — de Sparte, — honneur de l'Attique!

(5 mars. - Semaine dramatique.-J. J.) : « Je tra« duis une fable de Phèdre, qui traduisait lui-même « un passage de Plutarque. »

Phèdre, mort l'an 14 ou 44 de notre ère, Plutarque, né l'an 50 ! Etc , etc , etc , Cœtera NON desiderantur Nous avons voulu régler d'abord le procès du prince de la critique, pour n'avoir plus à y revenir. Il est le grand homme du Cénacle : nous le nommons le premier, nous lui faisons une place à part : — c'est justice. — Pour plus amples informations, s'adresser à la lro série des Bévues (pages 22-32). Nous nous en tenons-là; mais ce que nous avons cité suffit sans doute pour nous démontrer qu'un délicieux chalet, qu'une des plus riches bibliothèques de Paris, montrée avec orgueil, n'ont rien appris au grand critique.

Et maintenant, faisant un pas en arrière, nous re.

commençons le Journal des Débats, où d'autres nous appellent.

(1861, 5 janvier. - Variétés. - E. Bersot) : « Cathe« rine jouit paisiblement de l'empire; en 1792, elle « fut frappée d'apoplexie, et mourut. »

Catherine mourut en 1796, et il se passa bien des choses pendant les quatre années qu'on lui retranche.

(21 février. — Variétés. — Emile Deschamel) : « Au « quatrième siècle, un prêtre, nommé Virgile, fut con« damné pour avoir affirmé l'existence des antipodes.

« On voulait couper court à des opinions si périlleuses « ou si embarrassantes. »

D'abord, le prêtre Virgile est du huitième siècle ; puis, il ne fallait pas ramasser cette sottise dans les écrits de Voltaire, de d'Alembert et de Condorcet : — « L'ignorance du pape Zacharie, de cet homme « infaillible, était au point qu'il anathématisa ceux « qui démontraient qu'il y a des antipodes, qu'il affir« mait que, pour qu'il y eût des antipodes, il fallait « nécessairement deux soleils et deux lunes. » (Voltaire. — Annales de lEmpire.) — « Comme le pape « Zacharie avait condamné un évêque pour n'avoir « pas pensé comme saint Augustin sur les antipodes, « et pour avoir deviné leur existence. » — (D'Alembert. — Discours préliminaire de r Encyclopédie) — « Dans le huitième siècle, un pape ignorant avait per« sécuté un diacre pour avoir soutenu la rondeur de

« la terre contre l'opinion du rhéteur Augustin. » — (Condorcet. — Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.) Comme ils se copient tous ! Comme ils affirment sans remonter aux sources, sans se mettre en quête de la vérité ! — Ignorance ou mensonge ! — Saint Boniface avait, en effet, accusé Virgile, — qui n'était point évêque, — de professer que, sous la terre, il y a une race d'hommes qui n'a point participé au péché - d'Adam ni au sacrifice du Christ. - Ceci change bien la question : il n'y a là ni soleils ni lunes ; c'était nier l'unité de la race humaine, la chute et la Rédemption, et cependant Virgile ne fut point condamné ; le pape ordonna une enquête, manda l'accusé à Rome pour qu'il s'expliquât et qu'on examinât sa conduite : — Voltaire, d'Alembert, Condorcet, M. Deschamel ne peuvent en savoir davantage ; la correspondance de saint Boniface ne nous apprend rien de plus. Seulement, nous voyons, peu de temps après, Virgile élevé au siège épiscopal de Salzbourg, et, en 1233, canonisé par Grégoire IX. — Il s'était donc justifié à Rome ; il n'avait donc point été frappé d'un anathème dont il ne reste aucune trace ; Zacharie n'a donc point fulminé contre une opinion non partagée, il est vrai, par quelques pieux écrivains, tels que Lactance et saint Augustin, mais adoptée par saint Grégoire de ysse, par saint Grégoire de Nazyance, saint Basile, saint Athanase, saint Hilairc et Origène. — Virgile

n'avait point deviné les antipodes, comme le prétend d'Alembert : on y avait cru avant lui. — Simple prêtre, n'en déplaise encore à d'Alembert, il ne fut point condamné : on l'avertit seulement que dire qu'il y a des hommes non souillés du péché originel et non rachetés par le sang de Jésus-Christ, c'est un sentiment hétérodoxe; — et tout finit là. — On répètera encore cette calomnie. — La Presse (29 juillet 1849) accusait « la compression d'avoir BRULÉ Galilée. » — Le Courrier de Paris (17 février 1860) écrivait : « Une « décision de la cour de Rome a BRULÉ Galilée, et les « papes actuels croient à la parole du génie que leurs « prédécesseurs ont fait mourir ! »

Sont-ce donc là de simples et innocents lapsus ?

Quant à M. E. Deschamel, qu'il s'en informe : il verra que saint Virgile, après avoir évangélisé la Carinthie, mourut en 784, au huitième siècle.

Voici une erreur bien moins grave, toute littéraire, mais étonnante dans un journal si lettré « Comme disait autrefois un héros de la Rome antique : « Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il?

- Moi !

« Moi, dis-je, et c'est assez »

(Octobre.) — Le collaborateur du Journal des Débats croit-il donc que Médée était un héros de la Rome antique ?

(27 septembre. - J. Weiss, ancien professeur d'histoire à Dijon) : « S'il y avait eu cinq justes au temps « de Loth sur les bords de la mer NOIRE, le feu du « ciel n'y serait pas tombé. »

Professeur d'histoire, soit, mais non sans doute professeur d'histoire sacrée.

(1862, 7 mars.-Variétés.-E. Bersot) : « En juillet, « M. d'Estourmel était préfet de la Manche. Cepen« dant Charles X gagnait la frontière ; le comte « d'Estourmel le rejoignait et ne le quitta qu'au mo« ment du débarquement. Il résolut d'aller en Italie ; « il débuta heureusement dans son excursion ; il ren« contra à Montefiascone l'abbé Maury, prenant tou« jours de son fameux tabac qu'il préparait lui-même, « et auquel il devait sa fortune. »

Si M. le comte d'Estourmel fit, en effet, son voyage d'Italie, après avoir accompagné Charles X à Cherbourg, il lui fut difficile de rencontrer l'abbé Maury qui, depuis 1817, ne prenait plus de tabac. — On a beaucoup ri de cet anachronisme de treize ans ; les correspondances parisiennes de la première quinzaine de mars racontaient aux journaux de province « qu'on « s'est fort égayé dans les cercles politiques du sérieux « avec lequel le Journal des Débats parlait d'une en« trevue que M. le comte d'Estourmel, ancien préfet c de la Manche, démissionnaire en 1830, aurait eue, « quelque temps après, avec le cardinal Maury. » — Pourquoi dans les cercles politiques? — Le coupable,

M. Bersot adressa une lettre à l'Ami de la Religion (depuis lors trépassé), et reconnut que la visite de M. d'Estourmel à Maury date de 1806, et que lui, M. Bersot, aurait dû en prévenir le lecteur. — A la bonne heure; mais M. Dersot était bien clair, bien explicite dans son récit.

(1863, 11 avril. - Variétés. — F8 Barrière) : « Du « siècle de Louis XIV on veut tout connaître. Il n'est « pas tout entier ni dans ses grands écrivains ni dans « ses chefs-d'œuvre. On veut le suivre jusque dans ses « écarts, dans ses plus hasardeuses entreprises ; s'il « eut des zouaves littéraires, comme Cyrano de Berce gerac, Théophile Viau, Saint-Amand, on veut conte naître d'eux téméraires inspirations, propos grivois, « poésies bachiques, etc. »

Cyrano mourut en 1655, Saint-Amand en 1660 : peut-on les mettre dans le siècle de Louis XIV, qui ne s'ouvrit qu'en 1661, à la mort de Mazarin?—Passe encore : c'est une affaire d'appréciation ;—mais Théophile, né en 1590, mort en 1626, en est-il donc aussi?

(23 avril. — Sur le chemin de fer des Arcs à Cagnes) : M. Saint-Marc Girardin, qui le croirait ? ne cite pas exactement son Voltaire : « Soyons fiers des « progrès de l'industrie et de la civilisation, et répété tons avec Voltaire :

« Le siècle heureux que ce siècle de fer ! »

A quoi bon savoir par cœur son Voltaire, qui a dit, en un vers bien plus vif : 0 le beau temps que ce siècle de fer !

(Le Mondain. — 1736.)

(1864,18 février.-Variétés. — F\* Barrière) : « Voilà « Jacob. Il attend Rachel qui doit venir désaltérer « son troupeau, Rachel qu'il aimera sept ans avant de « l'obtenir d'un père avare. »

Deux fois sept ans, Monsieur ! Deux fois sept ans, comme le duc de Montausier pour Julie d'Angennes !

(23 juillet. — J. Janin) : « Le fils de Louis Racine « mourut sous les murs de Lisbonne, renversée par un « tremblement de terre. »

Est-ce une erreur d'histoire ou de géographie?

M. J. Janin croit-il que Cadix est sous les murs de Lisbonne? Cela ne nous étonnerait pas. — Le fils de Louis Racine se trouvait sur la chaussée de Cadix : il fut entraîné par l'inondation résultant du soulèvement de la mer, au moment du tremblement de terre qui renversait Lisbonne. — Il faut n'avoir pas lu l'ode de Le Brun, Sur les causes physiques des tremblements de terre et sur la mort du jeune Racine: L'onde bondit de toutes parts, Tandis que sa vague rapide

Va, sous les colonnes d'Alcide, De Cadix noyer les remparts.

(1866, 6 août. — J. Janin) : « Il est écrit dans l'Art « Poétique : « On n'a jamais vu la colombe engendrer « le milan. »

M. J. Janin a traduit Horace : comment ne sait-il pas que c'est dans l'ode à Drusus (lib. IV, od. iv, vers 27-28) qu'Horace a dit :

Nec imbellem feroces Progenerant aquilae columbam 1

LE CONSTITUTIONNEL

L'histoire du Constitutionnel serait aussi curieuse, peut-être, que celle du Journal des Débats, écrite par M. Al. Nettement, d'une manière si piquante. — Il parut, pour la première fois, le 1er mai 1815, sous le titre de l'Indépendant ; puis, ce furent l'Echo du Soir, le Courrier Général, le Constitutionnel, le Journal du Commerce, puis, définitivement, le Constitutionnel, titre qu'il reçut de Louis XVIII lui-même. — L'Indépendant avait été supprimé parce que l'écrivain chargé du salon avait insisté sur le portrait d'un enfant tenant à la main des fleurs bleues : « C'est le roi de « Rome, s'était-on écrié! » — Le roi, plus libéral que les libéraux, plus intelligent que les censeurs, fit donner, quelques jours après, un nouveau privilége au journal qui, on le voit, n'eut pas trop à se plaindre de cette Restauration à laquelle il fit une guerre étroite, mesquine, et souvent peu loyale. — L'un de ses rédac-

teurs les plus libéraux fut Etienne, ancien censeur impérial, mais alors grand ennemi de toute censure : « Toutes les biographies de M. Etienne, dit M. Sainte« Beuve,glissent le plus qu'elles peuvent sur ce point. »

— Il ajoute : « M. Etienne qui, dans la plupart de ses « articles, de ses préfaces ou de ses notices, à tout « propos, fait des appels à la liberté de la presse, des « allusions aux ciseaux des censeurs, avait tenu lui« même, sans bruit, ces ciseaux au temps de sa belle « jeunesse. C'est à lui que l'un de ces auteurs de bro« chures (à propos de Conaxa) disait en parlant du « silence imposé aux journaux sur cette dispute : « Rendez-nous, monsieur, la malignité des jour« naux. Laissez-nous rire d'un sot écrivain ou d'un « insolent plagiaire. Je n'exige pas, monsieur, que « vous trahissiez vos devoirs, mais n'exigez pas non « plus qu'ils oublient les leurs Rendez aux jour« naux, je vous le demande en grâce, leur indépen« dance ; brisez le charme que vous avez étendu sur « eux. » — « La contradiction du double rôle de « M. Etienne est ici frappante. — » Que voulez-vous? Joconde avait longtemps parcouru le monde, et selon les pays avait changé! — Censeur impérial, libéral sous la Restauration, fougueux défenseur de la liberté de la presse, enfin pair de France sous Louis-Philippe !

Pendant longues années, le Constitutionnel exploita les souvenirs de l'Empire, les grognards, les

vieux de la vieille, la charte dont il se souciait peu, les chansons de Béranger, la Grèce, le champ d'asile, les éditions de Voltaire, le Voltaire-Touquet : il exploita surtout les jésuites, mais à un autre point de vue.

Etienne disait : « Le chiffre des abonnements n'aug« mente pas \*, fesons ce soir un vigoureux article contre « les jésuites! » — Et il réussissait.

Un des grands moyens était encore de laisser dans le journal une page blanche : que de choses cette page immaculée ne disait-elle pas? Quelle éloquence silencieuse I quel effet produit sur la masse des candides bourgeois !

Vint 1830, et peu s'en fallut que le Constitutionnel ne fût, comme Eléazar et Turenne, enseveli dans son triomphe. — Il paya cher sa longue gloire : les petits journaux l'assaillirent, et les horizons politiques rembrunis, et les serpents de mer, et les araignées dilettanti, et les glorieuses métaphores du vaisseau de l Etat emporté sur un volcan par les chevaux de l'anarchie, et la multitude des canards. Rien ne fut épargné, rien ne fut sacré pour ces irrévérencieux esprits ; la plume et le crayon s'égayèrent à l'envi, et le désabonnement marchait, marchait toujours ! — De 34,000 abonnés descendre à 3,000 ! - Sic transit gloria mundi !

Heureusement, le Père aux écus était là : tout pharmacien a pitié de l'humanité souffrante; le docteur Véron vint au secours de l'agonisant, et lui adminis-

tra -un remède héroïque, mais un peu moins moral que la Pâte Régnault. — Le Journal des Débats avait rempli sa caisse bien-aimée avec les Mystères de Paris; le bon docteur ressuscita le Constitutionnel au moyen du Juif-Errant < — Et voilà !

Le Constitutionnel fut de tous temps le plus furieux adversaire de ce qu'on appelait le romantisme, mais il n'était pas armé pour le combat; érudition, style; logique, lui faisaient défaut, aussi en appela-t-il au bras séculier. Une requêté fut signée dans ses bureaux, requête qui demandait l'interdiction des pièces de théâtre inspirées par la nouvelle école; —et le vieux roi répondait, avec un fin sourire : « Messieurs, quand il s'agit de théâtre, je n'ai, comme tout bourgeois, que ma place au parterre. » - Le Constitutionnel qui, depuis tant d'années, s'escrimait contre la légitimité de la monarchie française et contre la suprématie de l'Eglise, faisait un appel à la force gouvernementale en faveur de la légitimité aristotélienne, en faveur de l'infaillibilité de Boileau, de Batteux et de La Harpe !

Nous n'avons pas à nous occuper de la ligne politique suivie, depuis le nouvel Empire, par le vieux patriarche; il ne peut s'agir ici. que de sa rédaction. Dans notre premier volume, nous avons constaté l'excellence de son style, l'étendue et la sûreté de son érudition : — nous reprenons le Constitutionnel où nous l'avons laissé.

(1860, avril). — « Au nombre des maisons détruites

a par ce sinistre, on cite l'établissement de Mme \*\*\*, « dont tout le matériel a été détruit par les flammes.

II Quant à cette dame, après avoir couru les plus « grands dangers, elle a été sauvée par une fenêtre. »

Il y a sept ans de cela, et l'héroïque fenêtre n'a pas encore obtenu une médaille de sauvetage : - la justice va pede claudo.

(1861, juillet). — Le Constitutionnel compare le discours de lord Russell au telum sine ictu du Parthe.

— Le Parthe est bon ! nous connaissions le telum imrbelle sine ictu du vieux Priam (Eneide, livre II, vers 544); nous savions que le Parthe, en fuyant, lançait sa flèche, mais nous ignorions qu'elle fût sans vigueur.

(Octobre. — F. Gaillardet) : - « L'esclavage n'était « qu'un accident. Esope, Epictète, Plaute, Térence, « et tant d'autres qui ont vécu dans la familiarité des « empereurs, avaient été esclaves. »

En quoi cela prouverait-il que l'esclavage n'était qu'un accident ? — Esope, esclave de Xanthus et d'Jdmon, Plaute mort 184 ans avant Jésus-Christ, Térence, esclave de Terentius Lucanus et mort 159 ans avant Jésus-Christ ! — Sauf du temps d'Epictète, esclave d'Epaphrodite, quels étaient donc alors les empereurs?

— Esope, le phrygien, familier d'un empereur !

(Décembre.) — « Credat APELLES! »

Que le latin du Constitutionnel aille rejoindre celui du Siècle!

(1862.) — Dans un feuilleton du mois de mars, M. le baron Stock (qui donc est le baron Stock?) attribue à Paul de Molènes, écrivain-soldat si regretté, de beaux vers de Victor Hugo (Chant du Crépuscule.

- Napoléon II. — IV.) La diane au matin fredonnant sa fanfare, Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés, Les dragons chevelus, les grenadiers épiques, Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

Voilà ce que c'est que d'écrire dans le Constitutionnel! — La contagion !

(24 mars. — Théâtre. — Nestor Roqueplan) : - « Aux « glaces, aux buffets peints, aux commodes en voltige, « M. Duval a substitué l'acajou, le palissandre et le « boule. »

Le boule serait-il donc une espèce de bois comme le palisssandre et l'acajou? Ce n'est pas la première fois que nous voyons cela dans les journaux et revues, qui ignorent l'existence de l'ébéniste Charles Boule, assez fameux pourtant, — 1642-1732.

(2 mai. — La Société du Prince Impérial. — Paulin Limayrac) : « La première enfance devait déjà à « l'Empereur et à l'Impératrice ses crèches et ses « salles d'asile. »

0 Caméléo ! les salles d'asile datent d'avant le premier empire - - Ce fut en 1800 qu'une catholique

inspirée en eut la pensée et l'exécuta; ce fut en 1800 que Mme la marquise de Pastoret créa les salles d'asile, et cela sans souscripteurs, sans dons volontaires ou obligés, sans autre secours que sa générosité, que son amour pour les pauvres et les petits selon le monde.

Il-y a quelques années, M. de Villeneuve, M. de la Farelle, protestant (du Progrès social, tome 1 er), M. Roselly de Lorgues, et celui qui écrit ces lignes, ont revendiqué cette sainte gloire pour une française, pour une catholique : — Les Anglais voulaient s'en emparer, comme ils s'emparent de tout, comme nous les verrons un jour écrire dans leur histoire que Christophe Colomb et saint Vincent de Paul étaient Anglais ! — 0 Caméléo ! vous rivalisez avec M. About.

qui, si l'on en croit M. de Pontmartin, a démontré que l'original du plus beau des portraits de Flandrin a gagné la bataille de l'Aima et organisé l'Algérie! —

Oh! les coups de plume sincères! — Cent mille francs pour les pauvres, si vous prouvez que les salles d'asile datent du second Empire, ou même du premier !

« Tellus clara viris, dit une inscription laconique « d'un arc-de-triomphe auprès duquel j'écris ces li« gnes. Le fier pays d'Auvergne, qui n'a jamais courbé « le front sous le joug de l'étranger, le pays qui, à « dix-huit siècles de distance, s'enorgueillit de Ver« cingetorix et du chevalier d'Assas, s'agite dans un & transport de fièvre et d'enthousiasme. Il attend « l'Empereur. »

0 les lyriques ! 0 les muses d'Etat ! Dans leur beau désordre, tout se mêle, tout se confond, le style, la grammaire, l'erreur, la vérité , l'histoire! Que de choses dans cette magnifique strophe en prose ! — La fièvre, l'enthousiasme font aisément oublier au poète, emporté sur les ailes de la Fiction, que le chevalier d'Assas était du Vigan, en Languedoc; on pouvait être capitaine au régiment d'Auvergne sans être né en Auvergne; — mais parce poetis: — Vercingetorix et d'Assas, cela fait bien.

Modèle de style (mars) : « Hier matin, un char« pentier, qui travaillait à une maison en construc« tion, est tombé du haut de l'échafaudage ; quand il « s'est relevé, on a reconnu qu'il avait cessé de vivre.» Mieux encore (novembre) ; — il s'agit de la fête de Chamarande : « La fête d'aujourd'hui sera plus tard « la plus belle page de cette galerie. »

Oh ! ce sabre qui sera le plus beau jour de ma vie!Oh ! quelle fécondité, quelle diversité de génie ne fautli pas posséder pour passer ainsi du lyrisme échevelé d'Alcée, de Simonide et de Callimaque à la phrase simple à la fois et radieuse de Joseph Prudhomme !

(1863,13 février. — Rome et l'Italie. —Paulin Limayrac) : — « Le discours de M. Billaut a jeté sur « les affaires un jour ineffaçable. »

Comment s'y prendre, ô thuriféraire, pour effacer un jour?

(21 avril.- L'Art pendant la Révolution.- E. Ches-

neau) : — a Le tableau de David représente Louis XVI « entrant, le 14 février 1790, dans la salle de la Conte vention, pour contracter l'engagement d'aimer et « de défendre la constitution qu'elle donnerait. »

La Convention en 1790!

Que de Pirées pris pour des noms d'hommes ! — Si le Times du 20 novembre annonçait que l'élection du curé de Bordeaux était validée, du moins il est anglais, - circonstance atténuante ; — il nous rappelait M. l'abbé de Pompières ou ce bon M. l'abbé Dollière du Siècle ; voilà tout, et le Constitutionnel rendait la pareille à la perfide Albion : il louait fort l'énergie déployée aux Antilles françaises par H. M. S. Challenger, — lequel monsieur est une corvette de guerre : H. M. S. ; soit, sans abréviation, Her Majesty's Ship.

(1864, mars) : — « Un enfant sourd-muet, âgé de « quatorze ans, a disparu de chez ses parents. (Ici, « ses vêtements, sa taille, etc.) Il répond au nom « de Martin. »

Mais, ô Constitutionnel! si Martin est sourd, comment sait-il qu'on l'appelle? s'il est muet, comment peut-il répondre, même au nom de Martin?

(17 avril. — C. Piel) : — « Le quatrième volume de « l'Italie des Italiens, par Mme L. Colet, vient de paa raître. Un sentiment de l'art le plus élevé anime « ses pages, et si des passions politiques qui ne mo« dèrent pas suffisamment ne venaient troubler l'har« monie de l'œuvre.))

Modèrent quoi?

(7 mai. — Bibliographie. — Marc-Yvon) : — « Nous « demandons jusqu'à quel point ne fut pas vraie pour « ces héros, la parole célèbre de Bossuet : L'homme « s'agite, et Dieu le mène. »

Parole célèbre de Fénelon, Monsieur le bibliographe ! de Fénelon ! Combien de fois encore faudra-t-il le redire?

Hélas! En 1865, nous n'avons pas lu le Constitutionnel ; perte bien plus grande que celle dont se plaignait Titus, qui ne perdit qu'un jour !

(1866 , mars) : — « Pendant la nuit, un de ces « animaux (un loup), pénétrant jusqu'à une tannerie « située à trois minutes de cette ville (Aubagne), a « saisi le chien de cette fabrique, et est allé le dévorer à « quelques kilomètres du lieu où se trouvait ce pauvre « animal. La fin tragique de ce caniche, connu de « toute la ville d'Aubagne par ses excellentes qualités, « a vivement émotionné un grand nombre de per« sonnes. »

Certes, il est bon d'être sensible, mais il ne faut pas que les larmes vous empêchent de voir que le pauvre caniche n'a pu être dévoré à quelques kilomètres du lieu où il se trouvait ; le loup aurait eu les dents bien longues.

(11 avril.) - A propos des Folies amoureuses, arrangées par Castil-Blaze avec des airs de Rossini, de Weber, de Cimarosa, etc. « C'est une fantaisie qui

« n'est pas même parisienne, et qui ne doit être ni « approuvée ni imitée. Elle devait plaire à ce Mar« seillais spirituel et sceptique. »

Si Castil-Blaze est Marseillais , Méry, Barthélémy, Capefigue, Thiers, Gozlan, Reybaud, Autran, etc., sont Cavaillonnais.

(29 mars) : — Nous avions déjà vu, à l'article du Journal des Débats: « Le 2 décembre, anniversaire de « la bataille d'Austerlitz, perdue à midi et gagnée à « quatre heures » (Voir page 18.) (21 avril) : — « Les partis ne meurent qu'à la dernière extrémité. » — Signé : Paulin Limayrac.

Nous avons vu M. Prudhomme : - Place à M. de la Palisse !

(19 mars. — H. Boniface). - Il s'agit du général Yussuf : — « Une fois sur le sol de la France, il a « imité la fleur transplantée dans un autre climat ; il « s'est penché sur sa tige. »

Le général Yussuf n'a jamais eu que cette chance d'être comparé, comme une jeune fille phthisique et mourante, à une fleur penchée sur sa tige!

Modèle de style.

(2 septembre. — Jacques Valserres) : - « L'espèce « bovine est cultivée sur une très grande échelle, en « Suisse. »

Une espèce, une espèce bovine, des boeuts cultivés.

et cultivés sur une très grande échelle, ce n'est pas mal comme style, comme langue, comme élocution.

comme poétique image!

(15 septembre. — L. Boniface) : — « M. Mermillod « est Français. Né à Châtellerault, il a été avocat, « comme Lacordaire ; avant d'entrer dans les Ordres, « il a porté, comme lui, l'habit de Dominicain.» Mgr Mermillod n'est pas Français, — et nous le regrettons: — il est né à Carouge, près Genève.

Il n'a jamais été avocat.

Il n'a jamais porté l'habit de Dominicain.

A part cela, ces deux ou trois lignes sont d'une exactitude irréprochable. 1 (Octobre.) — Nous accordons, en vertu de notre pouvoir discrétionnaire, la parole au Pays. — C'est si amusant, si singulier, si consolant, de les voir s'entre-dévorer ! — Au Pays donc : « Etrange! étrange ! M. Boniface Desmarets, du « Constitutionnel, raconte, avec une bonhomie, une « placidité qui nous révoltent, le fait le plus épou« vantable qui se soit jamais produit sur un champ « de course. Willis, dit-il, est parti en tête et Va con« servée jusque sur la piste droite, où Fleurette Va « devancée. - Willis, malheureux cheval, qu'aviez« vous fait de votre tête après la piste droite ? Et « comment espériez-vous gagner en laissant ainsi « traîner la plus belle partie de vous-même? — Si « j'étais votre propriétaire, J-Yillis, je vous ferais à « cet égard de sérieuses observations. — Mais, j'y « pense, M. Boniface Desmarets avait-il bien la sienne \* Ir lorsqu'il écrivit ces lignes? S'il l'avait perdue aussi?

'( Double malheur, double deuil, 011 mon Dicll l' Mlaseaux.) Le Pays, le Cunsiilul ioiuwl ! Le Constitutionnel, le Pays ! — Etrange! étrange, en effet !!!

LA PATRIE

La Patrie, feuille crépusculaire, comme on l'appelait, avait eu, en 1856, la primeur de cette grande nouvelle répétée deux jours après par le Siècle, qui n'y voyait pas plus loin : « La veuve Georget, née le « 22 août 1756, a vécu, par conséquent, sous Louis « XIV;. elle s'est approchée plusieurs fois de Mme de « Maintenon, au château de Menars. etc.,,,» Le par conséquent était singulier. (Voir notre premier volume des Bévues, pages 41-42.) La Patrie « transportait, en 1857, les restes mortels « du duc de Reischtadt à Saint-Denis, à côté de ceux de son père. »

Elle faisait, touj ours en 1857, de Mexico un port de mer.

Elle appelait (1858) Bénarez la ville sainte des Musulmans.

Elle représentait le grand Condé lançant son bâton de maréchal dans les lignes de Rocroi.

Elle appelait Priam fils d'Anchise, et cela par la plume d'un ancien professeur.

Elle confondait l'Ivry, à une lieue de Paris, avec l'Ivry de Henry IV, en Normandie, etc., etc., etc., etc.

Mais la Patrie, à force d'étudier et d'écrire, a dû faire de grands progrès. — Voyons (1860, 25 avril) : « - Le vieux général Morfontaine, « qui avait conservé les habitudes militaires, se pro« menait dans les grandes allées, les mains derrière « le dos, tête nue. Il avait un journal à la main,.

« et lisait. »

Renvoyé à Fourier, à Victor Hennequin, à Considérant.

(Juillet) : - « Tu comprendras le sort de tes lettres, « dont quelques-unes ont été renvoyées à la Rochelle, « à l'endroit où je me suis arrêté, et dont je vois que « je n'ai pas reçu les autres. » Après les leçons de style, de grammaire et d'élégance , les leçons de mythologie : (14 mai) : — « Il n'y eut jamais que Jupiter et Pa« ris pour dévorer leurs enfants, et ce Jupiter était « un Dieu de mœurs médiocres. »

L'abbé Banier, Chompré, Noël, Vergniaud, dans une phrase célèbre, attribuent, non à Jupiter, mais à Saturne, cette mauvaise habitude de dévorer ses enfants.

(1861, 28 janvier.) — Les hivers rigoureux et tempé-

rés. — G. Heuzé.) - « 1776. Le froid fut si intense « que les pendules s'arrêtèrent dans les appartements « les plus chauds. Le vin gela dans les caves les mieux « abritées. Les gens du duc de Bourgogne, dit Philippe « de Comines, reçurent leur ration de vin en un mor« ceau de glace. »

Philippe de Comines en 1776, cela ressemble aux éphémérides de M. d'Auriac, dans le Siècle!

(29 mars. — Chronique. — Sam) : — « Sa manière « de traiter la plupart des maladies ressemblait un « peu à celle de Sganarelle de Molière, qui conseille « à la fausse muette du Malade imaginaire de manger « force pain trempé dans du vin. »

Où est le Sganarelle, où est la Fausse muette du Malade imaginaire? — Ils ne savent même pas leur Molière !

(Novembre) : — « M. X , bijoutier, arrêté par le « commissaire de police de son quartier, et provisoi« rement déposé dans le violon du poste de., a été « trouvé pendu par des soldats qui le gardaient à vue.

« On s'est empressé de le décrocher, mais déjà il avait « entièrement cessé de vivre. »

Et ces soldats, qui pendent ceux qu'ils sont chargés de garder à vue, n'ont pas été fusillés ! — Encore, si le malheureux X. n'avait qu'un peu cessé de vivre !

(1862, 6 janvier. — Chronique. — Sam) : — « Ju« piter imposa, en signe de servage, à Prométhée, « délivré du vautour qui le dévorait sur le Caucase,

« la condition de porter au doigt un antix pour con« vertir une peuplade sauvage et lointaine, jusqu'à « laquelle n'avait jamais pénétré la lumière de l'E« vangile, fit mander Hilaire, lui donna sa bénédic« tion épiscopale, et lui mit au doigt un anneau. »

Jupiter, — lJEvangile, — l'antix, — Hilaire, — la bénédiction épiscopale de Jupiter, comprenez-vous ? —

Et ce style !

(7 août) : — « On reproche aujourd'hui au poisson K de ne pas se conserver aussi bien et aussi longtemps « qu'autrefois. »

Comme le poisson doit être sensible à ce reproche!

— La cuisinière bourgeoise ne dit pas mieux, et elle est plus naïve : « Le lapin aime à être écorché tout « vif! »

Le Constitutionnel, qui le croirait? fait la guerre aux bévues des autres ; ce serait le cas de lui appliquer la maxime grecque, si drôlement traduite par M. Janin : Connais-toi toi-même. — Vers la fin de mai, le Constitutionnel foudroyait la Patrie: « La Patrie aime à se croire bien informée ; elle a « des renseignements particuliers sur toutes choses, a sur les ministres hollandais comme sur les députés a prussiens; c'est ainsi qu'elle a pu révéler au monde « politique, il y a une huitaine de jours, l'existence « au sein du parti progressiste de deux groupes for« mes, l'un par M. Schmelzer, l'autre par le député « Kellner. Il y avait quelque chose de vrai dans cette

« information, mais aussi quelque chose à rectifier: « c'est que M. Schmelzer et M. Kellner ne sont pas « députés, mais tout simplement restaurateurs à Ber« lin, chez qui se réunissent les deux fractions pro« gressistes. Le parti Schmelzer et le parti Kellner, « c'est comme qui dirait le parti Lemardelay et le « parti Véfour. L'Allemagne en rit encore. »

L'Allemagne qui rit si peu fait bien de saisir l'occasion; mais, franchement, la rectification ne nous intéresse guère ; il nous est très indifférent que MM. Schmelzer et Kellner soient députés ou restaurateurs à Berlin ; mais ce qui nous plaît, c'est de voir la bonne confraternité des journaux officieux : - Indépendants - dévoués, dévoués - indépendants ! - Entre complices, on se doit plus d'égards. — Le Constitutionnel, Patrie : Arcades ambo! — Etéocle et Polynice!

Toujours la Patrie (décembre) : — « Monseigneur « l'évêque d'Orizaba a été présenté, par Almonte, au « général Forey. »

Il n'y a point d'évêque d'Orizaba.

« L'archevêque de Guanajuto a promis au général « Forey son appui, ainsi que celui de son clergé. »

Il n'y a point d'archevêque ni d'évêque de Guanajuto.

« Tascala nous ouvre la route de Mexico par Pie« dras-Negras. » , Entre Tascala et Mexico, il n'y a pas de PiedrasNegras.

(1863 -avril) : — « Cette épée du Damoclès du nord, « dont on avait fait un épouvantail pour l'Europe, « s'est déjà mesurée avec celle de la France sous les « murs de Sébastopol ; cette épée, l'Europe la respecte, « mais ne la craint pas. »

Nous laissons la parole à l'Illustration du 8 avril : « Jusqu'ici je me figurais que Damoclès était un « courtisan de Denis-le-Tyran, qui avait eu la désa« grëable surprise, au moment où il savourait les dé« lices de sa royauté d'une heure, d'apercevoir une « épée suspendue par un fil au-dessus de sa tête

« Voilà qui est clair : ou une phrase si belle n'a pas le « sens commun, ou il faut admettre que le Tyran de « Sicile était Damoclès, et que c'est lui qui força De« nis à dîner sous une épée. »

Telle est l'observation de M. X. Feyrnet qui, luimême, n'est pas infaillible ; — mais la remarque subsiste, comme disait Dacier.

La Patrie a le droit d'être fière : tous les journaux ont reproduit cette dépêche électrique : « Paris, 13 avril, au soir — M. Dréolle déclare, « dans la Patrie, qu'il n'est pas satisfait du manifeste « du czar. »

Eh ! que nous fait à nous, que fait à la France, à l'Europe, que fait au czar, que la Patrie et M. Dréolle soient ou ne soient pas satisfaits de n'importe quoi?

(1864). — Dans sa Revue musicale (mars), la Patrie attribue à Sganarelle: Le temps nè fait rien à faffaire.

On lit dans l'Indépendance Belge du 26 mars (Courrier de Paris) : « Un auteur dit à un directeur de théâtre : Un prete mier acte se passe à Mexico. Vous me ferez une « jolie décoration, n'est-ce pas?. D'abord, au fond, « la mer. — La mer à Mexico ! — Et pourquoi pas ?

« — Après cela, si vous en êtes sûr!. Mais vous au« riez dû au moins prévenir le gouvernement ; cette « révélation lui eût permis d'économiser bien des « hommes et bien de l'argent. La mer à Mexico ! Si « les directeurs disent de ces mots-là sous le régime « du privilège, que sera-ce, grand Dieu ! sous le régime « de la liberté! C'est Malte-Brun qui, du haut des « cieux, sa demeure dernière, ne sera pas content! »

Ce n'est pas la faute de la Patrie ; dès le mois de février 1857, elle avait prévenu le gouvernement et mécontenté Malte-Brun : « Mexico, port de mer, di« sait-elle 1 » — A elle n'incombe point la dépense de tant d'hommes et d'argent.

(11 septembre) : — M. Dréolle raille le congrès de Malines. Le congrès décide que l'étude des grands auteurs païens doit être encouragée dans les écoles, et la Patrie de s'écrier : « Il est donc encore une fois perte mis de lire Platon, sans s'exposer au courroux de « monseigneur Dupanloup ! »

A cela, la Gazette de France, du 12 septembre, répond : « Or, il est de notoriété que, dans la discussion sur le

« maintien des écrivains de l'antiquité dans les clas« ses, monseigneur Dupanloup se prononça ouverte« ment, avec autant d'éloquence que de science, « contre les théories de l'abbé Gaume et du journal « l'Univers, hostiles, comme chacun sait, à l'étude des « lettres grecques et latines. C'est même pour s'être « prononcé dans ce sens que ses relations avec l'Uni« vers furent rompues, non sans éclat. Tout le monde « sait aussi, — à l'exception de la Patrie, paraît-il, « - que, loin d'être défavorable à l'antiquité classi« que, monseigneur Dupanloup fait représenter, cha« que année, quelque tragédie grecque par les élèves « de son Petit-Séminaire, afin de témoigner de l'es(t time qu'il porte aux immortels chefs-d'œuvre qu'elle « nous a laissés. — Il nous semble que, lorsqu'on se « permet de discuter certaines questions, il est cer« taines choses qu'il n'est pas permis d'ignorer. »

Voilà, en effet, un journal bien informé, qui informe bien ses bons lecteurs !

(1865-1866). — Passons : ce serait trop, et nous avons hâte d'en finir avec la Patrie. On lui reproche d'avoir dit dernièrement (1866) : « Parmi les villes où « seraient instituées des écoles de droit figurent, « croyons-nous, Bordeaux et Nancy. » — « N'en dé« plaise à la Patrie, dit un de ses confrères, il n'est « pas probable qu'on doive compter Nancy parmi les « villes où seront instituées de nouvelles facultés de « droit, attendu que Nancy en possède une depuis « deux ans. «

C'est là une bévue bien vénielle, pour un journal qui en compte tant de capitales !

(Juillet) : - « La fourchette ne date que du XVIIIe.

« siècle. » Ce n'est pas l'avis du très-savant le Grand d'Aussy : « Il est mention de fourchettes dans un inventaire « que Charles V fit faire de son argenterie en 1379. »

(Histoire de.la vie privée des Français. Tome III, page 149. Edition de 1782).

Paix soit à la Patrie!

LA PRESSE

On a remarqué que la Presse, née le même jour que le Siècle (1er juillet 1836), que la Presse, « paraissant « sur le mont Sinaï de la publicité au milieu des « éclairs et du tonnerre, » fut aussi le journal qUi compta le plus danciens prêtres et de séminaristes dans sa rédaction : signe du temps, si nous voulions employer une fois encore ce cliché, déjà bien vieux, mais c'est en dehors de notre sujet : nous ne pouvons croire que ce soit un de ces anciens prêtres ou séminaristes qui ait écrit : La compression BRULAIT Gali« lée, tandis que Galilée créait la science. » — Dans les séminaires on enseigne autrement l'histoire !

(1861, 10 février. — L'Histoire en pantoufles. Pierre de l'Estoile ; — Aliàs, Arsène Houssaye) : « Dans le catalogue des autographes, le docteur Guil« lotin suit de près Fouquier-Tinville. » Le rédacteur du catalogue l'intitule : « Célèbre introduction en « France de l'instrument de supplice qui a pris son « nom, — et sa tête. »

Le rédacteur n'ajoute pas, comme Pierre de l'Estoile : « et sa tête, » — et il fait bien. — Le docteur Guillotin est mort fort tranquillement dans son lit, le 26 mai 1814, à 76 ans.

(5 mai) : — « L'esprit de miss Eva errait souvent, « au clair de lune, sous les ombrages des boulin« grins. »

Nous avons vu l'Univers illustré rassembler tout un village sur la coudrette, soit sur des noisetiers; nous avons vu des bergères dansant sous la fougère : voici maintenant, grâce à Pierre de l'Estoile, les ombrages d'un boulingrin ; — à peine y a-t-il de quoi donner de l'ombre à une fourmi qui pourtant, selon le poète, trouve des Niagaras dans une goutte d'eau. — « Bou« lingrin, pièce de gazon que l'on tond fort ras, « disent les dictionnaires.

(9 juin.) — Encore Pierre de l'Estoile : « Variante « du sonnet de Trissotin :

« Belle Philis, on désespère « Alors qu'on espère toujours. »

Le Trissotin du Misanthrope, sans doute, ou l'Oronte des Femmes Savantes? — Nous ne les connaissons ni l'un ni l'autre. — M. A. Houssaye s'est beaucoup oc-

cupé de théâtre : Nourri dans le sérail, j'en connais les ùéLours,

pourrait-il dire, mais non la littérature. — A propos, si nous signions ce vers Corneille ou Ponsard ?

La Presse continue.

(12 mars. — A. Peyrat) : « Tandis que l'empereur « Henri III, excommunié, s'avilissait à Canosa, les « Lombards traitaient Grégoire VII d'hérétique, de « simoniaque et d'adultère. »

Henri III, mort en 1056, Grégoire VII, pape en 1073; — Henri III, enterré depuis 17 ans.

( 5 mars. ) — « Iphigénie en Aulide , s'écriait « Mlle Duclos, en voyant en scène MUa Gaussin, l'œil « émerillonné et la joue en feu, dites donc : Iphigé-« nie en Champagne ! »

Le mot est du comte de Cossé, à la première représentation d'Iphigénie, non en Aulide, mais en Tauride (1781) ; l'actrice ivre était MUe Laguerre. — Mlle Duclos, retirée du théâtre en 1733; M116 Gaussin, retirée en 1764, n'ont rien à y voir.

(4 janvier. — J. Mahias) : « Le Napoléon de Troyes « se croit en mesure de refléter et compléter, dans les « termes suivants quelques-uns des détails publiés « dans les journaux judiciaires sur Jud, que l'on pré« sume, on sait d'être l'auteur de l'assassinat de « M. Poinsot. »

Voltaire n'appellerait-il pas cela du Gali-Mahias ?

(Janvier. — Bulletin.) — « Une dépêche de Naples « annonce que Victor-Emmanuel est parti; on ne dit « pas si c'est pour Palerme ou pour la Sicile. »

Où donc est Palerme? — 0 Malte-Brun !

(3 juin. — Théâtres. -Patil de Saint-Victor) : - « La « Terreur avait eu ses sans-culottes, le Directoire eut «. ses. sans-chemises. Les femmes se montrèrent nues « dans un fourreau à gaze, des cercles de bijoux aux « jambes et des anneaux d'or à chaque doigt du « pied. Il fallait que Vénus, évoquée par un chanson«. nier, rappelât à la pudeur ces statues vivantes. Paie nard lui fit dire, dans un vaudeville : -.

( Les attraits qu'en tous lieux « Sans voile, aujourd'hui, l'on admire, « A force de parler aux yeux « Au cœur ne laissent rien à dire. »

Mon Dieu ! le bon Panard était mort plus de trente ans avant le Directoire !

(1862, 30 janvier. — Bulletin du jour. — Le secrétaire de la rédaction, J. Mahias) : — « Il est à regret« ter que la Epoca, qui a trop lu le romancero, n'ait « pas un peu lu Voltaire. Elle saurait que « A vaincre sans péril on triomphe sans gloire, »

Nous ne savons si la Epoca lit ou ne lit pas Voltaire, mais il est certain que M. le secrétaire de la rédaction ne lit pas Corneille. (Le Cid, acte II, scène II.) (28 février) : — « Une correspondance de Berlin « annonce que la Prusse verrait avec plaisir la cou-

« ronne de Grèce passer à la maison d'Oldembourg, « mais on dit que le prince d'Allemagne, le second « fils de la reine de Grèce, n'est pas disposé à changer « de religion. »

A cela, le sévère, l'infaillible Constitutionnel ajoute (1er mars) : « La reine de Grèce ne sera pas peu étonnée « de se voir à la tête d'une si nombreuse famille. » — Le Constitutionnel!

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous !

(15 avril. — Bulletin du jour. — Le secrétaire de la rédaction, J. Mahias). — « Pendant que l'archevêque « de Toulouse veut célébrer le Jubilé du massacre « des protestants en 1562, un prédicateur de Saint« Quentin fait en chaire l'éloge de Montluc, le massa« creur, et de saint Dominique, l'inquisiteur. Parlant « des Albigeois et de la manière dont ils furent traités « au XIIIe siècle, il prétend qu'on devait opposer à « l'hérésie l'influence d'un grand soldat et d'un saint; « que Montluc fut l'ardent protecteur de la patrie, saint « Dominique le soldat pacifique du Christ, et que la « cause de Dieu triompha par l'action d'une arme plus « modeste que l'épée. Il est impossible de dénaturer « plus scandaleusement les faits, etc. »

Quoi qu'il en soit de cette appréciation historique, nous parions que ce n'est point le R. P. Boulac, prédicateur à Saint-Quentin, mais bien M. J. Mahias, se-

crétaire de la rédaction de la Presse, qui a confondu les Albigeois et les protestants, Simon de Montfort et Montluc, et qui fait combattre ce dernier au XIIIe siècle.

(1863, 26 janvier. — Théâtres. — Paul de SaintVictor) : — « Dans les tragédies de Voltaire, on ne « distingue pas la Mecque de Mahomet de la Jérusa« lem d'ALZIRE, le Pékin de l'Orphelin de la Chine de « la Babylone de Sémiramis, la Rome du Triumvirat « de la Syracuse de Tancrède. »

Tout cela est très-juste : la couleur locale, dans les tragédies de Voltaire, consiste touj ours en trois mots : Dans ces lieux, quelquefois, pour la mesure des vers, EN ces lieux: c'est la seule différence remarquable ; mais parler de la Jérusalem d Alzire, c'est un peu fort pour un critique de théâtre. — Jérusalem au lieu de Los Reyes, autrement Lima, dit le texte. — La scène serait aussi bien partout ailleurs, pourvu qu'elle fût en ou dans ces lieux ; — pas à Jérusalem, pourtant.

(Décembre) : — « On assure que M. de Bonnechose, « archevêque de Rouen, qui est nommé cardinal par « l'Empereur, sera préconisé vers Noël prochain. »

La Presse se trompe : le chef de l'Etat, quel qu'il soit, demande pour son protégé le chapeau de cardinal, mais il ne nomme pas les cardinaux : le Pape est libre d'accepter ou de refuser la proposition. — Les évêques seuls sont préconisés : on ne préconise pas les cardinaux. — La Presse aurait dû s'en tenir à ses ali-

néas politiques, sans prétendre réformer, d'un trait de plume, et le concordat et les coutumes de Rome.

(1864, octobre) : — « D'après la dépêche que nous « avons sous les yeux, le nouveau ministère accepte « la convention stipulée avec la France, en même « temps que le transport de sa capitale dans une « autre localité. »

Le Nain jaune demande à M. Georges Jauret : « Transport de la capitale ! par l'enthousiasme ou par « le chemin de fer? par la grande ou la petite vi« tesse? » — Ce qui nous rappelle'le vers de Warpick :

Transportons l'Angleterre au milieu de la France.

Place à l'Angleterre, s'écria un plaisant !

(11 octobre) : — « Napoléon lança son programme, « le jour où il dit ces paroles plus historiques que « celles des Pyramides : « Tout soldat porte dans sa « giberne le bâton de maréchal. »

Paroles très-historiques, en effet, mais qui sont de Louis XVIII.

(1865, 4 mars. — Les affirmations de M. Nefftzcr - Emile de Girardin) : — « Selon le vers d'Horace : « Quos vult perdere Jupiter demenlat. »

Le Siècle tirait, un jour, cette citation de la Bible ; cela était encore plus beau que de la tirer d'Horace.

(Mai. — Eugène Paignon) : « Vous marchez si grand train qu'on a peine à vous [suivre. »

Remarque du Figaro (21 mai) : « Quand il s'agit de « Molière, il ne faut rien changer, même pour cause « d'embellissement. » — Notez qu'il s'agit de la jurisprudence en matière d'expropriation pour cause d'embellissement. Notez aussi qu'il y a dans Molière :

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

LE MONITEUR

Le Jupiter Tonnant lance, au milieu de la foudre et des éclairs, ses décrets, les faits divers, et parfois des bévues !

(1862, 23 janvier. — Discours de S. Exc. le comte Walewski, ministre secrétaire d'Etat, sur la propriété littéraire.) — Le Moniteur, pas plus que les autres journaux qui l'ont répété, n'est responsable de ceci ; — un discours d'Excellence, de comte, de ministre, de secrétaire d'Etat, doit être reproduit tel quel : « Dès le commencement du XVIIIe siècle, Voltaire a avait publié ses commentaires sur Corneille pour « doter la fille de ce grand homme, et la cause de la « propriété littéraire ne pouvait trouver un plus élo« quent défenseur. »

Au commencement du XVIIIe siccle, Voltaire n'était pas encore assez posé pour faire, d'un singulier, d'un étrange commentaire sur Corneille, une dot à la fille

de ce grand homme. — 1760-1764 sont loin du commencement du siècle.

(1863,1er mars. Faits divers) : - « Aujourd'hui ont « eu lieu, à l'église de Notre-Dame-de-Lorette, au « milieu d'une affluence considérable, les obsèques de « Mme Cinti-Damoreau. On remarquait dans la nef « toutes les notabilités musicales, parmi lesquelles « MM. Auber, Taylor, Alphonse Royer, Paul de Mus« set, Alfred Blanche, Cormon, Gaillardet, Jules Noi« rac, Wekerlin, gendre de Mme Damoureau, Veaucor« beil, Hengel, Plantade, etc. »

Est-on bien certain que tous ces noms soient de notabilités, des notabilités musicales surtout? MM. Paul de Musset, Gaillardet, Jules Noirac, entre autres, qu'ont-ils de commun avec la musique? Quelle est leur notabilité en ce genre? Auraient-ils été, par hasard, nommés musiciens en vertu d'un décret impérial?

(20 décembre. — Le Danube allemand) : - « Le « Danube, ce fleuve immense qui, fier du progrès de « ses eaux, serpente pendant sept cents lieues à tra« vers Tyrol, Bavière, Autriche, Bohême, Moravie, « Hongrie, Transylvanie, Turquie, Servie, comme le « pendant de ce fameux Rhin que Boileau adosse au « pied du mont Adule. »

On s'est fort amusé, disent les journaux du temps, de M. Th. Gautier « qui a fait preuve d'une profonde « érudition, en disant que le Danube prend sa source

« dans le Tyrol, et puis traverse la Bohême, la Mora« vie, la Transylvanie, et quitte les frontières de l'Al« lemagne à Belgrade. » Pour nous, nous en croyons plutôt M. Th. Gautier, — qui écrit dans le Moniteur, — que les journaux sérieux, ou narquois et mauvais plaisants : d'ailleurs, c'est peut-être une première pensée de remaniement de la carte.

(1864, 10 mars. — Variétés. — Gustave Claudin) : — « Rousseau avait dix-huit ans lorsque, le jour de « Pâques-fleuries, en 1728, il rencontra pour la pre« mière fois Mme de Warens. »

Puisque vous tenez tant à préciser, dites donc seize ans : Rousseau naquit en 1712; qui de 28 ôte 12, dit Barrême. « Je n'en avais pas encore dix-sept, » dit Rousseau lui-même (Les Rêveries du promeneur solitaire. — Dixième promenade.) Le Moniteur (août) rend compte d'une représentation à l'Opéra, à laquelle assistait le roi d'Espagne ; l'admirable rédaction de ce délicieux récit lui appartient en propre ; personne ne la lui a imposée : — « L'Opéra, ruisselant de lumières, attendait ses illus« très visiteurs qui sont arrivés à neuf heures moins « quelques minutes. En même temps que Leurs Mate jestés descendaient de voiture, le personnel diplo« matique, en grand uniforme, montait derrière Elles « les marches de l'Opéra. »

Le personnel diplomatique, montant, derrière Leurs Majeslé&i les marches de l'Opéra, en même temps que

Leurs Majestés descendaient de voiture, il faut nécessairement que Leurs Majestés soient descendues de voiture au haut des marches de l'Opéra !

Continuons.

« La loge impériale ordinaire était occupée par la « famille particulière de l'Empereur. On y admirait la « comtesse Ruspoli et les princesses de Canova, ado« rablement jolies. »

0 Dorât ! 0 Pezai ! 0 Gentil-Bernard ! 0 les chansons des rues et des bois! — Mais qu'entend-on par une famille particulière?

Allons toujours : « Mmo la princesse de Metternich, seule DE femme, « dans la loge des chefs de mission, attirait tous les « regards ; Mme la duchesse de Morny, Mme la duchesse « de Fernan-Nunès, Mme de Pourtalès et bien d'autres « grands noms de beauté, complétaient cette féerie « des yeux. »

Seule de femme est bien ; — après adorablement jolies, ces grands noms de beauté enlèvent la paille, dirait Mme de Sévigné qui, racontant les merveilles du siècle de Louis XIV, les racontait d'un autre style. —

Le Moniteur donne d'excellentes leçons de grammaire, de convenance et de goût.

Il donne aussi des leçons de géographie, mais non officielles, sans garantie du gouvernement; — voyez plutôt : (1865, 8 avril) : - « Le célèbre géologue Agassiz se

« rend en Egypte, où il va faire, aux frais des négoce ciants de Boston, une expédition scientifique. Cette « expédition a pour but de démontrer la vérité de la « théorie de M. Agassiz sur les glaciers. Il exploitera « avec soin les Cordilières, en compagnie de huit ou « dix personnes attachées à sa mission, et représen« tant les plus importantes sociétés savantes de l'A« mérique. »

Voilà, de par le Moniteur, les Cordilières annexées à l'Egypte ! — Les plus importantes sociétés savantes de l'Amérique ont dû être bien étonnées.

Ceci n'incombe point au Moniteur, comme on dit au Palais, mais à M. Jules Favre : « Je voudrais savoir « si cette ordonnance de 1778, qui peut-être a été « rédigée sous l'œil de Mme de Pompadour. »

(Corps législatif. — Séance du lundi, 12 juin). —

Mme de Pompadour était morte depuis quatorze ans !

(1866, 16 janvier). — A cette date, a paru dans le Moniteur un rapport sur les archives départementales ; dans ce rapport, inséré à la partie officielle, Jean Grolier, trésorier de France, ambassadeur de François Ier auprès de Clément VII, et grand bibliophile, est appelé un « relieur célèbre. »

Va pour l'erreur; mais ce qui est beau, c'est la sainte indignation de la Revue contemporaine, qui a perdu, nous ignorons pourquoi (ce ne sont pas nos affaires), la protection gouvernementale : « Ce n'est « pas sans étonnement, dit M. de Calonne, que l'on a

« vu dernièrement, dans une pièce officielle, qui affec« tait certains airs d'érudition (attrape, monsieur le « ministre de l'intérieur ! cela vous apprendra !) tra« vestir en relieur et mis au rang des artisans cé« lèbres, ce savant, ce diplomate, cet homme d'Etat.

« Il est impossible qu'on ait signé cette pièce sans la « lire, ce qui marquerait peu de respect pour le soute verain à qui elle est adressée. Nous aimons mieux « admettre qu'ayant entendu parler des « reliures de « Grolier, » l'auteur a cru voir dans le savant Lyon« nais un émule des Dérome et des Bauzonnet. Nous « concevons à la rigueur qu'un personnage, dont la « vie a été tout entière absorbée par les travaux de la « diplomatie, et dont les talents ont jeté un si vif « éclat sur les grandes scènes du monde, n'ait jamais « eu le loisir de vivre en familiarité avec les livres « (attrape!). Nous comprenons moins bien qu'un an« cien ambassadeur de France à la cour de Rome ait « négligé d'apprendre que Jean Grolier fut l'un de ses « prédécesseurs les plus illustres auprès du Souverain« Pontife, et qu'il ait ignoré à quel point cet homme « savant et habile avait su se rendre influent dans « cette cour, OU D'AUTRES ONT ÉCHOUÉ DEPUIS. »

(Attrape encore!) — Il y a de l'aigreur dans ce redressement d'une faute historique. D'où peut-elle venir? — Pas la faute, l'aigreur.

Le Nord signale, à son tour, une erreur du Livre Bleu : « Les rapports officiels semblent condamnés,

« depuis quelque temps, à de grosses erreurs maté« rielles ; ainsi, dans le texte de la situation de l'Em« pire, imprimé au Moniteur universel, section des « monuments historiques, on voit figurer la restaura« tion de l'église Saint-Germain de Toulouse. Or, « l'église Saint-Germain n'existe pas à Toulouse, et « l'édifice religieux qu'on restaure est Saint-Servin, « un des plus intéressants monuments de l'époque « romaine. L'exactitude des noms, dans un docu« ment statistique qui doit servir de base aux travaux « du Corps législatif, n'est-elle pas de première né« cessité? »

Bravo, journal le Nord! — En effet, il n'existe point, à Toulouse, d'église Saint-Germain. Mais arrive un troisième journal, qui venge le Moniteur, sans pourtant lui donner raison : « Il n'y a pas d'église « Saint-Servin, à Toulouse; c'est SAINT-CERNIN que « le Nord a voulu dire sans doute. »

L'exactitude n'est-elle pas de première nécessité?

LE MONDE

L'Univers, c'était le Monde; — le Monde, c'est l'Univers, moins M. Veuillot, — pas davantage !

(1860, 13 mai. — Article sur la Légende des siècles) : — « Sans doute cette dualité est au fond de notre na« ture, et chacun redit le mot de Louis XIV à Bour« daloue : Ah! mon père! que je connais bien ces « deux hommes ! »

Ce n'est pas à Bourdaloue, c'est à Racine que Louis XIV dit ce mot, et à propos du beau cantique tiré de saint Paul :

Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !

Je trouve deux hommes en moi : L'un veut que, plein d'amour pour toi, Mon cœur te soit toujours fidèle; L'autre, à tes volontés rebelle, Se révolte contre ta loi.

Je veux, mais n'accomplis jamais :

Je veux, mais, ô misère extrême !

Je ne fais pas le bien que j'aime, Et je fais le mal que je hais t

Quod enim operor, non intelligo. Non enim quod volo bonum, hoc ago; sed quod odi malum, illud facio.

(Épître aux Romains, chap. VII, vers 15.) (1861, 9 septembre. — Revue des théâtres et de la littérature. - Venet) : - « On imite la déesse de je « ne sais plus quoi de la Henriade, » qui « soupire, « étend les bras, ferme l'œil et s'endort. »

Ceci est fort. S'il y a un vers de Boileau, connu pour être de Boileau, c'est bien Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

(Le Lutrin, chant II, dernier vers.)

Il se trouve, comme exemple, dans tous les dictionnaires, dans toutes les grammaires, dans tous les traités de rhétorique, dans toutes les anthologies ou chrestomathies, pour employer un mot plus savant. Il s'y rattache même une anecdote que ne doit pas ignorer un auteur de revue littéraire. — Si l'on en croit Brossette, Henriette d'Angleterre, apercevant Boileau dans la galerie de Versailles, lui fit signe d'approcher et lui dit à l'oreille « avec quelles grâces, vous le « savez! » :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Lorsque parut le Lutrin (1674), la charmante Henriette était morte depuis quatre ans; mais Boileau, longtemps avant de les publier, faisait des lectures de ses ouvrages : Henriette avait pu entendre l'épisode de la Mollesse qu'avait lu à haute voix Mma de Thiange.

Tout cela est bien connu.

(1862, 6 mars). — Le Monde reproduit, sans observation, la note suivante. du Campanile : « La vieille « femme qui pleurait à la mort de Néron, dans la « crainte qu'il eût un successeur encore plus mauvais « que lui, est une grande leçon que l'histoire a con« servée. »

Dans l'histoire, il s'agit de Denys l'Ancien : une vieille femme priait les dieux de le conserver longtemps, de peur qu'elle ne vît lui succéder un tyran plus abominable encore. — Valère Maxime (lib. VI, cap. 21) raconte l'anecdote d'une manière fort piquante.

(Le Monde. — Novembre. — Coquille) : - « Nous « ne savons pourquoi notre contradicteur nous cite « César Borgia. La mémoire de ce Pape est chargée « de meurtres, d'empoisonnements, etc. Aucun « contemporain n'a vu ces meurtres et ces empoi« sonnements, et n'en a parlé en témoin ou en com« plice. Et nous ne connaissons pas d'écrits de César « Borgia constatant ces méfaits. »

Quel est donc ce PAPE, César Borgia? Alexandre VI sans doute? Mais Alexandre VI, fils de Lenzoli, n'était

Borgia que par sa mère, dont il prit le nom, et sœur dû saint et grand pontife Calixte III. — Il s'appelait Rodric, et non César. — Pour le Monde, l'erreur est singulière.

LE PAYS

Pourquoi, journal de l'Empire plutôt que le. que le. que la?. Né le 1er décembre 4849, le Pays prenait, le 1er décembre 1852, ce second titre, au préjudice de quelques-uns de ses confrères ; certes, comme il le déclarait lui-même, cela « ne pouvait rien ajou« ter à son dévouement, ni rien enlever à son indé« pendance. » — Mais les autres, les autres, tout aussi dévoués, tout aussi indépendants ? Mystère! Mystère!

(1860). — Voici ce que, dans un numéro du mois d'avril, dans un article intitulé : Les jugements nouveaux, nous lisons sous la signature Barbey dl Aurevilly : « M. Aubryet est de la race des éclatants mêlés de « suave. C'est un Rivarol soleillant qui sait s'éteindre « à temps dans Henri Heine, clair de lune, et qui a « appris le latin des Latins dans Shakespeare. C'est « un homme ondé de gaîté et de mélancolie. »

Mieux encore : — « C'est une Mme de Staël changée « en Roméo littéraire, qui serait très bien montée au « balcon de l'autre, et que l'autre Mme de Staël, la « non-transformée, aurait préféré pour la vitalité, la « verve et toutes les diableries de l'expression, à ce « sceptique blond de Benjamin, ce nom fade et faux « qui sent le benjoin, tandis qu'il y a comme un coup « de cymbale dans le nom tintant et frémissant de « Xavier, qui sonne pour M. Aubryet comme un écho « de son esprit. » — Ouf!

Gérôme (Albéric Second) prétend (Univers illustré, 26 avril) qu'il y a un coup de marteau dans la tête de M. Barbey d'Aurevilly, qu'il faut être saoul ou fou pour écrire de ce style !

Le même M. Barbey d'Aurevilly parle d'un critique anglais : — « Il avait l'étendue, l'étendue qui devient « de la profondeur en se concentrant, car, dans la « géométrie de la pensée, la profondeur, c'est l'éten« due du haut en bas, comme l'étendue, c'est de la « profondeur de long en large ; il avait de plus la sen« sibilité gouvernée, la force comparante,. etc. »

Comprenne qui pourra. — Répétons le mot de Gérôme. — Le Pays (journal de l'Empire) accepte ces rédactions-là ! — 0 vieux journal de l'Empire ! ô Journal des Débats, qu'en dis-tu?

(27 mai) : - « L'éventail ne sert guère à appeler « les zéphyrs, comme le dit, dans le plus galant des « quatrains, un prince bel esprit. »

Ce madrigal : Dans le temps des chaleurs extrêmes, Heureux d'amuser vos loisirs, Je saurai près de vous amener les zéphyrs; Les amours y viendront d'eux-mêmes;

Ce quatrain, « le plus galant des quatrains, » n'est pas d'un prince bel esprit, du comte de Provence (depuis Louis XVIII), comme on le croit généralement.

Ce fut le poète Lemierre qui l'écrivit sur la lame d'ivoire d'un éventail que, en manière d'album, lui présentait une dame.

(1861, 19 février. — Sixte-Quint et Henri IV. J. Barbey d'Aurevilly). — Ce n'est pas du style, c'est de l'histoire : « Henri IV, qui a laissé dans l'histoire « cette parole : Paris, ma foi ! vaut bien une messe. »

Henri IV n'a laissé cette parole ni dans l'histoire, ni nulle part; elle est de Sully, et plus logiquement placée dans sa bouche. — Voir le 1er volume des Bévues parisiennes (pages 48-49). — Un noble sénateur, le plus noble des sénateurs, s'est fait, dans la séance du 8 juin 1866, l'écho de cette erreur.

(1862, mars) : — « On mande de Genève que le co« mité révolutionnaire de cette ville continue à faire « des engagements sur une grande échelle. Les vo« lontaires prennent passage, comme simples voya« geurs, sur le bateau à vapeur qui fait le service de « Genève à Cagliari. Une fois à ce port, ils s'embar-

« quant sur des vaisseaux à voiles qui vont en Si« cile. »

lie journal de l'Empire ne sait sans doute pas l'italien; il aura lu Genova, Gênes, et aura traduit par Genève, qui s'appelle Ginevra; la ressemblance des mots l'a trompé ; mais comment ignore-t-il qu'on ne s'embarque guère de Genève pour Cagliari? qu'il n'y a pas, pour bonnes raisons, de bateau qui fasse ce service?

(11 mai. — Concours régionaux. — Paul d'Asprémont) : — « Était-ce donc la peine de faire tant de « bruit pour arriver à ce résultat?

« La critique est aisée, mais l'art est difficile. »

Ne serait-il pas encore plus aisé de ne pas faire de vers faux?

(23 février. — Lettres parisiennes. — Le vicomte d'Albans) : - « Je me borne à dire familièrement au « lecteur :

« Hésites, si tu peux, et choisis, si tu l'oses. »

Il n'est pas permis de traiter si familièrement le lecteur. On peut toujours -hésiter, même en orthographe. — Hésites ou hésite, pour parler français, n'a ici point de sens ; écrivez donc, et lisez : Devine (sans s), Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

(19 décembre) : — « Le hasard nous met sous la « main un livre. Ce livre est un recueil de sermons « de Menot, prédicateur du dix-septième siècle. »

Menot, mort en 1516 ou 1518, contemporain de Bossuet et de Bourdaloue !

(Juillet). — On trouve ce billet sur la table de nuit d'un Américain qui s'est tué, et dont la tête a disparu : — « On trouvera dans ma valise de quoi payer « ma dépense. Quant à ma tête, ne cherchez pas « après : je l'ai cachée pour n'tre pas reconnu. »

Le Pays raconte cela très sérieusement.

« Sophismes et paradoxes que M. de Girardin « n'a pas même le mérite d'avoir inventés, car l'ex« cellent Bernardin de Saint-Pierre a fait avant lui le « rêve de la paix universelle » (de Césena).

M. de Césena ne se trompe-t-il pas? N'est-ce pas l'excellent abbé de Saint-Pierre qui est l'auteur du Projet de paix universelle entre les potentats de l'Europe? — 3 volumes, pas davantage. — L'erreur serait forte.

LA FRANCE

i Un beau titre, celui-là ! — Le rédacteur en chef, un sénateur! Les collaborateurs, tous catholiques sincè?'es! — Quoi de plus grand, de plus noble, de plus splendide !

(1864, 5 juillet. — Les anciens almanachs. — L. Seubert) : — « Mme de Maintenon, cette habile femme, « veuve d'un rimeur cul-de-jatte, devenue à qua« rante-cinq ans, reine de France incognito. »

Préciser est dangereux, quand on n'est pas bien ferré. Dites : à cinquante ans. — Née en 1635, Mme de Maintenon épousa Louis XIV en 1685.

(11 juillet. — Théâtres) : — « Mme de Sévigné, dans « une lettre écrite à sa fille le 28 janvier 1689, con« state le succès d'Esther. M. le Prince y a pleuré.

« Elle charme Louis XIV et avait fait pleurer le grand « Condé. Je n'ai rien à dire du poème de Racine, « puisque j'ai raconté l'enthousiasme de Louis XIV, rr celui de Bossuet, et les larmes du grand Condé. )i

On tient aux larmes du grand Condé, assistant à la représentation d'Esther; on y revient trois fois ; mais, par malheur, Esther fut jouée en 1689, trois ans après la mort du grand Condé (11 décembre 1686). Mm" de Sévigné raconte à Bussi cette mort, dans une lettre du 5 janvier 1687 : — « Vous savez, mon cher cou« sin, les circonstances de la mort de M. le Prince.» — Elle ne pouvait donc le faire assister, en 1689, à la représentation d'Esther. M. le Prince, dont elle parle le 28 janvier, n'était point le grand Condé.

Le beau vers de Voltaire est beaucoup plus vrai :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille !

(Le Russe à Paris, 1760.)

(14 juillet. — Faits divers) : — « Nogent fait avec « activité ses préparatifs pour l'inauguration du buste « de Watteau. Ce n'est pas sans raison queNogent« sur-Marne s'énorgueillit d'avoir donné le jour à ce « grand artiste, et veut célébrer avec pompe son an« niversaire. »

Quel anniversaire? L'anniversaire de Watteau?

Qu'est-ce que l'anniversaire d'un homme? — Watteau est mort à Nogent en 1721, mais Nogent ne lui a pas donné le jour; il était né à Valenciennes en 1684.

- Il mourut loin de sa ville natale, seul, oublié, désillusionné, disant à son vieil ami le curé : « C'est

« triste d'être enterré là; je n'y verrai âme qui vive 1» — Nogent-sur-Marne n'a que son tombeau.

(11 septembre. — Sciences. — Louis Figuier) : « C'est toujours, comme on le voit, le vers du Misan« thrope : 1 Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle ! »

M. Louis Figuier met cette citation dans la bouche des astronomes ; c'est les calomnier. — Lisez : « C'est « toujours, comme on voit, le vers des Femmes sa« vantes (acte IV, scène II), » et mettez-le dans la bouche de Trissotin: sans cela, MM. les astronomes n'y verraient pas bien, ce qui est inadmissible.

(25 août) : — « En présence d'incommensurables « souffrances, sur le théâtre même de ce sinistre qui « n'a de précédents que dans l'histoire. » (Discours de M. le vicomte de la Guéronnière, sénateur, au Conseil général de la Haute-Vienne). Il s'agit de l'incendie-de Limoges.

Où M. le sénateur veut-il qu'il y ait des précédents, si ce n'est dans l'histoire?

Le 26 février, la Gazette de France écrivait ceci : « La France annonce aujourd'hui que M. le marquis a de Villette, — qui est mort depuis trois ans, — « vient de mettre en vente son beau château de Vil(C lette. — Certes, voilà une mise en vente comme « on en voit peu, les morts n'ayant pas l'habitude de

« procéder eux-mêmes à la liquidation de leur suc« cession. Et pourtant, ce n'est rien encore : le mar« quis de Villette, si intimement connu de la France, « accomplit bien d'autres prodiges =- - « Depuis qu'il « a fait insérer à la quatrième page des journaux la « vente de son château, il est le plus ennuyé des « hommes. » — Le bruit s'étant répandu, « on ne sait « pourquoi, » — la France ne le sait pas elle-même, « - que le château devait être vendu avec tout ce « qu'il contenait, des centaines de lettres viennent « l'assaillir, » — dans son tombeau probablement. —

« Ces lettres offrent d'acquérir au poids de l'or le « cœur de Voltaire, dont on sait que le marquis de « Villette était dépositaire. Mais le marquis avait « beau répondre que la relique voltairienne n'était « pas à vendre, et qu'il se promettait de l'emporter « avec lui, « dans le Midi, où il était décidé à aller « habiter (un autre cimetière) par motif de santé, » les « acquéreurs augmentaient chaque jour en nombre.

« Alors, « prenant une grande résolution, » le marte quis a quitté la bière où il repose, et les rédacteurs « de la France l'ont rencontré à Paris, comme il en« trait au ministère pour prier le ministre d'offrir à « l'Empereur ce cœur de Voltaire, dont la possession « est tant enviée, surtout par les Anglais. M Boudet « s'étant acquitté de la commission, l'Empereur a ac« cepté avec empressement ce cœur momifié qui lui « était offert par un trépassé. — « La question était

« de savoir où il le placerait, » et l'idée « toute natu« relie » lui vint de l'enfermer dans le caveau du « Panthéon, où furent déposés pendant la Révolution « les restes de Voltaire. Mais « un scrupule non moins « naturel » ne lui ayant pas permis de donner suite à « son projet, sans avoir consulté l'archevêque de « Paris, ce prélat informa Sa Majesté « qu'il n'y avait « plus rien de Voltaire au Panthéon, depuis 1814, « qu'un tombeau vide, » et une enquête sérieuse a a été aussitôt ordonnée pour découvrir ce qu'étaient Il devenues « les cendres » de l'auteur du Dictionnaire « philosophique.

(1 Qu'on dise encore que la France n'est pas le « mieux informé de tous les journaux ! »

(7 décembre. — Béliard) : — « A Rome, l'impéra« trice Poppée usait de bains de lait, ainsi que le fai« saient les plus belles citoyennes du Directoire, « Mm\* Roland, Mma Tallien et tant d'autres. »

M" Roland, belle citoyenne du Directoire !

(1865, 12 août.- Bibliographie.- Stéphane de Rouville) : — « Descartes, Poussin, Lesueur, Pascal, mou« rurent tous avant Mazarin. »

Mazarin, mort en 1661 ; — Pascal, mort en 1662 ; — Poussin, mort en 1665. — Ce qui ne fait rien, du reste, à l'étrange raisonnement de M. de Rouville, qui essaie de prouver que Louis XIV n'est pour rien dans l'essor des génies qui ont illustré son siècle.

Le 4 octobre, la France donne sous ce titre : le Tra-

vail, le discours de M. le vicomte de la Guéronnière, sénateur, président du Conseil général, au banquet des ouvriers porcelainiers de Limoges : « ..,.. Voilà « notre temps, Messieurs; nous devons en être heu« reux et fiers, car il n'en a pas touj ours été ainsi.— « Dernièrement, je lisais une lettre curieuse d'une « femme célèbre, quoique sa célébrité ne soit pas de « bien bon aloi : Marion Delorme ; cette grande cour« tisane du dix-septième siècle, écrivant à-son illustre « et malheureux ami Cinq-Mars, qui devait payer de « sa tête la haine du cardinal de Richelieu, raconte « qu'un jour, traversant Bicêtre, elle aperçut, à tra« vers les barreaux d'une cellule, un vieillard qui « portait empreintes sur son visage toutes les doute leurs de la captivité, et qui criait aux passants : « Je ne suis pas fou ! J'ai fait une découverte qui doit « changer le monde 1. » Cette découverte, c'était « l'emploi de la vapeur 1 Le cardinal de Richelieu, « auquel il avait présenté son mémoire, n'avait pas « voulu entendre parler de ce fou, et Salomon de « Caus, raillé, torturé, mourait en effet dans les con« vulsions de la folie, coupable d'avoir devancé de « deux siècles la plus grande vérité de la science ! »

Oh ! monsieur le Sénateur, quelle leçon d'histoire !

quelle sainte indignation 1 Voilà des ouvriers bien renseignés ! Quoi ! vous en êtes encore à cette fantasmagorie, à ce mélodrame, à cette lettre de Marion Delorme, que Mme E. de Girardin appelle « la plus

« charmante mystification qu'homme d'esprit ait ja« mais imaginée, et que grand journal ait jamais ré« pétée ! » — Demandez à M. Samuel Berthoud le nom du mystificateur; demandez au Musée des Familles (décembre 1834), dont M. Berthoud était directeur depuis le mois d'avril, demandez-lui le nom de l'auteur de la lettre attribuée à Marion Delorme ! — En attendant, nous renvoyons, non pas M. de la Guéronnière, qui n'a pas le temps d'étudier l'histoire, mais tout lecteur de bonne volonté, au premier volume des Bévues (page 122 et suiv.) ; il verra ce qui en est de Salomon de Caus, de sa cellule, de ses barreaux, de sa misère, de sa folie et de sa mort.

M. de la Guéronnière n'a-t-il pas, un jour, fait naître Mirabeau à Aix, en Provence?

(4 septembre. — La police sous Louis XIV. — Gustave Merlet) : — « Rapproché du siècle de Louis XIV, « le nôtre peut dire de lui-même, comme Chamfort : « Je suis modeste quand je me juge, très fier quand « je me compare. »

N'apprécions pas l'appréciation de M. G. Merlet, mais disons-lui que le mot est de Maury à RegnaultSaint-Jean-d'Angely.

(La France. — 23 septembre) : - « C'est à Ulric « Guttinguer qu'Alfred de Musset a dédié un de ses « chefs-d'œuvre :

« Ulric, nul de nous deux n'a mesuré l'abîme, c Ni les hérons plongeurs, ni les vieux matelots.

Quel est ce gâchis? — Citez donc comme il faut les poètes :

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme.

(La France. — 5 novembre. — Bibliographie. —

Stéphane de Rouville) : — « Voltaire avait promis de « traduire le quatrième chant de Lucrèce, et Voltaire « n'avait pas tenu sa parole. »

Erreur : le quatrième chant est bien la continuation philosophique du précédent, mais ce n'était point à celui-là que songeait Voltaire - — « Le troisième « chant de Lucrèce, dit-il (Dictionnaire philosophique, « art. Poètes), est un chef-d'œuvre de raisonnement; « il disserte comme Cicéron, il s'exprime quelquefois « comme Virgile. » — Et dans une lettre à Mme la marquise du Deffand (13 octobre 1759) : — « Indépen« damment des tableaux admirables qui se trouvent « dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la der« nière postérité, il y a un troisième chant dont les « raisonnements n'ont jamais été éclaircis par les « traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans o leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise tra« duction, par un baron Descoutures. Je mettrai, si « je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai. »

— La traduction en prose, par Lagrange, est de 1768.

On voit que Voltaire mettait ce troisième chant audessus de tous les autres, et que c'est ce troisième chant qu'il avait eu la velléité de traduire.

LE SOLEIL

Quelques amis lettrés, — il y en a encore, — me conseillent de lire le Soleil. — Vous trouverez là des trésors, disent-ils. — Conseil facile, comme tous les conseils, mais qui vient un peu tard. Où et comment trouver la collection du Soleil, toute récente que soit son apparition? Force est de nous contenter de quatre à cinq numéros épars, sans suite, retrouvés par hasard au panier, et qui sont loin de nous suffire. — Constatons cependant, puisqu'on veut bien nous les communiquer.

(1866, 18 mai) : - « Le groupe en marbre de rA« mour et Psyché, dernier ouvrage de Pradier, et qui « faisait partie de la succession de M. de Suleau, an« cien pair de France, a été vendu hier à l'hôtel des « ventes. »

M. de Suleau, qui siège aujourd'hui au Sénat, après

avoir siégé à bien d'autres endroits, doit être assez étonné de voir sa succession ouverte avant sa mort.

(10 juin) : — « Malheur à Jérusalem ! criait Barco« chébas, en faisant le tour de la ville assiégée par « Titus. »

Barcochébas (le Fils de l'Étoile) était le chef de la révolte sous l'empereur Adrien, en 134, soixantequatre ans après la destruction de la ville par Titus.

Le juif qui, à cette première époque, criait : Malheur !

malheur ! fut tué d'un coup de pierre. — Au second siège, Barcochébas fut massacré avec ceux qui avaient eu foi en lui, avec 580,000 habitants. — Le Soleil doit s'abstenir de toucher à l'histoire.

Il serait bon qu'il s'abstînt aussi de toucher à l'histoire naturelle. Nous lisons, en effet, dans un numéro dont la date est déchirée, mais qui paraît être du mois de juin : — « Un récent procès de Londres vient « de nous apprendre que, d'après une ancienne loi, « la queue des baleines échouées sur les côtes d'Ana gleterre doit appartenir à la reine. Le motif de « cette loi était de lui fournir ces baguettes élastiques « employées dans les corsets, et qui portent le nom « de ce cétacé. »

C'est la première fois qu'on a vu la queue des baleines enrichie de fanons, de ces baguettes élastiques employées dans les corsets ; jusqu'à présent, on les trouvait dans le palais du susdit cétacé. — Le Soleil change tout cela.

(30 juillet). — Le Soleil rélève une erreur de la Vie Parisienne, qui a écrit : Hodie mihi, ERIS tibi. — Ce n'est pas cela, dit le Soleil, il faut : Hodie MIDI, ERAS tibi.

LA NATION

(1865, 3 juillet. — Ch. Bousquet) : - « En 1758, a Saint-Malo, assiégé par une escadre anglaise que a commandait lord Marlborough. celui qui s'en al« lait en guerre, d'après la chanson. La ville était « commandée alors par M. de la Châtre, l'homme au « fameux billet. a En 1758, lord Marlborough, mort en 1722, aurait eu cent-huit ans, mauvais âge pour commander une escadre et pour aller en guerre, surtout quand le héros est tombé sitôt en enfance. — Quant à l'homme au fameux billet, il était mort depuis bien plus longtemps encore.

(22 mars. — Revue scientifique. — Ch. Guillaume) : — « Non, certes, s'est écrié M. Bouley :

« Après QUATRE mille ans, Homère respecté c Est jeune encor de gloire et d'immortalité! )

Au point de vue chronologique (la chronologie est une science aussi), M. Bouley se trompe d'un millier d'années. M. Ch. Guillaume aurait dû l'en prévenir.

Quatre mille ans, c'est trop mille ans de plus ou de moins sont quelque chose dans les temps; aussi M.-J. Chénier s'est-il écrié, dans son Épître à Voltaire :

« Et depuis TROIS mille ans »

L'ÉVÉNEMENT

Ne le confondons pas avec l'Évènement, journal romantique de 1848, rédigé par MM. Victor Hugo et Charles Hugo (frères), Paul Meurice, Erdan, Antenor Joly, Malher, Paul Mayer, Auguste Vacquerie, — ce Campistron de Victor Hugo, comme M. Viennet est le Campistron de. Campistron; — par Mm. Victor Hugo, sous son nom de jeune fille, Marie Foucher; — MU. Marie Hugo, sous le pseudonyme d'Adèle; — Mme Biard, femme du peintre, signant Thérèse de Balaru. — L'Évènement soutenait la candidature de Victor Hugo à la présidence de la République, comme le Bien Public soutenait celle de Lamartine : -.cela se passait en famille. — Le prospectus (31 juillet) est un chef-d'œuvre d'amphigouri, de galimatias et d'antithèses incomprises. — On annonçait la collaboration de MM. Alph. Karr, Chamfleury, Balzac, Gozlan, Gérard de Nerval, Méry, Edouard Thierry, Amédée Achard, « qui allume son style à son cœur, et qui

« poudre son encre avec des étincelles du soleil mar« seillais. » — Ce mirifique journal s'appela d'abord la Pensée; M. V. Hugo le rebaptisa l'Evènement; suspendu pour un mois, il reparut sous le titre de l'Avènement du Peuple, et disparut le 2 décembre, dans la grande Saint-Barthélemy des journaux. —

La candidature du poète n'ayant pas sa raison d'être, l'Évènement l'avait abandonnée pour celle de LouisNapoléon, qu'il soutint chaleureusement; puis, changeant une troisième fois de couleur, de format et de peau, il s'était fait socialiste.

Ce n'est pas de cet Evènement qu'il s'agit; celui dont nous avons à nous occuper, créé récemment par M. de Villemessant, le grand créateur de journaux, s'abstient, et doit s'abstenir de politique. C'est la plus intéressante, la plus amusante, la mieux faite (n'en déplaise au Soleil) de toutes les feuilles à 2 sols.

(1866, 20 mars). — Les œufs de Pdques — Jules Vallès) : — « Une douzaine d'œufs de couleur, en car« ton vernis, vaut de quatre à cinq francs la douzaine.» Très bien, trop bien calculé, ô naïf chroniqueur!

(26 mars. — Justice de paix de rEvènement. — H. de Villemessant) — « Depuis que Bossuet a signalé « l'importance du grain de sable dans la vessie de « Cromwell, il est convenu, et je puis bien recon« naître à mon tour que les petités causes engendrent « de grands effets. »

Pas toujours. Il fallait : peuvent engendrer de grands

effets. Mais n'importe. — Ce n'est pas Bossuet, c'est Pascal gui a dit cela: une de ses pensées, un de ses mots les plus connus : — « Cromwell alloit ravager « toute la chrétienté : la famille royale étoit perdue, « et la sienne, à jamais puissante, sans un petit grain « de sable. Rome même alloit trembler sous lui; « mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis « en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée et » le roi rétabli. »

Voilà de ces lignes immortelles qu'on ne peut signer que du nom de leur véritable auteur !

(6 mai. — Théâtres. — Adolphe Dupeuty) :.- « LA « Galilée, dePonsard, est promise au Théâtre-Français.» S'agit-il donc de la haute ou de la basse Galilée, province de la Palestine, si fameuse dans l'histoire du christianisme? — S'agit-il de la veuve, de la fille, de la sœur de cet illustre Galilée, si méchamment BRULÉ VIF par la Presse et par le Courrier de Paris ? — Enfin, quelle est CETTE Galilée, promise au ThéâtreFrançais, — et à quand le mariage ?

(17 juin. — Le Benedicite. — P. Larousse) : - « Le « cardinal Mazarin, voulant récompenser un poète « qui lui avait offert une paraphrase du Benedicite, a lui dit : — « Vous m'avez donné Benedicite, moi je « vous donne grâces. » - Et il le nomma évêque de « Grasse. »

Le cardinal était Richelieu, le poète était Antoine Godeau. — Cela se trouve partout,

(13 juin. - Les hommes du jour. — Victor Duruy.-Signé X.) : — « Son Excellence M. Duruy, ministre « de l'instruction publique. est tout simplement le « fils de Charles Duruy, tapissier dans la rue Mouffe« tard, et le petit-fils de Jean Legendre, marchand « de vin traiteur, à la barrière d'Italie. — Sous « Louis XIV, il eût pu devenir tout au plus comédien, « et prétendre à l'honneur de dîner une fois à la table « du grand roi, pour lui donner l'occasion de faire un « bon mot que la postérité eût recueilli. Sous Napo« léon III, le fils du tapissier est devenu ministre ! »

Le beau point d'exclamation ou d'admiration (!) est dans le texte ! — Nous savons bien que l'histoire de France ne commence, ne peut commencer qu'en 1789; — un mot cependant à M. X, de l'Evénement : — Avezvous jamais jeté les yeux sur une Histoire de France écrite avant 89? — Non. — Tant pis! vous y auriez vu qu'un grand ministre du grand roi était né à Reims, d'un marchtlnd drapier, à l'enseigne du LongVêtu; — commis d'un négociant, puis clerc de notaire, cet humble fils d'un marchand drapier a nom dans l'histoire : COLBERT ! — Louis XIV ne se borna point à le faire dîner une fois à sa table. — Tout ceci soit dit en passant.

(25 juin. — Les feux de la Saint-Jean. — Henri Cantel) : — « C'est aujourd'hui la fête de saint Jean, « le précurseur de Jésus et le plus cher de ses disciples.

« Quelques historiens ont voulu voir en ce jour l'an-

« niversaire de la nativité de saint Jean-Baptiste, qui « baptisa le Christ dans les eaux du Jourdain. Mais « que les âmes pieuses soient sans crainte : les prières a ne s'égarent pas, et elles iront à qui de droit. »

Fort heureusement : — sans cela, les prières des âmes pieuses et de M. Henri Cantel seraient fort embarrassées entre le précurseur de Jésus, qui n'était pas son plus cher disciple, et saint Jean l'Évangéliste, qui était son plus cher disciple.

(20 juillet. — Voyage de S. M. l Impératrice et de S. A. le Prince impérial. — Adrien Marx): -«. L'Im« pératrice s'adressant à moi : — Vous êtes monsieur « Marx?. Vous avez suivi toute la route, n'est-ce « pas ? — J'aurais mauvaise grâce à vous dire que je « n'ai pas été fort ému. Le trouble persista en moi « jusqu'au moment où la musique annonça le com« mencement du défilé. »

(21 juillet) : — « Et comme Sa Majesté passait « aux bras de l'Empereur : — Merci, monsieur! me a dit-elle. — L'Impératrice voulait que je gardasse, « comme les pays qu'elle a traversés, un souvenir « éternel de son voyage en Lorraine. »

Aux bras est un pluriel assez singulier.

Nous engageons M. Adrien Marx à relire ce charmant Docteur Herbeau, de Jules Sandeau (1" partie.

— III) : — a Le prince, se penchant avec bonté vers « Aristide, laissa tomber un de ces mots exquis qui « firent la popularité de Henri IV, un de ces ado-

« rables à-propos qui font la fortune des rois : « Monsieur, relevez-vous, lui dit-il! »

(24 juillet. — Les rengaines. — Conseils aux journalistes de province. — Un pseudonyme). — Monsieur le Pseudonyme, vos conseils sont très justes, mais le titre est incomplet : — Conseils aux journalistes de province — et de PARIS, monsieur ! de PARIS ! - N'est-ce pas à Paris que l'on cultive la rengaine avec le plus de succès? Vous ne lisez donc pas les journaux de la Capitale, comme l'appellent les préfets et M. Prudhomme ?

(25 août. — Gazette des Tribunaux. — Ad. Rocher) : — « En 1826, on découvrit que Corneille était mort « dans une maison de la rue d'Argenteuil. On lit sur « la façade de la maison n° 18 l'inscription suivante, « gravée sur une table de marbre noir : LE GRAND CORNEILLE EST MORT DANS CETTE MAISON LE 1" OCTOBRE 1664.

M. Ad. Rocher aurait dû faire observer que si Corneille était mort en 1664, il n'aurait fait ni Othon, ni Agésilas, ni Attila, ni Tite et Bérénice, ni Pulchérie, ni Suréna, ni une partie de Psyché, etc.

(Novembre) : — « Passé ce temps. le petit « animal. fait son entrée dans le monde des pois« sons, mais il devra y chercher sa nourriture A LA « SUEUR DE SON FRONT. »

Pauvre petit poisson ! — Et dans l'eau, encore !

IÓRNjL DES VILLES ET DES CAMPAGNES

(i862.—Août. -Chronique parisienne) ; - « RéII pétant ces vers de Malfilâtre : « Triste et mourant à son aurore , c Un jeune malade, à pas lents, « Parcourait une fois encore « Les bois chers à ses premiers ans. 11

Voilà une des plus étonnantes distractions que nous ayons enregistrées ! — Heureux pourtant les journaux qui n'ont à se reprocher que de pareilles fautes, qui ne violent pas l'histoire au profit de leurs passions

qui n'appellent pas à leur aide le mensonge, qui ne se jouent pas de notre simplicité en vous donnant tant de belles leçons de philosophie, de morale et de grammaire ! — Attribuer à Malfilâtre les vers les plus eonnus de Millevoye, ou faire BRULER Galilée par décision de la cour de Rome, l'erreur n'a pas la même importance.

LA GAZETTE DES TRIBUNAUX

Nous citons peu la Gazette des Tribunaux, parce que nous ne la lisons guère; quelques lignes pourtant sont tombées sous nos yeux.

(1860. — 20 avril) : — « C'est toujours une chose « délicate que de traiter un homme de Georges Dan« din. Pour compléter la ressemblance avec le per« sonnage qu'il rappelle, notre trompé imaginaire « est un riche paysan. »

Le chroniqueur de la Gazette des Tribunaux ne sait pas son Molière : Georges Dandin, ce riche paysan, n'est pas un trompé imaginaire; il Test bel et bien.

Le-Trompé imaginaire est un tout autre personnage, qui répond au nom de Sganarelle. - Demandez plutôt à M. de Neufvillemaine, dont un noble orateur rappelait récemment la mémoire, en plein sénat.

(20 mai.l- Chronique): « — La Fortune qui, d'après « Horace, favorise les audacieux. »

Pardon, c'est Virgile qui a dit (Enéid. - Liv. X. —

vers 284) : audentes (et non audaces, comme on cite toujours), audentes Fortuna juvat. - Vers resté inachevé , complété par Méry.

(1863. -11 mars. — Succession de Canna Machade.

— Plaidoirie de M. Léon Duval) : « Fontenelle pré« tendait que les maisons de fous sont des asiles où « l'on met ceux qui sont un peu plus fous que les « autres. »

Nous ignorons si Fontenelle a dit cela, mais nous avons lu dans Montesquieu : « Sans doute les Français « enferment quelques fous dans une maison, pour « persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas. »

(Lettres Persanes. — Lettre LXXVI1I). — Nous ne nions pas, du reste, le mot attribué à Fontenelle, seulement nous ne le connaissons pas.

(14 février). — « Infortunée Dubarry! Déchirée « après sa mort, comme elle l'avait été de son vivant « par ce couplet frondeur:

« Que Déodatus est heureux « De baiser ce bec amoureux « Qui d'une oreille à l'autre va 1 « Alléluia! »

Vraiment, c'est trop fort! qui ne sait que ce couplet frondeur est deBussi-Rabutin mort en 1693, cinquanteun an avant la naissance de Mme Dubarry? — On a cru généralement qu'il s'agissait de Mlle deLaVallière; c'est

une erreur : le couplet fut fait l'avant-veille de Pâques, 11 avril 1659; il n'était point question encore de Mlle de La Vallière; Bussi s'adresse à Marie de Mancini, nièce de Mazarir.

NOTA: — Le bec de Mme Dubarry n'allait pas d'une oreille à l'autre.

(5 février. — Cour Impériale de Lyon) : - « Je trouve « deux passages qui caractérisent bien ce double tra« vers de M. Fléchet. On lui rappelle ces vers d'An« drieux :

« Sans amis comme sans famille , « Ici-bas vivre en étranger, « Se retirer dans sa coquille « Au signal du moindre danger, « S'aimer d'une amitié sans bornes, « De soi seul remplir la maison , « En sortir suivant la saison « Pour faire à son voisin les cornes ; 4

« Enfin, chez soi comme en prison « Vieillir de jour en jour plus triste, « C'est l'histoire de l'égoïste « Et celle du colimaçon. »

11 paraît que cette citation est de M\* Lucien Brun , adversaire de M. Fléchet, défendu par M" Bac. —

Nous le renvoyons aux Fables de A.-V. Arnault.

(Livre I. — Fable IV). — C'est le chef-d'œuvre d'Ar-

nault ; il ne faut pas l'en déposséder : « Comme cela ( est bien frappé et tout d'une veine, s'écrie M. Sainte« Beuve ! même en si courte composition, on sent la « verve. o — Andrieux n'a rien à y voir.

Qui sait les trésors de ce genre que renferme la Gazette des Tribunaux? Mais il faudrait la suivre !

(1866. — Juillet). Un homme à l'assent marseillais comparaît devant la police correctionnelle : — charge, caricature. « Le prévénu: Zé né connais pas ça. —

« M. le président : Vous ne connaissez pas cela ! Et « reconnaissez-vous avoir été condamné par la Cour « d'assises de Marseille, à dix ans de travaux forcés?» C'est beau, et la Gazette des Tribunaux, si charivarique, si gaie parfois, qui se moque si spirituellement de nous, pauvres Marseillais (tous ses rédacteurs sont fils des dieux et nés dans l'Olympe), est surtout charmante, instruite, folâtre, quand elle dote Marseille.

d'une Cour d'assises! — Ah ! si les Marseillais savaient peindre ! — Mais prenez garde : ils finiront par le savoir !

Au mois de janvier 1863, un confrère des rédacteurs de la Gazette des Tribunaux, un rédacteur des Annales judiciaires, nous apprenait ceci : « Il est à

« remarquer que presque toutes les empoisonrwtfseg-

« sont des femmes. »

L'OPINION NATIONALE

L'Opinion, plus ou moins nationale, feuille SaintSimonienne, grande ennemie, comme le Siècle, des libertés publiques, prend avec l'histoire les plus étranges libertés; c'est là que (le 24 octobre 1859) M. Sarcey de Suttières renvoyait Henri de Ponce à Pilote ; — ce qui nous fit renvoyer M. Sarcey à M. de Suttières.(1860, mois de mai). — M. Francisque Sarcey (l'ancien Sarcey de Suttières, déjà nommé) fait de M. de Sartine un lieutenant de police sous Louis XIV.

« Sans être trop curieux, demande le Figaro du 13, « pourrait-on savoir ce qu'enseignaient à M. Sarcey « de Suttières les professeurs de l'Ecole normale, et « ce que. lui-même enseignait aux écoliers de Gre« noble? Etait-ce l'histoire? »

(1861, 4 mai. — Félix Mornand) : - « Le vrai sen« timent éclate vers la fin de cette compendieuse « épître. »

Il s'agit de la lettre de Mgr l'archevêque de Tours à M. le ministre des cultes, et, pour qu'on ne se trompe pas sur le sens du mot compendieux, il est dit, quelques lignes plus haut, que cette épître est une longue lettre. — M. Mornand n'a pas lu les Plaideurs :

Puis donc qu'on nous permet de prendre Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre, Je vais, sans rien omettre, et sans prévariquer, Compendieusement énoncer, expliquer.

Il aurait plus tôt fait de dire tout vingt fois Que de l'abréger une.

Au mois de juin 1866, l'Union a commis la même faute : « Le Moniteur s'occupe très-compendieusement, etc. »

M. Félix Mornand tient une large place dans le premier volume des Bévues; il écrivait alors dans l'Illustration; depuis, il nous était échappé : nous l'avons retrouvé avec plaisir. — Il vient de mourir, fort regretté de tous ceux qui le connaissaient.

(26 juillet) : — « Murât est mort à Reggio, comme « un martyr, comme un patriote italien. »Murat a été fusillé à Pizzo, à vingt lieues au moins de Reggio; puis, de quel Reggio s'agit-il? — Circonstance aggravante : On met cette énorme faute d'his-

toire et de géographie dans la bouche de M. de Cavour. — De quoi Murât est-il mort martyr? — De sa fidélité à son impérial beau-frère?

(1862. — A. Pangin) : — « L'escadre d'évolution « commandée par l'amiral Rigault de Genouilly, qui « se trouve dans la rade de Genève, doit quitter sous « peu de jours les eaux de cette ville pour revenir à « Toulon. »

Une escadre qui se rend de la rade de Genève à celle de Toulon résout un problème difficile.

(25 mars. — Bulletin du jour. — Alex. Bonneau) : — « Garibaldi supplie le clergé de rompre avec le « pouvoir temporel, œuvre fatale d'Alexandre VI et « de son bâtard César Borgia. »

Le pouvoir temporel, œuvre d'Alexandre VI et de César Borgia, c'est une des belles choses historiques qui aient été jamais écrites!

(29 mai. — Lettres d'un citadin à un villageois. —

Karl Star) : — « Lisez l'histoire. On reçut à l'Académie « Monseigneur le marquis de Saint-Aulaire pour un « quatrain. »

Nous lisons l'histoire, et nous voyons que M. de Saint-Aulaire était de l'Académie dès 1706, trentetrois ans avant d'avoir fait son fameux quatrain. —

Renvoyé au premier volume des Bévues parisiennes, pages 33-34, 163-164.

Le Monde du 2 juin nous dit : - « L'Opinion natio« nale est d'accord avec le Siècle; elle est moins d'ac-

« cord avec la chronologie, avec laquelle son plus « savant rédacteur nous paraît toujours brouillé, a comme avec l'histoire en général. M. Sauvestre ne a voit aucane différence entre ce qu'il continue d'ap« peler le massacre de Toulouse et le martyre des Ja« ponais qui vont être canonisés, et il ajoute, pour « rendre la ressemblance plus frappante, que les deux « faits « sont contemporains, » c'est-à-dire qu'ils se a sont passés à peu près dans le même temps, « il y « a environ deux cents ans. » Le massacre est de « 1562, il y a juste trois cents ans; le martyre est de « 1597. — Une erreur de cent ans sur trois cents est « peu de chose pour un homme qui fait brûler au « seizième siècle une ville de France incendiée avant « la deuxième croisade ! »

(14 mai. — Alfred Assolant) : - « Ah! s'écrie une « mère désolée du départ de son fils; ah ! comme il « aurait mieux valu que je fusse brûlée vive, et que « mon pauvre Bernard restât pour soigner ma vieil« lesse! »

Quelle vieillesse pouvait donc soigner le pauvre Bernard, si sa mère désolée eût été brûlée vive? —

Cela rappelle Ugolin mangeant ses enfants pour leur conserver un père !

(29 juillet) : — « Ce matin, à dix heures, un ser« vice funèbre EN L'HONNEUR des -viétimes de juillet « 1830, a eu lieu en l'église de Saint-Paul. »

EN L'HONNEUR! - Oh! le païen!

L'Opinion nationale fait naître Paul-Louis Courier à Tours : - « Comment, s'écrie-t-elle avec une sainte « indignation, comment cette ville, qui a donné nais« sance à P.-L. Courier, peut-elle consentir à laisser « reconstruire l'ancienne basilique qui s'élevait au« trefois sur le tombeau de saint Martini ? »

Franchement, nous ne voyons pas pourquoi cela empêcherait de consentir à laisser reconstruire.

Comme philosophie, c'est charmant; comme document biographique, c'est inexact : ce triste Paul-Louis Courier naquit à Paris. Son père, chassé de Paris pour se dérober à la vengeance d'un grand seigneur dont il avait séduit la femme, se réfugia en Touraine, mais Paul-Louis était déjà né. — a Lui-même, dit Armand « Carrel, plut et plut si bien, qu'un beau matin il lui « fallut quitter Toulouse, pour échapper, comme son « père, au ressentiment d'une famille outragée. » — Paul-Louis Courier a passé sa vie à flétrir, au nom de la morale, les vices des cours et de l'aristocratie !

(1863, 5 janvier. — Variétés. — J. Labbé) : — « Le « onzième siècle, qui vit la constitution définitive du « dogme de la présence réelle. »

Oh ! oh ! celui-là ne s'attendait pas !

(23 mars). — M. Guéroult demande que « l'on jette Il cent mille fusils sur les côtes de la Pologne. »

La France (comme ils se dévorent entre eux!), la France lui répond : « Nous demandons à M. Guéroult « sur quelles côtes il entend opérer ce débarquement.

« Est-ce que par hasard ces cent mille fusils devraient cr être débarqués en Courlande? Mais alors, ce serait « cent mille, fusils pour les Russes. »

Au mois de mars, le tribunal correctionnel, 7\* chambre, condamnait M. Francisque Sarcey à 200 francs d'amende, plus à 1,000 francs à titre de dommages-intérêts en faveur de Mlle Apolline Grosjean, dite Pauline de Melin. à l'insertion de la réponse de Mlle Grosjean, à l'insertion du jugement dans le journal Y Opinion nationale, etc. - Pourquoi ce sévérités? Pourquoi toutes ces condamnations? —

M. Francisque Sarcey'(l'homme qui renvoie de PONCE à PILATE) avait non-seulement écrit contre Mlle Grosjean un article a dans une intention malveillante.

« porté atteinte à sa considération morale. » mais « il affirmait que le 11 octobre 1862, Mlle Pauline de « Melin jouait, au théâtre de l'Odéon, le rôle d'Andro« maque, et qu'elle n'a pas le talent d'une écolière de « troisième ordre. Or, il est arrivé que la demoiselle a de Melin n'a point paru sur la scène le 11 octobre u et n'a jamais joué le rôle d'Andromaque à l'Odéon « avant le 24 du même mois. »

Ce n'est pas nous qui parlons, c'est le tribunal correctionnel, 7e chambre.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Voltaire (Charlot, acte t or, scène VII).

Est-ce tout simplement une bévue? — Quant à nous, il nous est très-indifférent que Mlle Apolline Gros-Jean, dite Pauline de Melin, ait joué ou non; mais la justice !

(6 mars. — Bulletin du jour. - Alex. Bonneau) : « Nous ne saurions mieux faire que de citer le pas« sage suivant d'un article très remarquable du jour■ nal français de Francfort, l'Europe. »

Suit la citation, dans laquelle on trouve : « Aujour« d'hui, comme hier, souvenez-vous des vers de CI S car r on :

« Et sous une ombre de rocher « J'aperçus l'ombre d'un cocher « Qui, tenant l'ombre d'une brosse, « En brossait l'ombre d'un carrosse. »

Passe pour un journal français confectionné à Francfort; mais un journal français fait en France devrait savoir que ces vers, si souvent cités, ne sont pas de Scarron, mais des frères Perrault (Voir le 1" vol.

des Bévues, pages 65-66). — La Gazette de France (29 mai) ne s'y est pas trompée :

« Tout près de l'ombre d'un ministre « J'aperçois l'ombre d'un artiste « Qui, tenant l'ombre d'un pinceau.

« En frotte l'ombre d'un tableau. »

Elle ajoute en note : a Je demande pardon pour la II rime : il faut accorder quelque licence à la poésie, « et un quatrain, renouvelé des frères Perrault, n'a « aucune prétention de rivaliser avec la Franciade. »

(Lettres d'un Bourgeois de Paris). — C'est, je crois, la première fois que nous voyons ces vers attribués à qui de droit.

(1864, 5 mars. — Revue littéraire. — Jules Levallois) : — « On n'a pas oublié le mot de Paul-Louis « Courier, l'immortel pamphlétaire, sur une autre « Académie également instituée par Louis XIV : u Col« bert fonda l'Académie des inscriptions et belles« lettres pour faire des devises aux tapisseries du roi, « et, au besoin, aux bonbons de la reine. »

C'est vrai, Courier a dit cela ; il n'y a pas erreur; mais, pour être juste, l'ancien secrétaire de M. SainteBeuve aurait dû ajouter ce qu'a dit Armand Carrel ; Carrel, le grand admirateur de Courier; Carrel, qui le compare à Pascal, à La Fontaine, à Cicéron, à Socrate, à Démosthènes, à Franklin, à saint Paul (!!), à saint Basile (!!1). — « On remarqua — c'est Carrel a qui parle — que puisque Courier avait trouvé la a place de Clavier assez honorable pour la vouloir « occuper après lui, il s'était fustigé lui-même sur « cette prétention, en voulant humilier le corps en« tier des académiciens ; qu'il était ridicule à lui a d'avoir frappé à la porte d'une Académie unique(t ment fondée, d'après son dire actuel, pour compo-

« ser « des devises aux tapisseries du roi, et, au bea soin, aux bonbons de la reine ! » Mais si Courier « s'était trompé sur la moralité ou la convenance du « procédé, il en fut puni dans le temps par l'endroit « le plus sensible à un auteur. » (Armand Carrel. —

Essai sur la vie et les écrits de P.-L. Courier. — 1er décembre, 1829).

(26 avril. — Mes lundis. — Ch. Sauvestre) : — « Au « dix-septième siècle, toute la société polie savait le « latin. Mme de Grignan lisait Tacite. Un jour, elle se a charge de cette lecture, et Mme de Sévigné, sa mère, « lui écrit de marquer par un signet le passage où elle « s'est arrêtée, et de lui envoyer le livre : « Je finirai, « dit-elle, la lecture à votre intention. Il faut no« ter que, dans ce temps-là, il n'y avait pas encore « de traductions françaises de Tacite. »

Mm" de Sévigné écrit, en effet, à sa fille : a Avez« vous la cruauté de ne point achever Tacite? Lais« serez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes?

« Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où « vous en êtes demeurée, et je l'achèverai; c'est tout « ce que je puis faire pour votre service. » (Lettre du 12 juillet 1671).

Oui, Mme de Sévigné et Mme de Grignan savaient le latin, lisaient Tacite dans le texte; mais, en 1671, il y avait déjà bien des traductions françaises de Tacite : de 1548 à 1671, nous en avons compté quinze, sans parler des éditions reproduites, qui font atteindre au

chiffre de quarante-trois; nous pourrions les citer avec les noms des auteurs, des imprimeurs, avec la date des impressions. — Oui, Mmes de Sévigné et de Grignan lisaient Tacite dans l'original, mais elles auraient pu le lire dans des traductions françaises, ne fût-ce que dans celles de Perrot d'Ablancourt, qu'on appelait les Belles Infidèles, qui eurent un si beau succès, qui parurent en 1640, dont les éditions se succédèrent trois fois en 1658, puis en 1662, 1663, 1665, 1670, 1672, et, plus tard, jusqu'en 1691. — Quod erat, demonstrandum.

Après cette discussion bibliographique un peu aride, lisons ceci. — C'est du style et de la pensée : cela déride un moment.

(5 juillet). — L'Opinion nationale nous apprend que, dans un établissement thermal des Pyrénées, le théâtre d'une petite ville possède un ténor (M. Cahusac) qui unit la voix de Rubini à l'âme de sainte Thérèse!!! — Nous aurions dû garder cela pour le bouquet.

(23 décembre) : - a Le curé de Saint-Sulpice ayant « refusé la sépulture à Voltaire, mort à Paris, dans « l'arrondissement de sa paroisse, le 29 de juin 1778.

« En la maison de Scellières, où il arriva le 30 de juin « 1778, à quatre heures après-midi. »

Ceci est tiré d'un Mémoire autographe, cité par l'Opinion nationale sous la signature de M. V. Labbé, — qui ne relève pas les erreurs de dates, — qui de-

vrait savoir que Voltaire est mort le 30 mai, — et. qui ne donne aucun détail sur l'authenticité de ce Mémoire autographe et contemporain.

(1865, 18 octobre. — Malespine) : - « Dante et « Boccace l'avaient dit au treizième siècle. »

Boccace, né en 1313, mort en 1375 !

Modèle de style. — (Octobre. — Ch. Sauvestre) : « C'est là une tache dont le discours de M. Dupanloup « restera marqué, et que ne sauraient laver toutes les « fleurs de l'éloquence, toutes les ressources de « l'art.- » Mgr Dupanloup n'aurait jamais écrit que des fleurs ou des ressources pussent laver quoi que ce soit, — pas même des taches.(1866,14 janvier).- M. About attribue à Louis XVIII le mot : « Il n'y a qu'un Français de plus. »

(2 juin). — Un correspondant écrit à l'Opinion nationale : v Demandez-moi maintenant si ces volon« taires seront de bons soldats; je vous répondrai : ils « se feront tuer jusquau dernier. Je ne doute plus du « succès. »

A cela, un journal mauvais plaisant disait : « S'ils « se font tuer jusquau dernier, pourront-ils remporter « la victoire? Généralement, ce sont ceux qui tuent « leurs ennemis qui gagnent les batailles. »

CI Au dernier tir des volontaires à Londres, écrit « M. Malespine, le héros du jour a été l'enseigne « Turgy. Le Prince de Condé combattit à Jarnac avec

« un-bras en écharpe, disent les journaux anglais: « Tkirgy a fait merveille au tir avec une clavicule dé« !lIi'se par suite d'un accident. — Il nous semble « .que la comparaison entre le grand Condé et le petit renseigne Turgy ne pèche pas par excès de modestie It- nationale. »

- Et M. Jules Richard, de l'Epoque: « Sous prétexte « de relever une sottise anglaise, M. Malespine com« met une confusion française. Il confond le Condé « de Jarnac avec le Condé de Rocroy. Après tout, « l'Opinion nationale n'est pas absolument forcée de « savoir l'histoire de France; je crois même qu'elle « l'oublie le plus souvent qu'elle peut. Elle a bien « raison. »

En quittant l'Opinion nationale, avant d'aborder le Siècle, ces deux singulières cariatides de la fausse démocratie, qui essaient de soutenir, de leurs épaules, tout ce qui hait la liberté, la justice et la vérité, tout ce qui est petit, étroit, arriéré; tout ce qui est partisan de l'anti-progrès et de l'arbitraire; avant d'aller plus loin, nous désirons nous reposer un moment : nous allons cueillir, dans des champs moins vastes, quelques fleurs moins éclatantes sans doute,

mais qui ne laissent pas d'dvoir leurs parfums. Puis, nous terminerons la série des journaux quotidiens par le Siècle, à qui nous devons toujours la plus riche, la plus joyeuse moisson : quid facial lœtas segetes.

L'INDÉPENDANCE BELGE

(1864, 12 mars. — Courrier de Paris. — Phares) : « Voltaire n'a pas de chance. à peine est-il mort « que son neveu, l'abbé Sellières, le confie à la bonne « terre de Champagne, espérant que, là, on le lais« sera tranquille. »

L'abbé Sellières, pour l'abbé Mignot, prieur de Scellières, est bon ! — Le Singe de La Fontaine prenait « le nom d'un port pour un nom d'homme ; » — Coeffeteau traduisait Corfinium, nom de ville, par le capitaine Corfinius ; — Voltaire prenait le Sadder pour un poëte, etc. Les exemples abondent : Paix soit donc à M. Pharès, quel que soit son vrai nom.

On n'en démord pas : toujours (19 mars. — Courrier de Paris. - Merué) , toujours le mot si faussement, si peu logiquement attribué à Henri IV : « Je suppose « que Rossini, qui a de l'esprit comme Henri IV, et un « esprit de même famille, un esprit méridional, s'est

« dit qu'après tout Paris vaut bien une inesse, et il a a donné, cette semaine, une messe à Paris. Il (Fin août) : — « Des lettres d'Allemagne disent que « le grand dîner donné à Schœnbrunn par l'Empereur « Alexandre au roi de Prusse, a eu lieu dans une ga« lerie qui s'ouvre sur le balcon où était Napoléon Ier, « lorsque Frédéric Stabs a tiré sur lui. On monte tre encore sur le mur l'empreinte laissée par la « balle. »

— Comment des lettres, écrites d'Allemagne, peuvent-elles donner de pareils détails? Les Allemands ont toujours passé pour savoir l'histoire, — la leur surtout. — Napoléon Ier n'était pas sur un balcon, mais passait une revue; - Frédéric Stabs ne tira point ; Rapp, qui le fouilla, trouva sous ses vêtements un énorme couteau de cuisine; d'autres disent plus noblement un poignard : il n'avait pas de pistolets. — On ne peut voir sur le mur du balcon l'empreinte laissée par la balle. — Que l'Indépendance belge change de correspondants allemands.

(25 mars. — Correspondance théâtrale. — Sans signature) : — « Le docteur Swift parle quelque part, dans « les Voyages de Gulliver, je crois, d'un pays où il fai« sait si froid que les paroles gelaient dans l'air, l'hi« ver durant, si bien qu'au printemps la débâcle « avait lieu sous les premiers baisers du soleil, une « débâcle accompagnée d'un vacarme à ne plus s'en« tendre. »

— Si le docteur Swift a dit cela, dans les Voyages de GuUiver, ou ailleurs, c'est un grand plagiaire. —

Voyez Rabelais : Pantagruel; Livre IV, Chapitre LVI : Comment, entre les parolles gelees, Pantagruel treuua des mots de gueulle. » Lors gelerent au lever les parolles « et criz des hommes et des femmes, les chapliz des « masses, les hurtys des harnois, des bardes, les han« nissements des chevaulx, et tout aultre effroy de « combat. A ceste heure, la rigueur de l'hyver passée, « aduenente la sérénité et temperie du bon temps, « elles fondent et sont ouyes. »

(1865, 12 février. — Les et cœteras. - Eraste) : — « Ah ! pour le coup, le prince de Condé avait bien « raison, lorsqu'il disait que l'empereur Auguste, avec « son mépris, lui gâtait le soyons amis, Cinna! »

Oh! Eraste! 0 Jules Janin! vous êtes bien toujours le même! — Le mot n'est pas du prince de Condé, mais du maréchal de La Feuillade ; il l'adressa à l'acteur qui jouait le rôle d'Auguste, lequel acteur fut déconcerté, croyant avoir joué mal: « Ce n'est « pas vous qui m'avez déplu, lui dit La Feuillade : « c'est Auguste qui dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite, « qu'il n'est propre à rien, qu'il fait pitié, et qui en« suite lui dit : Soyons amis. — Si le roi m'en disait « autant, je le remercierais de son amitié. » — Cela se trouve dans les commentaires de Voltaire sur Corneille ; cela se trouve, par conséquent, dans La.Harpe ; cela se trouve partout.

(6 mai. — Courtier de Paris. — Louis Ulbach).

— « Ce vers d'Esménard, qui vaut tout son poëme : 4 Le trident de Neptune est le sceptre du monde. »

Quoi! ce grand vers, ce vers solitaire, comme l'appelait Rivarol, ce vers du siècle, M. Ulbach en fait présent à Esménard ! C'est une des plus impossibles bévues que l'on puisse faire. — Lisez: Ce vers de Lemierre : — seulement, dans Lemierre, il y a d'autres vers aussi beaux que celui-là; — chez Esménard, pas un.

(1866, 24 février. — Courrier de Paris. — Louis Ulbach) : - « Un vieillard me racontait hier qu'un « matin de l'année 1774, il trouva Rousseau rêvassant « contre la cheminée. Il lui souhaita le bonjour « sans obtenir de réponse. Ce que j'ai, s'écria « Rousseau! Mais vous ne savez donc pas la nouvelle?

« - Quelle nouvelle? — La mort du roi. — Je ne « pensais pas que la mort d'un roi pût vous impres« sionner à ce point. — Vous ne comprenez donc pas « que nous étions deux à supporter la haine publique, « et que je reste seul chargé du fardeau? L'anecdote « est authentique, jolie et inédite, trois bonnes rai« sons pour la raconter. »

Merci, monsieur le chroniqueur; merci de vos bonnes intentions. L'anecdote est très probablement authentique, elle est positivement jolie, mais, par malheur,

elle n'est pas du tout inédite : Percez-nous-en d'une autre, disait Mme Deslogês à Voiture ! — Vous abusez, messieurs les chroniqueurs, du mot hier: c'est toujours hier que se passent les anecdotes qui, depuis cent ans, traînent dans les almanachs. — Celle de M. Ulbach a été plus d'une fois racontée ; M. Sainte-Beuve nous la donnant à son tour dans sa Causerie du lundi, 22 juillet 1861, se garde bien d'ajouter : inédite. — Il est vrai que M. Sainte-Beuve n'est pas un chroniqueur. — C'est hier, en 1866, que le vieillard raconte l'anecdote à M. Ulbach; il devait bien avoir vingt ans quand il a pu causer si familièrement avec Rousseau (1774') ; — né vers 1754, il a, en 1866, cent douze ans : — un bel âge, ma foi !

LE CHARIVARI

Fondé en 1831, le Charivari a été gai ; il ne l'est plus, depuis longtemps : rire, faire rire tous les jours pendant longues années, c'est difficile ; il n'est drôle que quand il s'essaie à parler sérieusement.

Exemples : (1860, mai. — Bulletin. — Clément Caraguel) : « Bonne nouvelle ! L'Empereur de Maroc n'a point « été détrôné par son cousin, comme le bruit en avait « couru. Il y a donc en Europe une usurpation de « moins ! Merci, mon Dieu ! »

Le Maroc en Europe! c'est, en effet, d'une gaîté folle, — mon Dieu !

Au mois de juillet, M. Henri Rochefort (qui s'est amendé le 11 du même mois) attribue à Charles II le cri de Richard III : « Mon royaume pour un cheval ! »

(1861, 9 janvier. — Société de Géographie. — J.

Denizet) : — « Jadis on croyait que la terre était « plate. Ensuite on prétendit qu'elle était carrée.

« Puis, quelques esprits d'élite affirmèrent qu'elle « était ronde, mais on les brûlait aussitôt. »

M. Denizet voudrait-il bien nous citer quelques esprits d'élite, ou même un seul nom d'élite, brûlés pour avoir affirmé que la terre est ronde ? Il rendrait service à la science historique. — Brûlés, sans doute, comme le Galilée de la Presse?

— (27 janvier. — A M. Guizot. — Pierre Véron) « Parodiez le mot de Henri IV, et proclamez que l'opposition vaut bien une messe. »

Ah ! toujours !

(19 février. - La Brochure et la Papauté. —

Pierre Véron) : - « Pythéas n'eût pas agi autrement « avec Damas Merci de cette bonne parole. Mal(J heureusement, Damas est, je vous en ai prévenu, « un drôle de corps. »

Qui, diable, est ce Damas? Qui est ce Pythéas? On connaît un Marseillais de ce nom, astronome, mathématicien et géographe, mais. ce n'est pas ça!

(3 juin. — L'amour parisien. — E. Blum) : — « Elle « priait, de la part de sa maîtresse, d'aller à Orléans « servir de témoin à son frère qui se mariait. Ma « malle ne fut pas longue à faire ; une heure après, « elle montait en wagon avec moi, et nous étions en « route pour la patrie de Jeanne d'Arc. »

Vous n'alliez donc pas à Orléans ! — Voilà la vraie gaîté du Charivari.(1863, janvier) : — Le Charivari prétend que « M. E.

« de Girardin est rentré dans la presse, après avoir « dormi le sommeil d'EMPËDOGLE ! »

(4 juin. - Dessin de Cham: — « Avant de lutter avec « Tobie, l'Ange s'exerce, avec des halters, afin de le « mieux tomber. »

0 Cham! avec votre nom, vous devriez mieux connaître la Bible, et ne pas prendre Tobie pour Jacob.

(16 juin. — Salon de 1863. — Louis Leroy) : — « Paroles épatantes : Je les préfère aux' quarante py« ramides qui sont contemplées en hauteur par le « premier consul. »

Ah ! les quarante pyramides se trouvent donc dans les plaines de Marengo !

(28 juin. — Pierre Véron) : - « Caligula a la pa« rôle : Messieurs, l'histoire vous a raconté le plaisir « particulier que je trouvais, dès ma plus tendre en« fance, à passer des mouches, au fil de ma colère. »

Caligula ne sait pas sa propre histoire : il la confond avec celle de Domitien, — qu'il ne pouvait prévoir.

(31 mai. — Visite à Paulin Limayrac. — Philibert Audebrand) : — « Ces dernières paroles étaient proa noncées, non en Auvergnat de vaudeville, mais en v excellent français ; car, en définitive, le commis« sionnaire, né en Savoie, comme Vauvenargues. »

Vauvenargues, né en Savoie, cela dépasse bien des choses !

Encore M. Audebrand :

(13 septembre. — Trop doeuvres posthumes) : — a Tout ce qui nous vient du dix-huitième siècle doit « être recueilli jusqu'à la dernière virgule. Dieu sait « quel abus on fait, depuis un an, des correspon« dances des grandes dames d'alors! Lettres de Mma des « Ursins ; lettres de la princesse Palatine ; lettres de « Mlle de la Vallière, etc. »

Toutes grandes dames du dix-huitième siècle !

(19 août. — Bulletin. — Clément Garaguel) : « M- de Montalembert, l'auteur de cette inepte hiset toire de sainte Cunégonde de Hongrie. »

Vous l'avez donc lue, cette histoire, puisque vous la trouvez inepte? Si vous l'avez lue, c'est que M. de Montalembert a bien voulu vous en confier le manuscrit, — ce qui est très probable. — Priez-le donc de publier son histoire de sainte Cunégonde, dont personne encore n'a entendu parler.

(1864, 23 décembre. 7»- Chronique littéraire. — Pierre Véron) : — a Tous les genres sont bons, hors le « genre ennuyeux, a dit un poète qui aurait bien dû c commencer par s'appliquer lui-même cette théorie.,) Comment! pour le Charivari, pour M. Pierre Véron, Voltaire est ennuyeux ! Cela ne fait l'éloge ni de leur goût ni de leur foi. — Ah ! c'est que peut-être M. Véron et le Charivari ne se doutent pas qu'ils citent Voltaire, et attribuent à un autre cette théorie, — à Boileau probablement. — Cela seul peut expliquer l'horrible blasphème.

(1866, 13 mai. — Le Coupon. — Louis Pollet). —

« Avez-vous lu Baruch, disait-on au siècle dernier?» Cela se disait un siècle avant, puisque c'était La Fontaine qui le disait.

LES PETITES NOUVELLES

(1866. — 16 avril. — Chronique. — F. Waleck) : « L'Académie a été d'un avis contraire à celui de « Boileau, qui a écrit : « La critique est aisée et l'art est difficile.

« Boileau était un sot, et-l'Académie le lui a prouvé ; « et, en effet, critiquer, c'est juger; c'est posséder « un mérite supérieur à celui de l'homme aux dépens « duquel on en fait l'application. ,) Rien de moins certain : Aristarque, Eustathe (nous ne parlons pas de Zoïle), ne sont pas, quel que soit leur mérite, supérieurs à Homère; — Voltaire est à cent degrés au-dessous de Corneille. — M. F. Morin, de l'Avenir National, n'est pas encore de la force de Bossuet. — Nous pourrions accumuler les exemples.

— Si Boileau est un sot, si l'Académie le lui a prouvé, ce n'est point pour avoir écrit ce vers qui est de Destouches (Le Glorieux. — Acte II. — Scène V )

(2 août. — L'Hôtel Carnavalet. — Un antiquaire) : « M"8 de Sévigné mourut en 1696, à l'hôtel Carnavalet.» Mme de Sévigné' mourut au château de Grignan, de l'inquiétude que lui donnait la maladie de sa fille , des soins qu'elle lui prodiguait.

LE PETIT JOURNAL

Nous ne pouvons nous arrêter au Petit Journal; à peine nous en tombe-t-il sous les yeux dix numéros par an ; chaque fois nous aurions pu récolter une immense moisson de bévues. D'autres que nous ont déjà ri du « cœur de Voltaire, — ce cœur, illustre vertèbre; » de l'amphitryon qui dit à ses convives : « Je vais vous cr verser un verre de ce vin de Constance, qui date « du temps du Concile. » Le Petit Journal ne sait pas où se récolte le vin de Constance: il croît que c'est dans la ville d'Allemagne célèbre par son Concile de 1414 ; il croit qu'il était bu par les 4 Patriarches, les 47 Archevêques, les 160 Evêques, les 564 Abbés et Docteurs qui y assistèrent : qui sait? Peut-être par Jean Hus et Jérôme de Prague !

— Il y a loin pourtant de la Souabe au cap de BonneEspérance. — De tout cela on s'est fort égayé : mais c'est trop'déjà du Petit Journal; nous n'ajouterons que ceci :

(1866. - 6 mars. — Chronique. — Petit Pierre) : — « Laissez-moi finir par une fable d'Andrieux, où « il est question de l'homme et du colimaçon. »

Décidément A.-V. Arnault a du malheur : on s'obstine à lui enlever son chef-d'œuvre pour en faire présent à Andrieux (Voyez page 96).

(26 juin). — Affaire Philippe : « — La mort a dû « être presque instantanée, et suivie d'une courte « lutte dont les mains de cette fille présentaient les « traces. »

La lutte, — après la mort, — a dû être courte, en effet!

Il s'agit des 15,000 cartons de graines de vers à soie envoyés en France par le souverain du Japon : « Voilà, si l'on sait tirer parti de ces précieux ger« mes, de beaux cachemires pour l'avenir. »

Un fabricant de Lyon, dans l'Evénement: « Soyez « assez bon pour dire à cet excellent Timothée que, « quelle que soit notre intelligence et notre habileté, « nous ne parviendrons jamais à fabriquer des cachemires n avec de la soie, fût-elle du Japon ; et que si le chro« niqueur du Petit Journal connaît le moyen de rem« placer la laine de l'Indoustan par la soie, il nous « rendra un grand service en l'indiquant.»

LE SIÈCLE

Nous terminerons par le Siècle la revue des journaux quotidiens ; nous commencerons par le Siècle la revue des journaux drolatiques; c'est justice, mais peut-être n'est-ce pas très logique, car, après le Charivari, après le Journal amusant, après le Tintamarre, après le Hanneton. etc., il y a plus petit encore: il y a les infiniment petits, et le Siècle ne devrait marcher qu'à leur suite. Mais il est bien difficile d'éviter, dans notre genre de travail, l'arbitraire du classement; le Siècle,. heureusement, n'est pas le foudroyant ennemi de tout arbitraire ; il sait choisir : il nous excusera.

Dans notre première série, il remplissait le plus grand nombre des pages, 74-94; — depuis, il n'a pas démérité. — Donc, chapeaux bas ! voici le Siècle : Ecoutez ! Ecoutez !

(1860). Le Siècle donne en feuilletons les Mémoires d'Horace, et il enregistre purement et simplement

sans la moindre observation, ce cri enthousiaste d'Horace : « Voilà Leuctres ! Leuctres ! une des filles im« mortelles de Léonidas ! »

Peut-être le véritable Horace aurait-il dit : d'Epaminondas ! (2 mai. — Variétés. — Signé Deschamps, doct. méd.

— Torigny-Survire. — 25 avril) : - « Les traits et « l'expression du visage sur l'homme ignorant et sans a esprit cultivé doit ressembler à ce portrait que nous « a tracé l'élégant Horace « Os homini sublime dédit.

« Cœlumque tueri jussit « Et ad sidera tollere vultus. »

Voilà des vers qui n'appartiennent à aucun rhythme connu. — Pauvre Horace! comme on le traite dans les colonnes du Siècle!

Puis, ne serait-ce pas Ovide qui aurait dit quelque chose d'approchant?

Os homini sublime dédit, cœlumque tueri Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

(Métamorphoses. - Liv. I, — Vers 85-86).

(14 mai) : « — En 1.750, Ferney est devenu une for« teresse, une cour et un lieu de pèlerinage ; Candide 1 vient de paraître. »

On devrait, au Siècle, savoir les moindres particularités relatives à Voltaire; or, en 1750, Voltaire était à Berlin; il ne prit possession de Ferney qu'en 1758; Candide est de la même année.

(7 mai. — Feuilleton signé de Biéville). — On cite quelques vers de Béranger, entre autres celui-ci : C'est Lafayette en cheveux blancs.

Horace, Voltaire, Béranger, les dieuxcdu Siècle !

comme le Siècle les connaît peu ! Il ne sait pas que ce vers grotesque est de Casimir Delavigne, en sa Parisienne !

Voulez-vous du style?

(6 juin. — Correspondance de Naples. — Pour copie conforme E. Simon) : — « Un mendiant aveugle, qui « se tenait dans la rue de Tolède, a reçu des gardes « royaux un coup de sabre qui lui a ouvert la joue.

« Ce malheureux n'avait pas vu venir le furieux. »

Mais c'est tout simple. — Le Siècle n'est pas heureux en correspondants ; mais en revanche, ses rédacteurs !

(2 décembre). Louis XVIII nous est représenté « arrivant à son tour, ingambe et impotent. »

On croit, au Siècle, que ingambe vient de in privatif et de l'italien gamba; — qui n'a pas de jambes, ou ne peut s'en servir : - c'est tout juste le contraire.

Voici le charmant bouquet de cet étincelant feu d'artifice :

(16 mai. — La Légitimité. — Léon Plée) : — « Les « partisans du principe diront que le glaive de la loi « s'est arrêté devant ces têtes sacrées sur lesquelles, « par supposition héréditaire, l'oint du seigneur était « placé. »

Représentez-vous le tableau ! L'oint placé sur des têtes ! On dirait des équilibristes qui se placent les uns sur la tête des autres.

Ce que nous verrions maintenant, en fait de style, serait fade; nous y reviendrons plus tard.

(1861. — 3 février. — Courrier. — Emile de la Bédollière) : — « Ces subtilités, dignes du temps où les « escoliers ergotaient sur les réaux et les nominaux. »

Le Pays, infaillible, comme chacun sait, renvoyait M. de la Bédollière et le Siècle à l'Hôtel des Monnaies : « Réaux, disait-il, monnaie espagnole. » — Le Siècle en appelait à M. Bouillet : dans aucun de ses deux Dictionnaires on ne trouve réaux, mais toujours réalistes ; — dans Trévoux , dans Wailly, dans Bescherelle, etc., réalistes, réalistes touj ours. - Mais ce n'est pas là toute la question : on ne discutait, on n'ergotait ni sur les réaux, ni sur les réalistes, ni sur les nominaux; les réalistes (qui n'ont rien de commun avec ceux de nos jours), discutaient eux-mêmes , ainsi que les nominaux, sur la nature des idées générales , sur la réalité des idées universelles. — Mais le Siècle ne peut guère savoir ni comprendre cela, bien qu'il ait lu et qu'il sache par cœur Roscelin de Com-

piègne, Abêlard, Guillaume de Champeaux, saint Thomas d'Aquin, Duns, Scot, etc.

(2 mars. — Courrier. — Emile de la Bédollière) : — « Nous ne voulons pas faire trop l'éloge du discours « de M. Pietri ; nous pourrions paraître IMMODESTES, « car l'honorable sénateur, en excellents termes , a « adopté la politique -que nous avons soutenue avec « persévérance. »

IMMODESTES! le grand mot! Voyez donc ces vestales du Siècle baissant les yeux, jouant de l'éventail, veillant sur leur pudeur comme sur un trésor immaculé ! — Ce que c'est pourtant que de connaître la valeur des mots !

(7 mai) : — « Avec un peu plus d'espace, nous cite<t rions d'innombrables extraits. »

Comment faire tenir d'innombrables extraits dans un peu d'espace? — Nous le disions bien, que nous retrouverions du style !

Maintenant, un peu de latin; nous reviendrons plus tard à ce que l'on ne peut appeler du français.

— In utroque sermone peritus. — On n'a point oublié sans doute le Regnum meum non est ex hoc sweuli; — plus récemment, le os homini sublime dedit, si singulièrement rhythmé et attribué à Horace. — Voyons encore : (Mars). — Le Siècle traduit par : « Elle "interdit les o écoles catholiques à leurs enfants, » ces mots de l'allocution du Saint-Père : Et catholicas scholas illo-

rum filiis RECLUDIT. — Recludere ne voudrait-il pas dire, au contraire, OUVRIR? — La pensée du Pape serait un peu différente; mais qu'importe? Le million de lecteurs du Siècle croit au sens donné par le Siècle; il croit que le Souverain Pontife veut fermer aux enfants les écoles catholiques !

(29 mars). — M. de la Bédollière se moque avec infiniment de grâce et d'esprit du latin de Rome : — a 0 Fabricius, qu'eût pensé votre grande âme si, pour « votre malheur, vous eussiez lu : Postulant ut Romaa nus Pontifex cum PROGRESSE, cum liberalismo, uti « vocant, de recenti civilitate se reconciliet. »

Nous avons lu, nous, dans le texte : Acprimi postulant, ut Romanus Pontifex cum PROGRESSU, cum liberalismo, uti vocant, ac recenti civilitate se reconciliet. Progresse. — Le Charivari donnait, à la même époque, une variante : Progresso, disait-il. — Excellent pour e Charivari, — surtout quand il fait le sérieux.

(30 mars). — M. de la Bédollière cite ainsi un passage de la même allocution : « Effrena liceritia ~inno« cua nostra largitate POTITUS est. »

Quand ils n'altèrent pas le sens des paroles du Pape, ils les chargent de solécismes et de barbarismes !

(Août. — Toujours M. de la Bédollière : — c'est le grand latiniste du Siècle): — « Utinàm ad galli cantum « Petrus pœnitat. »

M. Dargaud, auteur d'une Histoire de la liberté reliyieuse, était de cette même grande école : « Un jour,

« dit-il dans une espèce de caricature du Concile de « Trente, uri jour, l'évêque d'Orviette, se tournant « vers les Français et jouant sur le mot Gallus, qui « signifie Français et coq, s'écria dans son dédain « agressif : Ecce Gallus cantat! — Plût à Dieu, reprit « Danès, que Pierre se repentît au chant du coq!

« Utinom ad ILLUM GALLICINIUM Petrus resipis« ceret! » — Le Siècle devrait bien réclamer avec instance la liberté du français et du latin, — mais pour tous, pas pour lui seul.

A propos du latin du Siècle, les journaux ont donné les vers suivants :

Havin, Jourdan, la Bédollière, Trois enfants du Père Enfantin, Ont fait leurs classes de latin Dans les cuisines de Molière : Mais l'esprit de monsieur Havin Qui court chez les marchands de vin, De Jourdan la tisane claire, Le brio de la Bédollière, Qui pétille chaque matin, Dans les yeux jettent la lumière.

Et voilà les trois oculi Du royaume ex hoc sœculi!

Et l'histoire ! - M. E. d'Auriac en est encore à la Papesse Jeanne.

(Ephémérides) : - « Entre les règnes de Léon IV et

« de Benoît III, on place l'histoire de la Papesse « Jeanne; cette femme célèbre prit le nom de Jean VIII « en recevant la tiare, et la chrétienté aurait été « longtemps abusée par cette imposture, dont le Sacré« Collége était dupe et complice. Benoît fut élu à \* la place de Jeanne. »

Etre à la fois dupe et complice, cela ne se comprend guère : — l'un ou l'autre. — Nous défions M. d'Auriac de trouver pour Jeanne une place quelconque.

entre quelques Papes que ce soit, surtout si on a été longtemps abusé. — Mais nous avons traité ailleurs cette question (Les sectes protestantes, pages 309-320) ; nous avons fait justice de cette absurdité, de cette impossibilité, de ce conte stupide auquel n'ont cru ni Blondel, le protestant, ni Bayle, le sceptique, ni Voltaire, l'implacable ennemi de l'Eglise. — Depuis longtemps, cela n'est plus bon que pour le Siècle.

(2 novembre) : — « Junius Brutus prête serment « contre la tyrannie, en présence de Virginie, qui « vient d'être frappée. »

C'est encore de l'histoire ! — M. J. Lecomte représentait ce Romain se laissant dévorer les entrailles par un renard; — M. Caraguel accusait Tarquin d'avoir tenu avec Virginie une conduite légère ; M. Moynier nous rappelait l'anecdote de Denys-le-Tyran, abattant les brins d'herbe les plus élevés ; — voici maintenant le Siècle avec son J. Brutus et sa Virginie. — L'histoire ancienne est traitée par ces messieurs avec la

même exactitude, le même respect, la même fidélité que l'histoire moderne.

Voulez-vous de l'histoire moderne? — Lisez : (Décembre) : — « Louis XIV détestait Paris. Ce « prince, à qui des millions ne coûtaient rien quand « il s'agissait d'embellir Marly ou Versailles, se con« tenta de contribuer à la construction du Pont-Neuf a et de la place Vendôme. »En vérité! — Des lecteurs du Siècle vont croire qu'en effet Louis XIV n'a rien fait pour Paris; que Paris ne lui doit, outre la place Vendôme, ni la place des Victoires, ni les arcs de triomphe de la porte Saint-Denis et de la porte Saint-Martin, ni l'Observatoire, ni l'hôtel des Invalides, ni la colonnade du Louvre, ni la rectification du palais des Tuileries, ni le palais occupé aujourd'hui par l'Institut, ni l'hôtel occupé par la Banque, ni l'hôtel Soubise, dépôt des archives, ni les églises de Saint-Sulpice, de l'Oratoire, de Saint-Roch, etc. Non, c'est la Convention qui a fait tout cela, — sauf les églises, pourtant! — Les lecteurs du Siècle le croiront sur parole ; ils attribueront à tout autre qu'à Louis XIV — qui détestait Paris, — la gloire de ces monuments dont un seul, les Invalides, par exemple, suffirait à l'illustration d'un règne, à mériter l'éternelle reconnaissance des peuples. — Mais, en revanche, ils croiront que Louis XIV a construit le Pont-Neuf, œuvre de son aïeul Henri IV (1604). — Quel magnifique cours d'histoire fait le

Siècle à son million de lecteurs, et qu'ils sont bien enseignés ! — Ah ! c'est bien le Siècle, le Siècle admirablement photographié par Junius : « Le Siècle, le « plus abominablement écrit de tous les journaux « passés, présents et futurs; le plus abominablement « pensé aussi, quoiqu'il ait la prétention d'avoir étu« dié Voltaire et commenté Montesquieu; le Siècle, » dont chaque rédacteur porte sur son cœur, en mé« daillon, des cheveux de Sylvain Maréchal ; — dans « sa tête, vingt arguments contre le dogme ; — sur CI les lèvres, trente-six plaisanteries contre les prêu très; — au bout de sa plume, cinquante antithèses « sur la messe. » (Le Figaro du 7 novembre).

Qui donc est ce Junius? — Je l'ignore ; mais c'est un homme de goût, d'intelligence et de cœur.

(1862, 1er janvier. — Le 1er vendémiaire. — Louis Jourdan). — Le Siècle ouvrit admirablement l'an de grâce et de bévues 1862. — Ecoutons : — Favete linguis !

« Les Géants de 1789, nos glorieux Pères, eurent « une bonne et gracieuse pensée, lorsqu'ils substi« tuèrent leur calendrier au vieux calendrier grégq« rien. Au lieu de commencer l'année le 1er jan(c vier, c'est-à-dire huit jours après le solstice d'hiver, « on la commença le jour même où le soleil entrait « dans le solstice d'automne, le 25 septembre. »

Ce n'était pas seulement une pensée bonne et gracieuse; c'était bel et bien la plus étrange des révolu-

tions en astronomie. — Les Chaldéens, les Egyptiens, les premiers astronomes, les derniers astronomes : Cassini, Lalande, Arago, M. Leverrier, le bureau des Longitudes, l'Observatoire, etc. ne sont pas si forts que les Géants de 1789, — ou plutôt de 1792 — Ils n'ont jamais reconnu que deux solstices, celui d'été (20-22 juin) et celui d'hiver (20-23 décembre), qui marquent la position du soleil à la plus grande distance de l'Equateur. — Nos glorieux Pères et M. Louis Jourdan sont de l'école, non des anciens et des nouveaux astronomes, mais du Médecin malgré lui : — Ils ont changé tout cela. — C'est un peu révolutionnaire, mais c'est bien. — Romme et Fabre d'Eglantine, auteurs du merveilleux calendrier républicain, n'osèrent point aller jusqu'au solstice dautomne.

Vers cette époque, M. Louis Jourdan prit un congé, s'absenta quelque temps du Siècle. — Mais quoi! il fut avantageusement remplacé.

(22 septembre. — 1er vendémiaire. — Eugène d'Auriac) : — « Les Géants de 1789, nos glorieux Pères, « eurent une bonne et gracieuse pensée, lorsqu'ils « substituèrent leur calendrier au calendrier grégo« rien. Au lieu de commencer l'année le 1er jan« vier, c'est-à-dire huit jours après le solstice d'hiver, « on la commença le jour même où le soleil entmit « dans le solstice d'automne, le 22 septembre. »

Non, l'on ne peut mieux recueillir un héritage provisoire, remplir plus fidèlement un intérim : pas un

mot de changé dans cette mirifique rédaction; et les Géants, et les glorieux Pères, et la bonne et gracieuse pensée, et 1789 au lieu de 1792, et le merveilleux solstice d'automne, et ce démenti donné à l'ancien régime astronomique: - tout y est; c'est bien cela; c'est bien M. Louis Jourdan :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora gerebat!

Mais que dites-vous d'une copie si littérale? —

Rien. — Entre collaborateurs qui écrivent pour un million de lecteurs (qui avalent tout cela), entre Fils glorieux de si glorieux Pères, on peut se permettre ces délicats emprunts ; — tout reste dans la famille, et à charge de revanche.

(8 mars. — L'Adresse au Sénat. — Louis Jourdan) : — « S'il fallait résumer les impressions que nous a « laissées la lecture attentive de la longue et ora« geuse discussion du Sénat, nous n'entonnerions pas « la trompette héroïque. »

Je le crois, parbleu, bien ! — Comment s'y prendre pour entonner une trompette?

Au nombre des souscripteurs en faveur des ouvriers de Lyon, nous remarquons (18 janvier) : « M. le doc« teur Morel Lavallée, MÉDECIN du Siècle. »

Quelle est donc cette maison royale ou princière, qui a son médecin? — C'est bien aristocratique.

(24 mars. — Courrier. — Emile de la Bédollière) :

— a Nous ne voulons pas recommencer avec le Pays « la querelle de Trissotin et de Vadius Si le ciel a était juste, « On verrait le public lui dresser des statues, « et même

«. En carrosse éclatant il irait par les rues. »

Molière n'a pas pensé à ce carrosse éclatant.

(12 mai. — Courrier. —v Emile de la Bédollière) : — « Dans la rue de Tolède, un pêcheur a offert à « Victor-Emmanuel une énorme corbeille de poissons.

« Le roi a dit au donataire : apportez-moi cela plus « tard, au palais. — Mais le pêcheur a répliqué : non, « Majesté, à présent (adesso). »

Certes, le - trait est touchant ; le dialogue à la Corneille est beau ; la réplique du pêcheur est aussi spirituelle qu'attendrissante, et doit parvenir aux oreilles de nos derniers neveux. — Mais pourquoi s'obstiner à ne jamais écrire un mot de français? —

a Donataire, — celui ou celle à qui on fait une dona« tion, n disent les dictionnaires. — Victor-Emmanuel était le Donataire, le pêcheur sensible était le donateur. — Au Siècle, ils ne savent pas même cela !

(Juin. — Anatole de la Forge) : — « Chateaubriand, « trop libéral pour les légitimistes, n'était pas assez a avancé pour les républicains. Il se trouvait ainsi

Il placé en dehors des partis. La cour le craignait; les « Jésuites, M. de Montlosier en tête, le détestaient. »

M. de Montlosier en tête des Jésuites! - M. de Montlosier, le plus fougueux ennemi des Jésuites ! — M. de Montlosier, l'auteur du Mémoire à consulter sur un système religieux et politique tendant à renverser la religion, la société et le trône! — M. de Montlosier, le client de M. Dupin, le collaborateur du Constitutionnel, au temps où le Constitutionnel dévorait, à chaque repas, un Jésuite offert et préparé par M. de Montlosier! — Quelle admirable connaisssance de l'histoire contemporaine ! — Comment juger quand on sait si peu ou si mal ; car enfin on juge sur les faits !

— M. de Montlosier! remontez donc plus haut ; dites aussi : Pascal, Nicole, Arnauld, en tête!

(Juin.) — « Le cardinal Wisemann, auteur de quelques romans. »

Et les Douze discours sur les rapports entre la science et la religion révélée! — Douze chefs-d'œuvre! — Et les Conférences sur les doctrines et les pratiques de l'Église catholique! — Et les Conférences sur les cérémonies de la semaine sainte à Rome, et la Dissertation sur la présence réelle, etc. ! — C'est bien cela : Corneille, auteur de quelques stances :

Marquise, si mon visage A quelques traits un peu vieux.:

et de trois madrigaux dans la Guirlande de Julie ; — Bossuet, auteur d'un catéchisme pour les petits enfants ; — Fénelon, auteur de quelques fables en prose française et latine; — Chateaubriand, auteur d'une romance : Combien j'ai douce souvenance ; — Victor Hugo, auteur de quelques guitares; — Lamartine, auteur, dit-on, — mais je n'en crois rien, — d'une parodie des Deux Gendarmes de Nadaud. etc Comme c'est intelligent!

(Éphémérides. — 20 juin 1824. — « Mort du cardit nal de Bausset, dont le nom n'a été conservé que « parce qu'il a écrit la vie de deux écrivains-évêques, a Fénelon et Bossuet. — Eugène d'Auriac). »

Oui, ces deux histoires de Fénelon et de Bossuet sont très suffisantes pour conserver un nom ; mais le cardinal de Bausset a d'autres écrits et d'autres titres à la mémoire. — Passons : — Comme ces glorieux Français parlent des gloires de la France ! Fénelon et Bossuet, deux écrivains-évêques; c'est tout ce qu'ils trouvent à en dire ! — Décidément, pour le Siècle, l'histoire de France ne commence qu'en 1789, - avec le solstice d'automne, — et finit à M. Havin.

(12 octobre. — Revue hebdomadaire) : — « La répu« tation d'honnêteté de l'incomparable marquise était « si solidement établie en ces temps peu sévères, que « La Fontaine lui adressa ces vers charmants que « tout le monde connaît :

« Sévigné, de qui les attraits « Servent aux grâces de modèle, a Vous, qui naquîtes toute belle « A votre indifférence près.

« Cependant, si Mme de Sévigné resta toujours fidèle « à la mémoire de son volage époux. »

Pardon ! mais ces vers, en effet charmants, ne sontils pas adressés, non à Mme de Sévigné, mais à sa fille, alors âgée de vingt ans? — Mlle de Sévigné eût pu servir de modèle à la statue de l'indifférence : « Vous « avez un air dédaigneux, lui écrivait sa mère ; on « n'espère pas pouvoir être de vos amis. » Tous les poètes étaient, sur ce point, d'accord avec La Fontaine :

La jeune Iris n'a de souci Que pour le jeu de reversi,.

lui disait Saint-Pavin. — Et Benserade :

L'ingrate foule aux pieds Hercule et sa massue ; Quelle que soit l'offrande, elle n'est point reçue : Elle verrait mourir le plus fidèle amant Faute de l'assister d'un regard seulement

En un mot, le Lion amoureux est dédié à Mlle de Sévigné, non à sa mère; les enfants qui épèlent La Fontaine le savent : le titre le dit, une note, le caractère de Mlle de Sévigné et l'histoire le confirment.

(Novembre). — « M. de Coulanges, pendant son « séjour à Rome, écrivait à Mme de Sévigné, sa « SOEUR. »

0 chevalier Perrin ! 0 Vauxelles ! Grouvelle, Montmerqué, Walkenaer, Régnier, etc ! Vous avez toujours ignoré, malgré vos laborieuses recherches, que Mm. de Sévigné fut la sœur de Coulanges! —

Etude à refaire. — Mme de Sévigné a souvent porté malheur au Siècle.

Le Siècle et M. d'Auriac en sont encore à la pragmatique-sanction de saint Louis.

(27 décembre. — Le Concordat. — Eugène d'Auriac) : — « La pragmatique sentence ou édit de saint « Louis eut le précieux avantage de conserver l'an« cienne discipline, de maintenir la séparation du « temporel et du spirituel, de tenir enfin, — ce qui « était le point capital, — les papes hors de l'État. »

Belle page d'histoire, pour un dénicheur d'éphémérides ! — Nous demandons instamment à M. d'Auriac qu'il veuille bien nous donner l'Éphéméride de la Pragmatique de saint Louis. — « Et pourtant, ajoute« t-il, Louis IX ne tarda pas à être canonisé. » — Je le crois bien; ce n'est pas sa Pragmatique qui eût empêché la canonisation : cette Pragmatique est l'œuvre d'un faussaire, et d'un faussaire maladroit.

— Voir, pour amples informations, .le premier volume des Bévues (pages 141-158).

Stupete, gentes! — Le Siècle donne, avec la férule

de M. E. de la Bédollière, des leçons de style et de grammaire !

(27 décembre. — Variétés). — « Nous reprochons à « M. Périé quelques incorrections. »

Comment donc savez-vous, ô Siècle! s'il y a des incorrections? — Où allons-nous, grand Dieu! qu'est devenu le grand mot latin : nosce te ipsum? — A M. E. de la Bédollière, qui cite si volontiers et si bien le latin ; — à l'auteur du Regnum meum non est ex hoc sœculi, — de Yeffrena licentia, laquelle, innocua nostra largitate POTITUS est. et de tant d'autres, — à M. de la Bédollière, qui donne en même temps des leçons de français, il est permis de parler latin ; aussi répétons-nous : Nosce te ipsum!

Quand le Siècle tient à faire du style, il est bien beau. — Un seul exemple : (Juillet. — Arnould Frémy) : — « Du velours que et les Gnômes et les Péris fabriquent dans les nuages « pour en faire les tapis de nos rêves et les coussins « de nos visions. »

0 Cathos ! 0 Madelon !

(1863, janvier) : — « Les optimistes, par cela même « qu'ils sont optimistes, voient tout en bien. »

Signé : Havin, ou M. de La Palisse, au choix.

Janvier) : — « Sans demander précisément que la « France arme pour réaliser la malédiction de Cham, « et prêter la main aux arrêts un peu périmés de ce « patriarche. »

Quel est donc ce nouveau patriarche appelé Cheem ?

quels furent ses arrêts? A qui donna-t-il sa malédiction, malédiction que lui-même ne reçut pas, parce que Dieu déjà l'avait béni ainsi que ses frères, mais qui tomba, des lèvres de Noé, sur Chanaan, fils de Cham, lequel fils avait montré le premier à son père la nudité de Noé.

(28 février. — Académie française. — Émile de la Bédollière) : — « En somme, la séance s'est ressentie « d'une situation embarrassante. A un orateur sacré g (le P. Lacordaire), qui n'avait rien écrit, succédait « un jeune publiciste (M. Albert de Broglie), qui a « écrit fort peu. »

Il est vrai que les ouvrages du P. Lacordaire et de M. Al. de Broglie sont loin de valoir les chansons à boire de M. E. de la Bédollière, ni ses premiers Paris du Siècle, mais ce n'est pas une raison pour nier leur existence. Dire que le P. Lacordaire n'a rien écrit, que M. Al. de Broglie a écrit fort peu, c'est être trop fier de ses propres œuvres : Il est aisé, mais il est beau pourtant D'être modeste alors que l'on est grand,

disait votre maître Voltaire, en très mauvaises rimes, selon sa coutume. — D'un seul trait de plume, M. de la Bédollière enlève au R. P. Lacordaire ses volumes de Conférences, ses articles dans Y Avenir et dans le

Correspondant, ses Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais, sa Lettre sur le SaintSiège, son Mémoire pour le rétablissement de l'Ordre des Frères Prêcheurs, sa Vie de saint Dominique, ses Oraisons funèbres de Drouot, de O'Connel, de M. de Janson, sa Vie de sainte Marie-Madeleine, etc., etc.

Il raie du catalogue des livres de M. Albert de Broglie : Systeme religieux, tiré de Leibnitz ; — Mémoire sur l'Instruction publique ; — Histoire de l'Eglise et de l'Empire romain au IVe siècle ; — nombreux articles donnés à la Revue nouvelle, à la Revue des DeuxMondes, au Correspondant, etc. Pour un jeune publiciste, ce n'est pas avoir peu écrit.

(Mai). — Le Siècle raconte qu'en 1803, la femme d'un mendiant le noya, en le jetant à l'eau (!), au pont de la Concorde, et qu'elle fut condamnée, mais avec des circonstances atténuantes. — Le Monde du 5 mai (le Siècle et le Monde! bizarre association!) reproduit ce récit, mot à mot, sans oublier les cirôonstances atténuantes, — en 1803!

(Ëphémérides. — 18 avril 1790. — Mort de Mme de Sévigné. — Eugène d'Auriac)

Lisez : en 1796.

(25 juillet. — Louis Jourdan) ; - « Il s'agit de sa« voir si les traités de 1815 subsisteront dans ce qu'ils .< ont de plus odieux ; s'ils seront pareils à ces filets a à travers lesquels passent sans danger les gros pois« sons, et où le menu fretin se laisse prendre. »

« La littérature du Siècle est admirable, et l'on « s'explique ses quarante mille abonnés ! »

Ces paroles sont tirées du Nain jaune (29 juillet) ; — le Nain jaune a raison : comment le menu fretin se laisse-t-il prendre, là où passent sans danger les gros poissons ?

(27 août. — Émile de la Bédollière) : - « Les pla« ces de nos cités se peuplent d'effigies. Nous avons « vu des monuments élevés par Chartres à Marceau, « par Beauvais à Jeanne Hachette, par Versailles à « Hoche, par Bourges à Cujas. Tous ceux qui, à « divers titres, ont, dans leurs vocations respectives, « honoré leurs villes natales. »

Mais, encore une fois, la ville natale de Cujas est Toulouse : la ville natale n'est pas toujours la ville où l'on meurt.

(13 mai. — Notre parti. — Louis Jourdan) • « Voilà le drapeau sous les plis duquel nous mar« cherons, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous ap« peler, par la mort, à des devoirs nouveaux. »

Quels seront donc ces devoirs nouveaux, — après la mort, — après cette métempsycose? — L'Hiérophante ne nous le dit pas; il garde le secret pour lui : ce n'est ni généreux ni humanitaire. Il serait bon de le savoir, afin de nous y préparer. — L'ésotérisme doit avoir fait son temps.

(8 septembre. — OEuvres complètes de Spinoza. —

Léon Plée) : — « Spinoza, réduit, pour vivre, à tra-

« vailler des verres d'optique, se contente souvent « d'un verre de lait quotidien. »

Souvent et quotidien font bien ensemble : — ce qui fait mieux encore, c'est l'admirable jeu de mots, le spirituel calembourg, la merveilleuse antithèse : verre d'optique et verre de lait ! — M. Léon Plée a, dit-on, publié (1845) un Glossaire français-polyglotte ; — en 1848, une lettre à l'Académie française sur la situation littéraire et les moyens de l'améliorer ! ! !

(14 octobre. — Courrier) : — « L'historien du Monde « n'hésite pas à délivrer à Alexandre VI un certificat « de vertu sur les attestations de Boccace et de la « Revue de Dublin. »

Nous n'avons lu ni l'historien du Monde ni la Revue de Dublin, mais nous nous sommes assuré que jamais Boccace n'a délivré à Alexandre VI un certificat de vertu. — Est-ce indifférence ou mépris? Ne serait-ce pas peut-être parce que Boccace, mort en 1375, ne pouvait guère donner une attestation quelconque à Alexandre VI, pape en 1492?

(18 octobre. — Les.Hydrophobes des Pyrénées. — Oscar Comettant) : — a Mon cher ami : vous vous sou« venez de cet axiome de Bossuet, qui tendrait à dé« gager les hommes de la responsabilité de leurs « actions pour la faire retomber tout entière sur le « Tout-Puissant : L'homme s'agite, et Dieu le mène. »

Il faut être bien fin, bien subtil pour trouver là du fatalisme ; — il faut avoir une singulière mémoire

pour attribuer à Bossuet cet axiome, qui est de Fénelon. (Sermon pour la fête de l'Epiphanie. —

1" Point).

(9 novembre. — Le Martyrologe des erreurs judiciaires. — Louis Jourdan). - « Est-il nécessaire de « rappeler. les époux Montbailly mourant au mi« lieu des flammes innocents?. »

Il y a, dans ce peu de mots, une erreur qui, pour n'être pas judiciaire, pour être plus légère que celle qui coûta la vie au malheureux Montbailly, n'en est pas moins une erreur. — Nous croyions le Siècle plus fort sur Voltaire, quoiqu'il n'écrive pas comme lui.

— La veuve de Montbailly, aussi condamnée, était enceinte ; elle obtint un sursis ; Voltaire demanda et obtint la révision du procès : Montbailly, déjà exécuté, et sa femme furent reconnus innocents. —

« L'avocat qui avait pris leur défense, dit Voltaire, « ramena en triomphe la veuve dans sa patrie. » — « Toute la France, disent les Causes célèbres rédigées « par Des Essarts, toute la France a été attendrie du « récit touchant de M. de Voltaire. Il a courageuse« ment élevé la voix ; par le plus sublime emploi « qu'on puisse faire des talents, il a tiré de l'oppro(c bre l'échafaud où expira Montbailly. Le tribu« nal, après avoir examiné la procédure, a rétabli la or mémoire du malheureux Montbailly, et a rendu « l'honneur et la liberté à sa veuve. n « (Éphémérides. -19 décembre 1499. — Lettre d'oc-

« troi du roi Louis XI pour la reconstruction du pont « .Notre-Dame de Paris.) » En 1499, Louis XI ne dormait-il pas, depuis seize ans, d'un sommeil qui n'était pas précisément celui du juste? (1483). — 0 Éphémérides! Éphémérides qui (toujours signées E. d'Auriac) ont fait faire à La Fontaine, mort en 1695, une épigramme contre le terrible hiver de 1709 ! (Voir le premier volume des Bévues, pages 85-86). — Or, cette épigramme est (nous avions oublié de le dire) de Joseph La Font, né en 1686, mort en 1725, auteur de cinq comédies, de plusieurs opéras, dont le meilleur est le Monde renversé ; collaborateur de Le Sage et de D'Orneval. —

M. d'Auriac aura vu quelque part ces vers signés La Font, ou L. F., et aura cru que c'était les initiales de La Fontaine, sans songer aux dates, sans les savoir, — le chasseur, l'enregistreur d'Éphémérides!

(1864, 5 mars. — Courrier. — Émile de la Bédollière) : — « Un écrivain qui a honoré la presse dé« partementale, M. Barthélemy Pont, vient de mou« rir à l'âge de 54 ans. C'était un soldat dévoué « de la démocratie, plein de bon sens et de courage, « à la perte duquel nous accordons les plus sincères « regrets. »

Entre démocrates, nous accordons est un peu fier ; l'expression aura sans doute trahi, comme toujours, la pensée de M. de la Bédollière : encore, si elle était tombée de la plume de M. IIavin, l'Olympien! —

M. Barthélemy Pont, ancien officier, était rédacteur en chef du Haro de Caen.

Un correspondant du Siècle, M. d'Arnoult, lui écrit (fin mars) que « Frédéric le Grand, en montant sur « le trône en 1700, trouva la Prusse avec 500,000 « habitants et 3,000 soldats. »

Frédéric monta sur le trône en 1740; il ne peut s'agir de son père qui ne régna qu'en 1713. — Le Siècle enregistre sans réflexion.

(Courrier. — Émile de la Bédollière) : - « Profa« ner des tombes, briser des cercueils, en arracher « les dépouilles de deux philosophes, les perdre dans « un coin de terre obscur, n'était-ce pas d'ailleurs un « acte naturel, méritoire, même aux yeux de minis« très aveuglés par le fanatisme? »

Il nous est impossible de comprendre ce même; — mais, les maladroits ! — qu'ils se rappellent leurs glorieux pères, les tombeaux de Saint-Denis, et tant d'autres tombes profanées, de cercueils brisés, de dépouilles perdues dans un coin de terre obscur !

(Éphémérides. — 5 août, 1633. — Eugène d'Auriac) : — « Mort d'Abbot (Georges), archevêque de Cantor« béry. Il fut nommé, par Jacques Ier, doyen de « Winchester, et fut également l'un des huit théolo« giens chargés par ce prince de traduire le Nouveau c Testament. Enfin, il servit habilement le roi.

« Après avoir fermé les yeux de Jacques Ier, il cou« ronnait le fils qui lui succédait. Cependant, il se

« trouva bientôt en butte à des inimitiés terribles, et « Charles Ier l'exila dans sa maison de campagne. »

Passons sur la date de la naissance, c'est probablement une faute d'impression; — mais est-ce bien là l'histoire de Georges Abbot? Ne fût-il pas disgrâcié par Jacques Ier, pour s'être opposé au mariage du prince de Galles (depuis Charles Ier) avec l'Infante d'Espagne ? Pour avoir été trop indulgent à l'égard des non-conformistes? Pour avoir tué involontairement un homme, ce dont, du reste, il se justifia?

N'est-ce pas Jacques Ier qui fut son persécuteur?

M. Eugène d'Auriac ne le confond-il pas avec son frère Robert, professeur de théologie à Oxford, évêque de Salisbury, et qui sut garder toujours les bonnes grâces de Jacques Ier ?

(16 et 17 août. — Le Voyage en Espagne. — Louis Jourdan) : — « Nous pouvons dire, comme Rivarol, « que si nous nous trouvons peu de chose quand « nous nous considérons, en revanche, nous gagnons « à nous comparer, surtout quand c'est l'Espagne qui « est le terme de la comparaison. »

« Vous pensez, donc beaucoup valoir? demandait CL Regnault de Saint-Jean-d'Angely à l'abbé Maury. »

— « Très peu quand je me juge, mais beaucoup « quand je me compare. »

Rendez donc le mot à qui de droit, à Maury cc qui est à Maury, — à Maury, qui rendait à César beaucoyp plus qu'il ne devait à César.

(19 août) : - « Ils se souviennent sans doute du « mot du Béarnais : « Paris vaut bien une messe. »

Mille fois relevé : — Sully n'était pas Béarnais.

(24 août) : — « Nous voudrions bien savoir ce que « la petite-nièce de Mme de Chantai, Mme de Sévigné, « penserait de ce miracle ! »

Mm" de Sévigné, sœur de M. de Coulanges, sœur de M. de Bussi-Rabutin , petite-nièce de Mme de Chantai ; on ne sait auquel entendre !

(Septembre). — Le Siècle attribue au Psalmiste le quem perdere vult dementat.- C'est une singulière idée.

(10 octobre. — Revue des Théâtres. — E.-D. de Biéville) : — « Tartuffe ne se déclare que dans le tête« à-tête, et la possibilité de nier ôte toute crainte aux « gens de son espèce : « Qui peut dire que non ne pèche nullement. »

Ce vers ne se trouve point dans Tartuffe, mais dans la XIIIe Satire de Régnier.

(29 novembre. — Revue musicale. — Gustave Chadeuil) : — CI Sainte Cécile souffrit le martyre l'an « 220, pendant le règne d'Alexandre Sévère. »

Sainte Cécile a souffert le martyre pendant le règne d'Alexandre Sévère, mais, dès-lors, non en 220 : Sévère fut empereur de 222 à 235. — Aussi, sans nous arrêter aux historiens qui placent la mort de sainte Cécile en 176 ou 180, adoptons 230.

(29 août. — Variétés. — Auguste Luchet) : — « Louis XIV dansait encore, à trente-six ans, dans Il les ballets, jusqu'à ce que l'auteur de Britannicus « vint lui faire honte de se donner en spectacle aux « Romains. »

En 1669, époque de Britannicus, Louis XIV n'avait que trente-un ans. — Ceci est une vieille erreur que nous ne reprochons ni au Siècle ni à M. A. Luchet, car elle est répandue partout. — Elle vient primitivement de Boileau, qui, en septembre 1707, écrivait à Monchesnai : « Je vous dirai qu'un grand prince, « qui avait dansé à plusieurs ballets, ayant vu jouer « le Britannicus de M. Racine, où la fureur de Néron « à monter sur le théâtre est si bien attaquée, il ne a dansa plus à aucun ballet, non pas même en temps « de carnaval. »

La phrase n'est guère française, mais n'importe. —

Est-ce bien à Louis XIV que Boileau fait allusion?

On ne peut en douter ; cependant Boileau ne pouvait ignorer que Britannicus est de 1669, que les Amants magnifiques de Molière furent joués à Saint-Germain en 1670, et que le roi fit le rôle de Neptune au premier intermède et le rôle d'Apollon au cinquième, dans la Fête des jeux pythiens. — Boileau était vieux en 1707 : trente-huit ans s'étaient écoulés depuis la première représentation de Britannicus; il avait oublié, perdu la date ; ses souvenirs l'ont trompé. —

Louis Racine, dans les Mémoires sur la vie de son

père, répète la même chose ; mais, remarque fort bien dams une note M. Walkenaër, « il s'appuie sur la « lettre de Boileau, ce qui prouve qu'il ne savait la « chose ni par son père ni par les traditions de faOu mille, et Louis Racine n'a publié ces Mémoires que « soixante-dix-sept ans après la première représenta« tion de Britannicus. — a Ce que nous pouvons « affirmer, ajoute M. Walkenaër, c'est que Racine a n'eût jamais écrit des vers qui pussent donner lieu g au roi de se faire l'application d'un reproche adressé « à Néron, ou que, s'il les eût écrits, il les eût ef« facés. »

Partout, on ne trouve que des on dit : « On dit (Luneau de Boisjermain). » — « On assure (La Harpe). »

— « S'il est vrai (Geoffroi). » — Etc. — Tout cela vient de la mémoire labile de Boileau.

Nous n'en voulons pas au Siècle, qui ne remonte pas aux sources, ne s'en inquiète nullement, accepte les anecdotes toutes faites ; mais nous ne pardonnons pas à M. Arsène Houssaye de citer ainsi les vers en question : a Pour mérite premier, pour vertu singulière, « Il excelle à trainer un char dans la carrière. »

Qu'on se représente Néron ou Louis XIV traînant un char dans la carrière, — aux grands éclats de rire des Romains ou des Français ! — Nous préférons le texte :

Pour toute ambition, pour vertu singulière, Il excelle à conduire un char dans la carrière.

Le Pays, le Pays, qui prend à partie le Siècle (26 octobre) ! — « Le Siècle est grand, s'écrie-t-il ; le « Siècle est infaillible; il a le monopole de la science « et du bon goût. Dernièrement, à propos des Polo« nais, il parlait des sectes moscovites ; il prophétisait « à la Russie une révolution semblable à celle de 93, « dont il garde fidèlement le souvenir.

« Parmi les ardents révolutionnaires, il signalait « les Raskolniks. — En russe, le mot raskol signifie « séparation ; — par métaphore, — hérésie ou secte.

« Les Raskolniks sont les sectaires par excellence, les « fanatiques de la religion orthodoxe. En France, le « Siècle les appellerait des cléricaux. Loin de pousser « leur pays en avant, ils voudraient le faire reculer.

« Nous avons eu le tort d'apprendre au Siècle qu'il « commettait une grande erreur, et qu'il confondait « deux choses fort distinctes, le passé et l'avenir, les « partisans de l'ancien ordre de choses et les révolu« tionnaires. Le Siècle pirouette sur ses talons, - plus « rouges que son bonnet, — et nous répond qu'il ne (c s'est pas trompé. Les Raskolniks, pour lesquels le « Czar est le souverain, le maître, le représéntant de a Dieu sur la terre, sont les ennemis du Czar. Le « Siècle l'a dit : donc c'est vrai.

a En disant au malade imaginaire : « Foie ou pou-

« mon, même chose; rôti ou bouilli, même chose! Il « M. Diafoirus ne se doutait pas qu'il inaugurait la « logique du Siècle. » (Signé A. Lomon.) Le Pdys est sévère. et méchant. — Il a bien cependant quelques peccadilles à se reprocher. — Voyez son article (pages 68 et suiv.).— Le Pays a conquis un droit dont il n'abuse point, — le droit d'être indulgent.

(4 décembre. — Revue hebdomadaire) : - « Sous « Louis XIV, pendant que le fils du tapissier Poquec lin se moque, sous la forme la plus polie, des ai« mables marquis de Versailles, Bossuet dit : « Dieu « seul est grand, » devant l'homme qui se croyait, — « comme Alexandre, — fils aîné de Jupiter. »

Louis XIV était persuadé qu'il était fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. — Du reste, l'auteur affectionne cette phrase, cette pensée, cette erreur : c'est, à notre connaissance, la troisième version Biographie des journalistes. — 1850. — Article : la Presse: « Sous Louis XIV, pendant que le fils du tan pissier Poquelin donne, avec tous les égards et « dans les formes les plus polies, de grands coups de a bâton à ces aimables marquis de Versailles, lesquels « ne sentent pas la bastonnade, Bossuet dit : « Dieu « seul est grand, » devant l'homme qui se croyait, a comme Alexandre, iils ou petit-fils de Jupiter. »

Un peu plus tard (le Siècle, 6 janvier 1856) : — « Pendant que le fils du tapissier Poquelin donne,

« avec toutes sortes d'égards, des coups de bâton aux « marquis de Versailles, Bossuet dit : « Dieu seul est « grand! » devant l'homme qui se croyait, comme « Alexandre, fils de Jupiter. »

Nous venons de voir la troisième répétition; les variantes sont légères :. fils ou petit-fils de Jupiter, ce n'est pas la peine. — Bien : Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

Mais quel dommage qu'une, au moins, de ces variantes n'ait pas restitué ce grand mot à Massillon, en face du catafalque de Louis XIV !

(22 décembre. — Souvenirs de la campagne de Crimée. — Louis Noir) : — « La parole a été donnée à « l'homme pour déguiser sa pensée, a dit M. de Tal« leyrand. »Ces Souvenirs sont pleins d'intérêt; on voit qu'ils ne sont pas écrits par MM. les rédacteurs ordinaires, — et très ordinaires, — du Siècle. — Mais, pour Dieu, laissez enfin tranquille M. de Talleyrand, avec ses prétendus bons mots ! — Celui-ci avait été dit depuis longtemps par Goldsmith, dans sa troisième année de l'Abeille, 1759; et par Voltaire, dans le Dialogue du Chapon et de la Poularde, 1763.

(1865, 8 janvier. — Une amélioration à introduire dans l'enseignement classique. — Louis Jourdan) : — « Au règne de Louis XIV, la gloire dé Racine, celle

a de Corneille, de Molière, de BUFFON (!!!), de Bosse suet, de Fénelon, de PascaL. »

Cette amélioration consiste-t-elle à introduire BUFFON parmi les gloires du siècle de Louis XIV ? Ce serait un singulier enseignement classique, romantique surtout ! — Ces bons démocrates changent tout, bouleversent tout ; — ils créent les solstices d'automne ; à l'exemple de Fourier et de Proudhon, ils font lever le soleil où il se couche, le font coucher où il se lève !

— De par leur autorité souveraine, Buffon, désertant le siècle de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau, devient le contemporain de Racine, de Corneille, de Molière, de Bossuet, de Fénelon, de Pascal, de Louis XIV ! — Certes, Buffon était fier, mais non au ptint de mépriser ainsi ses vrais contemporains.

(26 février. — Havin) : — « Sans doute il faut rea connaître la supériorité du génie ; il faut admirer « ces fortes organisations qui, en abeilles intelli- « gentes, ont su recueillir, coordonner des idées déjà < écloses, mais qui étaient comme non advenues « jusqu'à ce que leur main puissante et habile ait su « les appliquer au gouvernement des sociétés. »

La main des organisations ou des abeilles? — Cela rappelle l'Eve.de M. le pasteur Coquerel, recevant la pomme des mains du serpent.

(Ephémérides. — 17 et 18 avril. — Eugène d'Auriac) : — « Exclusion de M. de Marchangy de la « Chambre des députés. » — Ah !

(21 juillet. — A travers l'Italie. — Eugène d'Arnoult) : — « Voltaire écrivait, le 3 août 1769, au car« dinal de Bernis : Il s'agit d obtenir pour le P. Adam « la permission de porter perruque. — Le pape Clé« ment XIV accorda la faveur demandée. — De Ber« nis mourut peu de temps après. »

La vraie date de la lettre de Voltaire est : 12 juin 1769. - Puis, de Bernis ne mourut pas peu de temps après, mais le 2 novembre 1794, vingt-cinq ans plus tard.

(22 mars. — Courrier. — Émile de la Bédollière) : — « Il est, dit Bossuet, des défaites triomphantes à « l'envi des victoires. »

Au lieu de Bossuet, — qu'ils ne connaissent que de nom, — lisez Montaigne, — qu'ils ne connaissent pas du tout : « Aussi y a il des pertes triumphantes à « l'envy des victoires. » — (Essais. Livre I, chap. xxx.) Un docte théologien du Siècle : — « On a détruit « la liturgie gallicane ; on l'a remplacée par la liturgie « romaine ; on a forcé les Français à prier dans une « langue qu'ils ne connaissaient pas. »

Ces bons Pères de l'Eglise, — pardon, — du Siècle, croient que la liturgie gallicane était écrite en français, comme celle de l'abbé Châtel ; il est vrai qu'elle n'était pas écrite en latin du Siècle. — Les lecteurs sont toujours admirablement informés!

(Ephémérides. — 1er mai 1727. — Eugène d'Auriac) — « Mort du Diacre Paris, prêtre fameux. »

Prêtre est bon, après Diacre. — On raconte que Napoléon Landais avait dit dans son Dictionnaire : Diacre : espèce de prêtre. — On lui fit comprendre sa bévue; il la répara bravement ; les éditions suivantes portèrent : Diacre , prêtre parvenu au diaconat. —

C'était mieux, beaucoup mieux.

(6 novembre. — Revue hebdomadaire) : - « Ne pas « oublier Gabrielle d'Estrées, qui inspirait une vio« lente passion à l'âge de soixante-dix ans. »

Gabrielle d'Estrées, née en 1571, morte en 1599, à vingt-huit ans. Ne s'agirait-il pas de Diane de Poitiers ou de Ninon de Lenclos?

(1866. — Ephémérides. — 11 février 1666. — Eugène d'Auriac) : — « Obsèques et funérailles de la reine« mère Anne d'Autriche. — Cette princesse, fille de « Philippe II, roi d'Espagne. »

C'est difficile : Philippe II mourut en 1598, Anne naquit en 1602, comme le dit M. d'Auriac luimême.

(Mai. — Revue musicale. — Gustave Chadeuil). —

a L'hippodrome a repris son rang dans la série des « plaisirs parisiens. Des chevaux courent dans la « vaste arène, valsent et polkent montés par des cen« taures. »

On a beaucoup ri de ces chevaux montés par des centaures, ce qui fournirait aux peintres de l'avenir un charmant tableau, dont le sujet n'aurait rien de vulgaire.

M. G. Chadeuil répond (le Siècle, 23 mai) à ces mauvaises plaisanteries: — Coquilles! coquilles! —

« Nous avions dit : Les chevaux courent et s'animent « comme s'ils étaient des centaures; on nous a fait « dire : comme montés par des centaures. »

A la bonne heure ! mais c'est tout une autre phrase.

(2 juin. — Mahé le taciturne. — Henri Verneuil) : — « Sur les côtés, des phares, des vigies, la Provi« dence des marins ; - d'énormes blocs de granit, à « l'assaut desquels montent en vain ce que Racine « appelle des montagnes liquides. »

Il faut citer toujours Racine exactement; Racine a dit. montagne humide. - (Phèdre. - Acte V. —

Scène VI.) (3 juillet. — Courrier. - Emile de la Bédollière).

— M. de la Bédollière doit avoir reçu quelques avertissements relatifs à son fameux Regnum meum non est ex hoc sœculi, car il dit maintenant : « Non est regnum « méum ex hoc sœculo. »

Il y a progrès dans la manière de citer ce mot qu'il affectionne; nous lisons pourtant dans l'évangile de saint Jean (chap. XVIII, vers 36) : Regnum meum non est de hoc mundo.

(24 juillet. — Revue musicale. — Gustave Chadeuil): — « Vous vous rappelez ce drame horrible où l'on « poussait des clameurs avec accompagnement d'or« gue de Barbarie et de formidables trépignements

« pour étouffer la voix de la victime qu'on égor« geait?. Fualdès triomphait, en accomplissant son « joli petit crime. »

M. Chadeuil, qui fait monter des chevaux par les centaures, se trompe : — tout se passa, à Rodez, rue des Hebdomadiers, dans un formidable et lugubre silence, sauf les petits joueurs de vielle.—Puis, M. Chadeuil croit-il donc que le malheureux Fualdès, égorgé comme un cochon, est l'auteur du joli crime? — que c'est lui qui a saigné Bastide le gigantesque et Jausion l'agent de change? — Procès à réviser.

(30 juillet. — Revue des Théâtres. — E.-D. de Biéville) : - « On a répété longtemps que Mme de Sévigné « avait écrit: Racine passera comme le café. Aujour« d'hui, on répète qu'elle ne l'a jamais dit, et l'on « accuse Voltaire d'avoir arrangé ce petit conte en rapII: prochant deux passages différents. Mme de Sévigné « a écrit dans une lettre à sa fille, le 16 mars 1672 ': « Jamais Racine n'ira plus loin qu'Alexandre et qu'An« dromaque. Il fait des comédies pour la Champmeslé, « ce n'est pas pour les siècles à venir. » — Plus tard, « dans une lettre du 10 mai 1676, elle écrit à Mm. de « Grignan : « Vous voilà revenue du café; Mil. de Méri a l'a aussi chassé de chez elle honteusement. Après a de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune?» « — Voltaire n'a donc fait aucun conte lorsque, se « rappelant ces deux prophéties, il a écrit, dans le « Siècle de Louis XIV : « Un nombreux parti se pique

« toujours de ne pas rendre justice à Racine. Mme de « Sévigné. croit toujours que Racine n'ira pas loin.

(c Elle en jugeait comme du café, dont elle dit qu'on « se désabusera bientôt. » — La Harpe, qui lisait beau« coup Voltaire, mais qui apparemment avait peu lu « Mme de Sévigné, rapporte évidemment, d'après ce « passage du Siècle de Louis XIV mal interprété par « lui, qu'elle a dit : « Racine passera comme le café, » « et il souligne cette phrase comme s'il la. citait « textuellement. C'était une erreur. Mais si La « Harpe eût dit simplement comme Voltaire : « Mme de « Sévigné a affirmé que Racine passera, et elle a « affirmé également que le café passera, » il eût dit « l'exacte vérité. Il est vrai aussi que Mme de Sévigné « est revenue plus tard, jusqu'à un certain point, sur o ces deux jugements. »

Il est évident que Voltaire ne s'est jamais trompé, qu'il ne peut jamais avoir tort ; il est positif que Mme de Sévigné a écrit les deux phrases citées (16 mars 4672; — 10 mai 1676) ; mais il est clair aussi que quand elle nommait Racine, elle ne pensait pas au café; que quand elle parlait du café, elle ne pensait pas à Racine, et que l'induction est un peu forcée. — Ce que M. de Biéville ne sait pas sans doute, (on' ne peut tout savoir), c'est que Voltaire a dit textuellement , dans la lettre à l'Académie Française) en tête d'Irène : n Si nous sommes indignés contre « Madame de Sévigné , qui écrivait si bien « et

« qui jugeait si mal ; si nous sommes révoltés de « cet esprit misérable de parti, de cette aveugle pré« vëntion qui lui fait dire que « la mode d'aimer « Racine passera comme la mode du café. n — Les guillemets sont de Voltaire, comme s'il citait cette phrase textuellement, pour lui appliquer les paroles que M. de Biéville applique à La Harpe. — Or, cette phrase ne laisse aucun doute : Voltaire a peut-être cru, mais positivement a voulu faire croire que Mme de Sévigné a dit : Racine passera comme le café. — Là, il n'y a plus de subterfuges, de subtilités, d'interprétations possibles. — Voyez, pour autres informations, — à propos de Voltaire, de Mme de Sévigné et de Fléchier; — à propos de Voltaire, de Mme de Sévigné et de Racine, — voyez notre premier volume, pages 7, 8 et 9, — puis, pages 120-121.

(Ephémérides. — 9 août. — 803. — Mort d'Irène, impératrice de Constantinople. — Eugène d'Auriac). —

Après avoir raconté la vie d'Irène, M. d'Auriac, conclut ainsi : « Cette femme, si cruelle dans son ambi« tion, qui fit couper nombre de langues et arracher « des yeux, est réputée sainte parce qu'elle a fondé « des monastères, o Où M. d'Auriac a-t-il vu cela? Feller même (il n'est pas suspect), nous dit : « Nicéphore, s'étant fait « déclarer empereur, relégua cette barbare dans l'île « de Lesbos, où elle mourut en 803. Le caractère de « cette princesse est assez difficile à développer : chez

« elle la vertu et le vice se succédaient ; mais le vice « dominait, et surtout l'ambition. » Il y a loin de là à être réputée sainte. — Il y a une sainte Irène, brûlée vive, mais en 306: aurait-on confondu? — Celle dont parle M. d'Auriac n'a été martyrisée que par Voltaire, en douze cents mauvais alexandrins.

(10 août. — Variétés. — Anglaises et Françaises. —

A. Rivet) : — « La vertueuse Marie-Thérèse d'Au« triche, laquelle, selon Bossuet, n'avait jamais causé « à son mari d'autre chagrin que celui de mourir. »

Le mot n'est-il pas du MARI lui-même?

(4 septembre. - Quinzaine du palais. — Frédéric Thomas) : « Sous Louis XIV, les gens du bel air et de « la bonne compagnie allaient, avec Mme de Sévigné, « voir rouer cette scélérate de Brinvilliers. »

Soyons touj ours exacts, surtout quand nous accusons : « Mm8 de Sévigné, dit M. Aubenas (Mémoires « touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné. - 6me « partie. — Chap. V), Mme de Sévigné n'assistait point « à ce terrible spectacle ; elle se contenta de voir « passer la patiente sur le Pont-Notre-Dame. » - La correspondance le prouve et c'est bien assez. — La Brinvilliers ne fut pas rouée, mais brûlée , après avoir eu la tête tranchée.

(Le Siêcle. — Novembre. — Léon Plée) : — « Un « officier polonais, de la guerre de 1832, en nous « envoyant l'obole de Bélisaire, nous dit dans les « termes les plus touchants. »

On connaît l'obole, le denier de la veuve, parce que la veuve donne son denier, son obole ; mais Délisaire ! c'est lui qui recevait l'obole, et il ne pouvait la donner. — Et encore faut-il que sa légende ne soit pas une fable racontée au XIIe siècle par Jean Tzetzès, et que l'insipide roman de Marmontel ne soit pas un roman. Selon Cédrènes, auteur d'une chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comène , et qui écrivait avant Tzetzès, Bélisaire, rétabli dans ses dignités, mourut en paix à Constantinople. — Alciat, le P. Pagi, du Cange, Le Beau, Gibbon, et, de nos jours, Samuel Schelling, F. Zeller, Mahon, Roth , etc., ont réfuté le conte sentimental. — Marmontel lui-même a des doutes : « Je sais, et ne dois pas dis« simuler, dit-il dans sa préface, qu'on peut regarder Il le fait sur lequel est établi ce petit ouvrage, plutôt « comme une opinion populaire que comme une a vérité historique. » - Quoi qu'il en soit, le glorieux général n'était que le donataire, et non le donateur de l'obole en question. L'officier polonais a envoyé sa propre obole et non celle de Bélisaire.

(Le Siècle. - 11. octobre. — Dieu s'amuse! — Louis Jourdan). « Si saint Augustin vivait aujourd'hui, lui « qui croyait si aisément à l'absurde.» Ceci est sans doute une savante allusion au : Credibile est quià ineptum. certum est quià impossibile, que déjà dans le Siècle du 9 mars 1860, M. Louis Jourdan citait très inexactement. (Voir la première série des

Bévues parisiennes, page 92). — Le grand théologien du Siècle devrait savoir que saint Augustin n'a jamais dit cela, ni rien d'approchant ; que ce mot profond est de Tertullien (de Carne Christi).

Nous en avons fini avec les journaux quotidiens que le hasard met habituellement sous nos yeux ; il en est bien d'autres dont nous ne savons que les noms : l'Epoque, l'Avenir National, la Liberté, le Droit, etc., nous échappent; mais nous ne doutons pas qu'ils ne renferment bien des trésors. — Inconvénient de la solitude, où ne peuvent arriver toutes les lumières du siècle! — Quant aux journaux dont les titres rayonnent sur ces simples et modestes pages, nous sommes loin d'avoir tout dit, et parce que les mêmes erreurs, les mêmes bévues sont sans cesse répétées, et parce que nous ne lisons pas dans l'intention de rencontrer des bévues et des erreurs : il en est qui frappent forcément nos regards; les unes nous font sourire, les autres nous indignent : nous les enregistrons, et voilà tout. Une lecture attentive en signalerait un si grand nombre que notre livre en deviendrait impossible : — ceci n'est donc qu'un très léger spécimen, un avertissement au lecteur, qui ne sait pas assez peut-être combien on se moque de lui !

— Ceci dit, continuons , et venons-en aux feuilles bi-hebdomadaires.

LE FIGARO

?

Nous aimons le Figaro (1) ; il fut souvent gracieux pour nous ; plus d'une fois, il a enregistré, sans s'épargner lui-même, ce qu'il appelle nos ERRATA, en voulant bien ajouter une épithète beaucoup trop flatteuse. — Nous l'aimons surtout parce qu'il a véritablement de l'esprit, que sa rédaction est presque toujours d'un meilleur ton que celle de ses confrères (2) ; parce qu'il a souvent d'excellents articles de fond, et d'une bonne et vraie littérature, entre autres les articles signés Jouvin ; — nous l'aimons parce qu'il se plaît à signaler joyeusement les bévues de ces Messieurs. — Mais, lui aussi, paie son tribut ; preuve : Notre premier volume, pages 63-70. - Reprenons le Figaro où nous l'avions laissé.

(1) Depuis, il est devenu quotidien; nous nous en félicitons, — et politique; nous ne l'en félicitons pas.

(2) En 1867, il s'est gàté. — M. Jouvin ne s'y trompe pas.

(1860. —2G avril. — Courrier de Paris) : — « S. M.

« faisait penser à ce que dit Ronsard de la Reine de « Navarre : quant à son art de s'habiller (ce qui est » un grand art), l'habileté des autres femmes n'était « que drôleries, bifferies et grosseries auprès des belles « et superbes façons, coiffures, gentilles inventions et « ornements de nostre Royne. Aussi est-elle devenue « le modèle des Dames de la Cour qui, depuis, sen« tent mieux leurs grandes Dames qu'auparavant « leurs simples Demoiselles. »

Dans quel livre de Ronsard a-t-on pu lire cela ? La phrase est citée presque exactement, mais elle est de Brantôme, 1 en ses Vies des Dames illustres de France, de son temps. — Discours cinquiesme. — De la reine de France et de Navarre, Marguerite, fille unique maintenant restée de la noble Maison de France. - L'indication est complète, je pense.

(20 mai. — A travers les théâtres. — Georges Davidson) : — « On reprend l'Ecole des Femmes pour « donner l'occasion à M. Daucourt de se montrer « dans Clitandre. »

Où donc est, dans l'Ecole des Femmes, ce rôle de Clitandre? — C'est dérouter le lecteur, dans une question bien grave !

(9 septembre. — La baraque de Curtius. — Pierre Dubois) : — « Mlle Pierson. — Appliquons-lui le mot « de Théophile Gautier : Elle a de l'esprit comme « une rose. »

Oh ! non : M. Théophile Gautier ne souffrira pas que, pour le lui donner, -on vole ce mot à Rivarol : — Rivarol avait une amie qu'il appelait Manette ; il lui adressa une jolie épître :

Vous , dont l'innocence repose Sur les plus aimables pivots , Pour qui tout livre est lettre close Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots ; Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose , Ne vous informez pas si les biens ou les maux Ont l'encre et le papier pour cause, S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots Que ceux qu'un jardinier arrose, Et qui ne connaissez de plume qu'aux oiseaux ; Vous, qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux Dans les difficultés que l'étude m'oppose, Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos , Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros Dont votre tête se compose.

Si jamais quelqu'un vous instruit, Tout mon bonheur sera détruit Sans que vous y gagnez grand'chose.

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit, Et de l'esprit comme une rose !

On ne peut dire plus gentiment à une femme qu'elle est bête comme une oie.

(25 octobre. — Lettres critiques. — Alphonse Du-

chesne) : « Que nous disait donc le. bonhomme Des« préaux de la critique aisée et de l'art difficile ? »

Renvoyé, comme toujours, au bonhomme Des-touches (le Glorieux. -Acte II. -Scène V). — Puis, Despréaux n'était pas bonhomme du tout, — au contraire.

(1861. — 30 mai. - Echo de Paris. — P. Legendre) : « Le correspondant théâtral de l'Indépendance belge « met sur le compte de M. Guizot le mot de Bossuet : « l'homme s'agite et Dieu le mène. Le journal belge « devrait bien, en revanche, attribuer à l'évêque de « Meaux la réponse fameuse : « Tous vos sarcasmes « n'arriveront pas à la hauteur de mon dédain. »

Quand on reprend, quand on veut goguenarder, il ne faut pas se tromper soi-même, et si lourdement.

— Combien de fois faudra-t-il redire que ce grand mot est de Fénelon? — Pourquoi M. Legendre ne prendrait-il pas une revanche plus complète en dotant Bossuet ou M. Guizot de cette phrase non moins fameuse : « Calypso ne pouvait se consoler du départ « d'Ulysse? »

(1863, 15 janvier. — Paris au jour le jour. — Aurélien Scholl) : — « M. Latouche, chargé du rôle d'un « traître dans le mélodrame de Philidor Bouchardy, « est doué d'une de ces beautés dont la contempla« tion peut occasionner des avortements. — Vous « changez de visage, lui dit l'héroïne de la pièce ! « Oh ! tant mieux, crie une voix ! »

Nous n'en finirons pas avec ces vieux contes qu'on

nous donne toujours comme d'hier, et qui traînent dans tous les anas des temps passés ! — « Beaubourg, « qui était extrêmement laid, dit la vieille chronique, « représentant le rôle de Mithridate, Mlle Lecouvreur, « qui jouait celui de Monime, lui dit : Seigneur, vous « changez de visage! - On cria du parterre : Laissez-le « faire! »

(29 janvier. — Lettres de Colombine. — XVII) : a Richelieu fit sa tragédie de Mirame ; le duc de « Nevers chansonna Racine, et, un peu plus tard, au u sortir des soupers de la Régence, Lafare, Bouflers « et Chaulieu célébrèrent le vin qu'ils savaient boire « et l'amour qu'ils savaient faire. D Mais, madame ou mademoiselle, Bouflers, né en 1737, bien après la Régence, n'a pu chanter, au sortir des soupers de ladite Régence, avec Chaulieu mort en 1720, avec Lafare mort en 1712.

(Id. — Ibid.) : — « Plus tard, les fils d'Adam « voulurent élever leur premier monument si haut « qu'il touchât le ciel, et Dieu trouva cet essai d'ara chitecture si audacieux qu'il noya les entrepreneurs. »

Mais, mademoiselle ou madame, cet audacieux essai d'architecture ne fut élevé, si j'en crois la Bible (et je l'en crois), que cent vingt ans après le Déluge, et dans la prévision d'un Déluge nouveau. Dieu ne noya point les entrepreneurs ; il les dispersa en confondant, en embrouillant leurs langues, — terrible

châtiment dont nous avons largement hérité, que nous subissons encore !

(3 mai. — Lettres de Colombine) - « Horace a dit « que l'on doit le plus grand respect aux enfants; Il leur bouche ne peut répéter ce que leurs oreilles « ne peuvent entendre. »

0 charmante Colombine ! votre français est aimable, gracieux, spirituel, mais ne citez jamais l'histoire, la Bible et du latin : ce n'est pas votre affaire, le latin, et vous pourriez encore attribuer à Horace ce qui appartient à Juvénal : Maxima debetur Puero reverentia. — (Satire XIV, vers 47).

(14 mai. — Lettres d'un Campagnard. — H. de Villemessant) : — « Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

« que M. de Girardin a parfaitement raison de pren« dre pour devise cette sentence due, si ma mémoire « est sûre, à la muse de M. Viennet : « L'homme absurde est celui qui ne change jamais. »

Ah ! monsieur, votre mémoire est peu sûre ; elle vous trompe étrangement : s'il y a un vers connu, cité, toujours cité, c'est ce vers de Barthélemy (Ma Justification). - Du reste, M. Viennet pourrait adopter cette devise ; ses virevoltes sont nombreuses : M. de Villemessant est dans son droit, — moral.

(3 septembre). — M. Léo Lespès nous raconte comme quoi Calino dit à l'architecte du pont de Solferino

qu'on a fait sagement de le bâtir en large, car, si on l'eût bâti en long, on n'eût pas sitôt fini. — Almanachs ! vieux almanachs ! — Dans le numéro suivant (10 septembre), M. L. Lespès nous dit : a Je veux vous CI donner deux mots de ma façon, comme on vous « sert deux œufs au restaurant. pour qu'il s'en « trouve au moins un de frais. » — L'œuf frais n'est pas celui servi le 3 septembre, au grand restaurant du Figaro. ,

(7 juin. — Au caprice de la plume. — B. Jouvin) : - « Sa lettre l'eût immortalisé à l'époque où le qua« train : La Divinité qui s'amuse. ouvrit les portes « de l'Académie à un bel esprit lettré. »

Ne vous lassez pas de le répéter; nous ne nous lasserons pas de vous dire que ce bel esprit lettré était de l'Académie depuis trente-trois ans quand il fit le fameux quatrain.

(28 juin. — Paris démoli. — Jules Claretie) : « Tout arrive, disait M. de Talleyrand. »

Le mot date de 1650, et il fut dit par M. de la Rochefoucauld; il se trouvait, avec Mazarin, M. de Bouillon, Pierre Lenet, dans le même carrosse : « Qui aurait pu croire, dit l'un d'eux, il y a huit « jours, que nous serions tous quatre dans le même « carrosse? » — « Tout arrive en France, » répondit le futur auteur des Maximes! — Mais M. de Talleyrand ! N'est-ce pas lui qui a tout dit ?

(1864, 10 avril. — Réception de M. Dufaure. — B.

Jouvin) — « Lorsque Victor Hugo entra à TAca« démie, comme on entre dans une ville conquise, « M. Mole, chargé de lui remettre les clefs sur un plat « d'argent, substitua malicieusement au plat d'ar« gent un plat d'étain, et assaisonna sa harangue « d'épigrammes aigres-douces. a Jolie phrase, assurément ; mais est-cè bien M. Molé qui reçut Victor Hugo à l'Académie? Ne serait-ce pas M. de Salvandy?

(24 avril. — Causeries. — Eugène Chavette) : « Ils feront tant qu'il finiront par me faire aller à « confesse, disait Diderot, à propos de certaines ex« travagances philosophiques de son parti. »

C'est Duclos qui disait cela : Diderot ne s'indignait nullement des extravagances philosophiques, dont il avait sa bonne part. — Rien, — qu'un rayon d'en haut, — n'eût pu le faire aller à confesse. — Lui attribuer ce mot, c'est un non-sens.

(7 juillet) : — « Racine passera comme le café, di« sait Mme de Sévigné. Racine n'a point passé, ni le « café non plus. # Encore !

(4 août. — Trois volumes de lettres inédites. — M. de Lescure) : — « La publication de M. Feuillet de Con« ches s'étend du 8 mai 1770, jour où Marie-Antoinette d'Autriche, Dauphine de France, met sur la « terre de France son pie4 encore virginal, jusqu'au « 16 octobre 1793, jour où, reine martyre, elle monte

« à l'échafaud et au ciel, où l'ont précédée Louis XVI « et Madame Élisabeth. »

Marie-Antoinette monta au ciel le 16 octobre 1793 ; Madame Élisabeth l'alla rejoindre le 10 mai 1794. —

Qui, mieux que M. de Lescure, devrait savoir cela?

(11 septembre. — Historique du Petit Journal en France. — Alfred Delvau) : — « Qu'est-ce donc que « les lettres de Madame de Sévigné au comte de Bussy, « son frère (!!!), et à la marquise de Grignan, sa « fille, sinon une façon de petit journal, une gazette « familière? o Madame de Sévigné a du malheur ! — On lui reproche d'avoir préféré l'oraison funèbre de Turenne, par Mascaron, à l'oraison funèbre de Turenne, par Fléchier; — on lui prête la sottise de Racine et du café; — on ignore son histoire, son caractère, sa famille : — Le Figaro la fait a sœur » de Bussy. —

Que M. Delvau s'arrange avec le Siècle (novembre 1862) : « M. de Coulanges, pendant son séjour à Rome, « écrivait ainsi à Mme de Sévigné, sa SOEUR. » — MM. de Bussy et de Coulanges frères, et frères de Mme de Sévigné ! — Nous avons vu, à l'article du Siècle, que Mme de Sévigné était « petite-nièce » de Mme de Chantai ! — Voilà une grande famille historique bien connue !

(15 septembre. — Propos de Boulevard. — Jean Rousseau) : - « N'y a-t-il plus d'artistes ni d'ambitieux « en France? Ne se trouvera-t-il pas quelque Jason

« que tentent les fruits d'or de l'arbre des Hespé« rides? »

De l'histoire contemporaine nous passons à l'histoire lointaine de la Mythologie, et — avec le même succès. — M. Jean Rousseau ne confondrait-il pas Jason avec Hercule? La toison d'or avec les fruits d'or du jardin des Hespérides?

On peut reprocher quelque chose au Figaro, car le Figaro n'est pas toujours indulgent pour ses confrères. - Exemple (le 21 août, sous la signature de Monsieur Tout le Monde, — Boite du Journal) : « Nous « avons lu, dans un journal quotidien: «A l'ouverture « de la chasse, un chasseur endosse guêtres de cuir, « casquette à visière, poudre et plomb, et fusil dou« ble. » — Monsieur Tout le monde ajoute : « Endosser a des guêtres et une casquette, me paraît un tel tour « de force que, si l'on me condamnait à choisir, j'ai« merais mieux endosser un billet. »

(23 octobre. — Échos de Paris. — Jules Claretie) : — « Roland à Roncevaux a ses détracteurs. — Laissez « faire, disait-on hier; la pièce tombera. — Oh ! elle « tombera. au moins cent fois de suite, dit M. Per« rin ! »

Oh! M. J. Claretie! Oh! M. Perrin! Le mot peut avoir été dit hier, mais il est vieux ; il date de Sophie Arnould et du Mariage de Figaro.

Notez que M. Claretie parle, quelques lignes plus bas, des bons mots pris dans les vieux almanachs!

(25 décembre. — Courrier de Paris. — Henri Rochefort) : — « Un ancien tanneur ou pépiniériste, dont « le but secret est de laisser supposer qu'il connaît à « fond les héros de l'Iliade, dont il n'a jamais lu «un hémistiche, fût-ce dans "la traduction de « Bitaubé » M. Henri Rochefbrt croirait-il que la traduction de Bitaubé est en vers ? — A peine est-elle en prose ?

(1865, 16 avril. — Courrier de Paris. — Henri Rochefort.) : — « Les fondateurs dé religions sont mal« heureusement forcés de mourir très jeunes et de « façon violente. — On se figure peu Mahomet âgé v de soixante-quinze ans. »

Soit, mais vous êtes bien obligé de vous figurer Mahomet âgé de soixante-deux ans, — ce qui n'est pas être très jeune, — et mourant d'une fièvre toute bourgeoise, — dans son lit.

(Id. — Ibid.) : — (c Mourir n'est rien, c'est notre « dernière heure, a dit Scribe, dans un jour de tris« tesse. » Nous ne pouvons nons assurer si Scribe a dit cela, mais Sédaine l'avait dit avant lui, dans le Déserteur (1769. — Acte II ; scène n) ; — et en un refrain, je ne sais combien de fois répété.

(4 juin. — Id. — Ibid.) : — « Les aperçus artistiques, « qui ont cours dans les collèges, se bornent générait- lement à enseigner que Raphaël est mort à trente« neuf ans. »

Alors, ils enseignent- mal : Raphaël mourut à trente-sept ans, le jour anniversaire de sa naissance, le Vendredi-Saint (1483-1520). — Il n'y a, pas à s'y tromper.

(1866, 1er avril. — Revue de Paris. - Mar-quis de Villemer) : — « Je sais bien que MM. de Salvandy, « Villemain, de Falloux, Guizot, etc. iront à la <■ rescousse. »

Or, il s'agit de la nomination d'un candidat à l'Académie, en avril 1866. — M. de Salvandy était mort depuis trop longtemps pour aller à la rescousse de quoi que ce soit.

(26 avril. — Note des Camées parisiens ) : - « Ces « petits portraits exquis , selon ce .mot excellent « de M. Sainte-Beuve, vraiment faits de main d'ou« vrier. » - Ce mot, excellent, en effet, est de La Bruyère: « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle f. vous inspire des sentiments nobles et -courageux, « ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ou« vrage; il est bon, et fait de main d'ouvrier. »

(Caractères. — Chap. 1er. — Des ouvrages de l'Esprit) : — M. Sainte-Beuve, lui, le sait bien.

LE NAIN JAUNE

La carrière du Nain Jaune a été bien agitée ; il a éprouvé de grandes et nombreuses vicissitudes, mais cela ne nous regarde point. — Prenons-le seulement dans les derniers temps ; sa gerbe sera encore assez riche.

(1864, 11 mai. — Meyerbeer. — Franz Villiers) : « Titien avait cent ans quand il mourut; Michel« Ange quatre-vingts. »

A Michel-Ange donnons dix ans de plus (1474-1564) : c'est quelque chose à cet âge.

(14 mai. — Paris et provinciaux. — Métestan) : « Contrairement à Henri IV, dans une circonstance « peut-être plus importante, ils jugèrent que le do« mestique ne valait pas une messe. »

Renvoyé à tant d'échos qui se répètent les uns les autres, sans savoir ce qu'ils disent ; — et n'en parlons plus.

(21 mai.) — M. \*\*\* met bravement à ses Papillons cette épigraphe

Homo sum, humani nihil à me alienum puto,

et signe, plus bravement encore : PLAUTE. — Lisez TÉRENCE (Heautontimorumenos, acte I", scène Ire).

(29 juin. — Essai de critique hygiénico-naturelle. —

Signé.

« La critique hygiénico-naturelle signale chez Bos« suet un genre de malaise; et ce, à l'époque où il (c prononçait l'oraison funèbre de Mme de La Val« lière. Elle commence par son corps, ce corps qui « lui est si étroitement uni. Elle se mire, pour « ainsi dire, et se considère dans ce corps. Mais n ce n'est pas encore la fin de ses maux. L'âme « regarde ensuite le corps auquel elle est unie.

« Invenit servus tuus COR suum. En vérité, Bossuet « devait avoir des cors, et en souffrir cruellement « pour y revenir à tant de reprises. »

Nous portons solennellement le défi à l'esprit français d'aller plus loin ! Aussi ne donnons-nous pas le nom du signataire : nous le gardons précieusement dans notre cœur. — Franchement, était-ce bien la peine de faire prononcer par Bossuet, mort en 1704, l'oraison funèbre de Mme de la Vallière, morte en 1710!

■ (27 juillet. - La Femme qui sait causer. — Toby Flock) : « Tibulle a bien chanté le mbineàu de Lesbie. »

Une femme qui sait autre chose que causer, n'aurait pas dit cela, — et en un hexamètre encore ! —

Le Nain Jaune n'est pas heureux en citations latines ; — Nous verrons plus tard ses citations françaises. —

En attendant, Plaute, Térence, Tibulle, Catulle, il embrouille tout, avec un laisser-aller charmant.

(28 septembre. — La Grande-Marée. — Aimé Kienné) : — « J'étais confortablement installé à l'Hôtel de Bor» deaux, place Louis XVI, et je réclamais\*, non sans « raison, de mon hôte, l'indication exacte de l'endroit a où Alceste voudrait que l'on mît le sonnet d'Oronte. »

Certes, ce détail du voyage de M. Kienné est palpitant d'intérêt, mais quel besoin avait-il d'un cabinet d'étude ? Car c'est bien là' ce qu'entendait Molière, et non la grossièreté qu'on lui prête. — M. Littré ne s'y est pas trompé. — Lieu de recueillement et d'étude. —

Dans le Procès de la Femme Juge et Partie, par Montfleuri (1669, — trois ans après le Misanthrope), la Prude condamne Touvrage :

Ordonnons par pitié, pour raison de ces faits, Qu'elle entre au cabinet et n'en sorte jamais.

Et n'en sorte jamais ! c'est clair : il ne peut y avoir là de double sens.

Dans le Misanthrope, Oronte veut savoir s'il est bon qu'il expose en public son sonnet; la réponse est prompte : Franchement, il est bon à mettre au cabinet;

onfermez-le, ne le montrez pas : Dérobez au public vos occupations.

Pradon (Epitre à M. D. (Despréaux) lui dit : Et ta figure enfin, pour te le dire net, N'est bonne, D., qu'à mettre au cabinet.

Hégnier a dit (Satyre II) : Les dames cependant se fondent en délices, Lisant leurs beaux écrits, et de jour et de nuict, Les ont au cabinet, souz le chevet du lict.

Maynard à Gomberville (Sonnet) :

Mon livre.

Le puissant langage De mon cher Gomberville à la fin m'a vaincu ; Sans lui, mon cabinet serait ta sépulture.

Corneille (Mélite, acte II, scène IV) : Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

Corneille encore (La Galerie du Palais, acte Ier, scène VII) : Le style d'un sonnet Est fort extravagant dedans un cabinet.

Furetière (Poésies diverses, 1659) : — « Et vous êtes « cause, Messieurs, de tout ce qui est arrivé à mes \* satyres, puisque, vous les ayant confiées comme à « mes amis, vous ne les avez pu. tenir secrètes dans 9 le cabinet. » (Epître dédicatoire à tous mes amis.) Maynard à Mazarin (Epître dédicatoire, 1646) : — « La postérité ne m'absoudra jamais d'avoir osé « produire sous un nom si grand et si révéré que le « vôtre, ce qui devoit demeurer enseveli dans mon « cabinet. »

— « Cabinet, dit Richelet (1680), pièce d'apparte« ment dans une maison, où sont les livres avec les « papiers. » Etc., etc., etc.

En dépit des Dictionnaires, des critiques, des commentaires, telle est la pensée d'Alceste, homme du monde et homme de goût.

(2 novembre. — L'Age de Ruolz. — Hyacinthe Gys-

kahr) : — « Par Hercule, dit Saturne, La Harpe avait u raison :

« Eglé, belle et poètes deux petits défauts, a Elle fait son visage et ne fait pas ses mois. »

Voilà une des plus impossibles bévues que nous ayons rencontrées. S'il y eut jamais une épigramme connue pour être de Lebrun-Pindare, c'est celle-ci :

Eglé, belle et poète, a deux petits travers, Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Il y a même une anecdote que doit savoir tout homme qui s'occupe de littérature : - Le Brun dînait chez la comtesse Fanny de Beauharnais (l'Eglé de l'épigramme) ; le pauvre Pindare lut le distique écrit en grosses lettres sur la porte, plus une ligne de prose : « Epigramme faite contre moi par M. Le Brun, « qui dîne aujourd'hui chez moi ! » — Ponce-Denis Ecouchard prit son chapeau, — et ne revint plus. —

Quant à La Harpe, qu'a-t-il à voir là-dedans?

(1865. — Echos de Paris) : - « Un vers de Boileau :

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Lisez : vers de Destouches (Le Glorieux, acte III, scène V).

Pauvre Destouches ! on ne lui laisse pas un seul vers remarquable.

II est vrai que Boileau a exprimé la même idée : Le naturel toujours sort et sait se montrer ; Vainement on l'arrête, on le force à rentrer : Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.

(Satire XI.)

Mais quelle différence ! comme cela est lourd !

comme Destouches traduit mieux Horace !

Naturam expellas furcà ; tamen usque recurret Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.

(Epltres, liv. Io,, épitre X.)

Vers qu'un vieux poète a traduits ainsi : Quand, la fourche à la main, nature on chasserait, Nature, cependant, toujours retournerait.

ce qui vaut tout autant que Boileau.

(1866, 9 mai. — La comédie et les comédiens. —

Félix Mornand). — Nous retrouvons avec plaisir M. F. Mornand, qui a occupé bien des pages de notre premier volume.

a Le quatrain de Voltaire à l'auteur du Jugement de « Midas, lequel on ne peut vraiment pas citer à»propos «"du légendaire roi de Lydie :

« La Cour a sifflé tes accents « Dont la ville a chanté merveilles ; « Grétry, les oreilles des grands « Sont souvent de grandes oreilles. »

Voltaire n'a pas dit que la ville a chanté merveilles des accents de Grétry ; il a dit : La Cour a sifflé tes talents; Paris applaudit tes merveilles : Grétry, les oreilles des grands.

Sont souvent de grandes oreilles.

ou, en Variante : La Cour a dénigré tes chants Dont Paris a dit des merveilles : Hélas ! les oreilles des grands Sont souvent de grandes oreilles.

(2 juin. — La main de Fontenelle. — II. — Bruits de guerre. — Zacharie Astruc) :

« Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

« MOLIÈRE. »

Ah ! messieurs, quand vous citez, — et vous citez souvent, beaucoup trop souvent, — indiquez donc, vec le nom des auteurs, l'ouvrage, le chapitre, le

chant, etc. J'avais toujours cru, par exemple, que ce vers, l'un des vers les plus fameux, est de Boileau (Le Lutrin, chant 1"). -

o Luce de Lancival est mort à trente-cinq ans.» Né en 1766, mort en 1810, Luce de Lancival a bien vécu quarante-quatre ans. — Ce qui est, d'ailleurs, fort indifférent.

LE GRAND JOURNAL

Nous le lisons peu ; il est trop incommode ; nous préférons, sous ce rapport, le Charivari, le Petit Journal, ou l'ancien Journal de l'Empire : ils occupent moins de place dans le monde. — Deux ou trois numéros, à peine, sont tombés sous nos yeux, et nous y avons vu ceci, qui fait rêver le reste : (1864, 7 août. — Chronique. — Albéric Second) : « Je dis elle, en parlant de la comète ; Racine aurait « dit il. Lisez plutôt, dans la tragédie de Bérénice, les « deux vers suivants :

« Et d'un sombre ascendant l'influence secrète « Fait d'un feu lumineux un sinistre comète. »

Oh! oui, lisez Bérénice, et vous trouverez ces vers.

dans Brébeuf, qui suivait en cela l'exemple du P. Lemoine, contrairement à celui de Ronsard, de Desportes, de du Bartas, de du Ryer, de du Perron, de

Balzac, de Port-Royal. — Quelle singulière idée de les.

attribuer, ces vers, à Racine, et dans Bérénice!

(1865, 22 janvier. — Causeries familières) : — « Ra« cine passera comme le café, écrit Mme de Sévigné à « Mme de Grignan. Ni l'un ni l'autre n'ont passé, quoi« que l'on ait peu abusé de tous les deux. »

C'est bien explicite : Mme de Sévigné l'écrit, et l'écrit à Mme de Grignan — mais dans quelle lettre, je vous prie? Vous oubliez de donner la date! — Si l'on a abusé de quelque chose, c'est bien de ce malheureux cliché. r (21 janvier. — Les enseignes. — A. Thurner) : <L Comme Oreste devant le sphinx, nous cherchons à « pénétrer les abîmes mystérieux de cette inscrip« tion. »

Qu'a donc à faire Oreste avec le sphinx ? — 0 GEdipeJ (Septembre. — Albéric Second) : - « Non loin de « l'église de Saint-Germain-des-Prés, une rue trans« versale qui coupe la rue Bonaparte a été- récem« ment baptisée RUE GOZLIN. — Ce Gozlin, quel est« il ? Le Dictionnaire de Bouillet, que je viens d'in« terroger, ne m'a rien appris. Il imite de Conrard le «. silence prudent. — Eh bien ! voyons, est-ce qu'il Il ne serait pas possible de changer l'i en a? Nous âu« rions ainsi, sans grande dépense, la rue Gozlan au « lieu de la rue Gozlin. » d D'abord, il pourrait. y avoir place pour les deux,

pour Gozlin et pour Gozlan, sans que. le charmant et sceptique écrivain marseillais détrônât le grand évêque parisien. — Puis, si M. Albéric Second consulte Bouillet, il ne lit guère nos historiens : Daniel, Hénault, etc. Il n'a jamais lu Voltaire (Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, chap. xxv) : — « Les « Parisiens soutinrent les trois assauts avec un couu rage inébranlable. Ils avaient à leur tête, non-seu« lement le comte Eudes, mais encore leur évêque « Goslin, qui, chaque jour, après avoir donné la bé« nédiction à son peuple, se mettait sur la brèche, le « casque en tête, un carquois sur le dos et une hache « à la ceinture, et, ayant planté la croix sur le rem« part, combattait à sa vue. Ce prélat mourut de « ses fatigues, au milieu du siège, laissant une mé« moire respectable et chère ; car s'il arma des mains » que la religion réservait seulement au ministère de a l'autel, il les arma pour cet autel même et pour ses.

a citoyens, dans la cause la plus juste et pour la dé« fense la plus nécessaire, première loi naturelle, qui « est toujours au-dessus des lois de convention. »

Voltaire encore (Annales de l'Empire. — 885) : — « Les Parisiens avaient à leur tête le comte Eudes et Il leur évêque Goslin, qui fit à la fois les fonctions de M prêtre et de guerrier. Il bénissait le peuple et Il combattait avec lui ; il mourut de ses fatigues, au « milieu du siège. Le véritable martyr est celui qui « meurt pour sa patrie. »

Voltaire y revient encore dans une lettre à Damilaville (19 novembre 1765). — Allons, franchement, un prêtre, un évêque dont Voltaire parle ainsi, pour qui il réclame l'apothéose, mérite bien que son nom soit inscrit à l'angle d'une rue !

(1866.-25 février.- Chronique. — Albéric Second) : « J'ai joué comme un vrai baron de. Au même « instant, le baron entrait dans le salon. - Vous « êtes un sot, s'écria-t-il? — C'est ce que je voulais « vous dire. » Vieux, vieux, archi-vieux : Je suis un franc Goussaud, etc., dit l'anecdote un peurance.

Et l'histoire de la Garde que l'on va chercher pour une femme en mal d'enfant ! Arrivent quatre hommes et un caporal.

(11 mars. — Chronique. — Albéric Second) : - Oh !

vraiment vous abusez, M. Second! Paul de Kock avait inventé cela bien avant vous.

LE TINTAMARRE

Ne nous y arrêtons pas : quelques mots seulement.

(1861. -19 mai.- Exploitations théâtrales.- J. Le Sire) : — « Au besoin, il sera pendu, comme Fran« cois Villon. »

Quand et où Villon fut-il pendu ? — Nous ne demandons pas pourquoi, car il l'aurait bien mérité.

(25 août) : D'un Editeur je tiens cette maxime : Pour gagner beaucoup, il ne faut Qu'acheter Ponson ce qu'il vaut Et le vendre ce qu'il s'estime.

C'est vieux ; il fallait en prévenir :

Voudriez-vous faire bientôt Une fortune immense autant que légitime ?

Il vous faut acheter La Harpe ce qu'il vaut, Et le vendre ce qu'il s'estime.

(1863. — 22 février. — Brimborions. - F. de Fiuelmont) :-- « La vogue du Pied qui remue ne peut « être expliquée que par une citation de Boileau : « Les sots, depuis Adam , sont en majorité. »

Décidément, Boileau a fait tous les vers, - excepté celui-ci pourtant, que vous trouverez dans Casimir Delavigne (l'Etude fait-elle le bonheur?) (23 mars. — Abonnements sympathique. - Commerson) : — « Le vers du Distrait me révient en mémoire : « J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène. »

Ce vers est le dernier de l'Irrésolu de Destouches, qui n'a pas fait le Distrait, vu que Regnard s'en était déjà emparé seize ans auparavant. — Vers singulièrement heureux, dit La Harpe.—Pourquoi donc l'enlever à son auteur, que l'on dépouille si souvent, au profit de Boileau?

(13 décembre.-Coups de bec. —Amable Bapaume) : — « La petite, mais ravissante L. a des mots tru« culents. Un de ces derniers soirs, un gandin de la « plus belle eau frappa à sa porte. Pas de réponse. Au « bout d'un quart-d'heure que notre Acéphale criait : « ouvrez-moi ! — Ça, s'écria sa belle, me prenez« vous pour une écaillère? »

Un de ces derniers soirs, dites-vous? Ah M. Bapaume! Il y a longtemps (1855) que M. Eugène de

Mireccmrtira mis ce mot sur le compte de Mlle Augustine Brohan , — et, peut-être, est-il plus ancien encore.

(1866. — 25 février. — Boîte du Tintamarre. —Commerson) : — « A l'une des dernières représentations « de Benoîton, il y eut quelques murmures dans la « salle. - Pourquoi ce mécontentement, dit douce« ment une jeune et charmante femme? Cette pauvre « pièce fait tout ce qu'elle peut pour n'être pas mauvaise. »

Toujours Mer, hier, dernièrement. Eh! Messieurs, cela encore date du dix-huitième siècle , — comme tous les bons mots! Dernièrement, hier. ne suffi.sent pas pour les rendre neufs.

LE JOURNAL AMUSANT

Qui ne l'est pas toujours !

(1860. — 26 mai. — Epigraphe d'un article intitulé' Paris qui s'en va) : Lugete, veneres cupidinesque.

(VIRGILE.)

Attribuer à Virgile le premier vers de la plus fameuse pièce de Catulle, pièce imitée de tout temps, de siècle en siècle, dans toutes les langues, par tous les poètes Italiens, Anglais, Allemands, Français, Belges mêmes. Oh! c'est très amusant! - Et dire que pas un de ces imitateurs n'a cru imiter Virgile !

— Que le Journal amusant et le Nain jaune se donnent la main.

(1861. — Causerie. — Edouard Charpentier) : - « 0 « Goëthe!. Quand ton livre a pa-ru, il y a cinquante« cinq ans, l'Rmpire s'est arrêté étonné.; l'Europe,

« encore un peu élégiaque, malgré nos victoires et « nos maréchaux sans orthographe, a battu des mains « en s'écriant : Quel beau livre que Werther 1 » Werther parut en 1174, trente ans avant l'Empire; quatre-vingt-huit ans de date en 1862; les maréchaux, qui venaient de naître, étaient fort excusables de ne pas savoir encore l'orthographe.

(1862. — 1er mars. — Bigarrures d'arlequin. — Luc « Bardas) : — « Un ambassadeur anglais, grand ami « du plaisir, ne manquait pas une occasion de bal « masqué à l'Opéra. Le roi Louis XVIII, qui aimait » à plaisanter, lui dit en riant, dans une audience « intime : Mylord, vous ne venez pas seulement pour « les affaires de votre patrie à Paris ; vous venez aussi a pour y faire l'amour ? — Non , sire, répondit-il ; je « l'achète tout fait. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions constater tous les larcins faits aux almanachs du vieux temps.

— Ici, l'ambassadeur anglais serait le plagiaire du marquis de Carraccioli, ambassadeur de Naples ; — Louis XVIII serait le plagiaire de Louis XV.

(1865. — 23 septembre. — Les ressorts. —A. Marty) : ,(l, Le Journal amusant ne sera pas comme le singe c de La Fontaine; il aura soin d'éclairer sa lanterne.» Lisez :. comme le singe de Florian. (Livre II. —

Fable VII).

LE CONSEILLER DE LA MAISON

Les dernières lignes, du Journal amusant nous amènent , par analogie, au Conseiller de la maison, qui n'a rien de charivarique ni de tintamarresque , dont l'esprit est excellent et la rédaction soignée; mais auquel nous avons à dire un mot.

(1865.— 25 août) : - « Le cucurbitacé de cette année « pesait 152 kil., et a été payé 130 fr. —En voyant Il passer le splendide légume, j'étais bien de l'avis de a Florian, qui trouvait que le bon Dieu avait eu « grand' raison de ne pas faire pousser les citrouilles « sur les chênes, et les glands sur les tiges rampantes « des courges. »

Vraiment, on ne s'y reconnaît plus avec ces Mes.sieurs; ils confondent, ils embrouillent tout: — Nous venons de voir le Singe qui montre la lanterne magique, attribué à La Fontaine ; — voici maintenant le Gland et la Citrouille attribué à Florian ! — Deux jolies fables, ma foi ; mais à chacun la sienne. — Nous con-

seillons au Conseiller de la maison de lire La Fontaine (Livre IX. — Fable IV), et au Journal amusant, qui, lui, ne conseille rien, de lire Florian.

Passons aux journaux à images : ils ne paraissent qu'une fois la semaine ; ils ont le temps d'ouvrir les grammaires, les dictionnaires historiques, mythologiques , le livre : Un million de faits, etc.

Voyons.

L'ILLUSTRATION

L'Illustration tient une grande place, une place d'honneur et de choix dans notre premier volume : nous l'avons quittée le 24 mars 1860.

(1860. — 22 septembre.) — L'Ill-ustration n'est pas plus exacte dans ses images que dans son texte. —

Le 22 septembre 1860, elle nous donnait le lancement à Marseille de la PROVENCE, devant Leurs Majestés !

- Où diable Messieurs les photographes avaient-ilsdonc braqué leurs machines ? - La Provence a été lancée à La Ciotat. Le Temps, illustrateur universel, nous donnait, quelques jours avant (16 septembre), l'entrée de Leurs Majestés au bal donné dans le château de Boully (sic); puis, dans le même numéro, Leurs Majestés visitant les travaux de la nouvelle cathédrale de Marseille, — ce qui ne fut jamais que sur le programme; — mais, sans doute , le siège était fait.

L'Illustration nous donnait un jour le dessin du

lancement d'un vaisseau à Toulon , vaisseau qui ne fut lancé que quelques mois plus tard.

Le Constitutionnel racontait, en octobre 1858, les fêtes célébrées à Limoges pour l'inauguration de la statue de Gay-Lussac ; — La statue n'était pas encore fondue !

Méry écrit, dans un journal à Illustrations, une série de charmants articles : Marseille et les Marseillais.

— Vite, le journal à Illustrations fait passer le chemin de fer sur le pont de Roquefavour !

Par ce que nous connaissons, jugeons de l'exactitude de ce que nous ne connaissons pas.

Encore une fois, où et comment Messieurs les photographes braquent-ils leurs machines? -0 public! que des bévues on commet en ton nom !

(1866. — 28 avril. — Courrier de Paris. — J. Claretie) : — « Le panache blanc, la moustache en croc, « la gasconnade et la bravade, et le Paris vaut bien « une messe en français joué sous jambe , tout cela est « dans ce mot : Henri IV. »

Nous sommes découragés : nous ne pouvons avoir raison de cette gasconnade impossible. — Continuez , Messieurs !

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

(1860.—19 juillet. — Ivan le terrible.- Marie Ferrié) : — « On dit d'Héliogabale qu'il fit son cheval consul: » Quand nous étions à l'école, — en cinquième, — on nous disait cela de Caligula.

(Après la moisson. — Marie Ferrié) : - a Aux fêtes « de la moisson, dans le comté de Glocester, tout le « village est rassemblé sur la coudrette ; c'est une vraie « fête locale. »

Je le crois bien que c'est une fête, et toute locale, de voir tout un village rassemblé sur des coudriers, ou des noisetiers ! — Nous ignorons ce qu'à Glocester on appelle coudrette, mais en France, ce serait bien drôle.

(26 juillet) : - « Paris vaut bien une messe. »

Passons : nous ne connaissons que trop ce vieux cliché.

(24 mai. — Les contes en France. — V. d'Andravy) :

« Si Peau-d'Ane m'était conté « J'y prendrais un plaisir extrême,

« a écrit quelque part le grand fabuliste. Cet éloge, « dit si naïvement et tombé de si haut, caractérise « infiniment mieux que nous ne saurions le faire le « génie de Charles Perrault ; mais, en quelque estime « que La Fontaine tînt les contes de Perrault en géŒ néral, et Peau-d'Ane en particulier, n'allez pas « croire au moins, lecteurs, qu'ils aient valu à leur « auteur le fauteuil académique qui lui fut offert le « 22 novembre 1671. »

Les lecteurs en sont aisément persuadés : ils savent que la troisième et quatrième partie des Fables de La Fontaine, où se trouve le livre VIII, parurent en 1678-1679; les vers cités sont dans la fable IVe de ce livre. - Or, Perrault ne publia ses contes qu'en 1694 , vingt-trois ans après avoir été reçu de l'Académie , seize après la Fable en question. La Fontaine, paà plus que Molière (le Malade imaginaire, - 16 î 3 Acte II, - scène XI), n'a pu faire allusion au conte de Perrault : longtemps avant La Fontaine, longtemps avant Molière, Peau-d'Ane était dans la mémoire de tout le monde. - Perrault recueillit les traditions des grand's-mères et des nourrices.

(1863. - 26 février. — Le chàteau de Windsor. -

Maria F-errié) : — « Il y a bien longtemps que Pavilrr Ion, parlant du château de Windsor, disait dans le « style maniéré du dix-huitième siècle, qu'il avait « été bâti et embelli par les Fées, pour la demeure « ordinaire des Grâces et la retraite des plus tendres amours. »

Pavillon, né en.1632, mort en 1705, n'est pas du dix-huitième siècle.

(7 mai. — Chronique.) — « Il n'y a qu'une semaine, « un mari dit à son domestique d'aller chercher la « garde pour sa femme en mal d'enfant; le domes« tique avertit quatre hommes et un caporaL.

« Tableau. n Ah ça! mais vous y tenez donc bien, Messieurs les chroniqueurs, à cette bêtise là! - Nous l'avons vue dans la chronique du Grand Journal ( ..mars 1866, et signée Albéric Second). — L'Univers illustré avait gagné de primauté, — mais Paul de Kock aussi. — Il n'y a qu'une semaine. Ah! Messieurs, comme vous êtes souvent à court ! — Il n'y aurait qu'un moyen : - ce serait de ne plus chroniquer, mais. mais !.

(1866.—28 mars.- Causerie scientifique) : - « Ces « paroles du vieux Sainte-Foix, dans son Tableau de « Paris. a Saint-Foix, et non Sainte-Foix, n'a pas plus fait le Tableau de Paris que Sébastien Mercier n'a fait les Essais historiques sur Paris.

LE MONDE ILLUSTRÉ

(1860). — Dans le Courrier de Paris du 9 juin, le Monde illustré revenait sur une erreur qui lui avait fait prendre pour un juif le fameux financier Samuel Bernard, protestant converti ; mais, en même temps, il le faisait mourir en 1759, ce qui donnait à Samuel Bernard 108 ans. — Lisez 1739.

(16 juin. — Courrier de Paris) : - c N'est-ce pas « une chose incroyable et pourtant vraie. par la « raison que donne SOUVENT, pour tant de faits, « saint Augustin : quià absurdum? »

D'abord, saint Augustin ne l'a pas dit une seule fois; ce mot profond est de Tertullien (Voir notre 1" volume, page 92). — Puis, saint Augustin, ou Tertùllien le répétait SOUVENT ! — Cela rappelle un correspondant du Siècle (25 janvier 1856), M. Arthur Subé (marchand en gros -à Bercy ), nous représentant Galilée occupé, pendant quarante ans, à frapper du pied la terre en s'écriant : Elle tourne !

(18 août. — Courrier de Paris) : « C'est toi qui l'as nommé 1 « (Corneille.) »

Lisez : Racine (Phèdre. Acte Ier, scène III.) {18 août encore. — Les Cercles de Paris. — Jules Noriac) : — « François Procope, un Sicilien qui n'avait « pas pris au sérieux la prédiction de Mme de Sévigné a sur Racine et sur le café. »

C'est l'auteur de la Bêtise humaine qui prête généreusement celle-là à Mme de Sévigné ! A Mme de Sévigné, qui, de tous les écrivains, a dit le moins de bêtises, par cela même qu'elle n'était pas un écrivain!

— Voir, pour plus amples informations, le 1er volume des Bévues parisiennes, pages 120-121.

(17 novembre. — Courrier de Paris) : - « Le chef a de la famille des Neuhoff, Théodore, un aventurier « célèbre, ayant été chassé de la Corse, dont il s'était a emparé en 1781, à peu près comme Garibaldi s'est « emparé de la Sicile. »

En 1781, la Corse était française depuis treize ans, Neuboff était mort en Angleterre depuis vingt-cinq ans ; son expédition et sa royauté, qui dura huit mois, datent de 1739. — Le chroniqueur du Monde illustré n'a donc jamais lu : D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient?

(24-novembre). — La même feuille à images, et

malheureusement à texter nous donne des épisodes de la vie. de Jeanne d'Arc, copiés de miniatures recueillies dans un manuscrit du XVe siècle. — Ce manuscrit, nous dit-on, fut exécuté à Chaillot, près Paris, et offert par l'auteur au roy Charles VII, en 1484; en voici le titre : Cy commencent les vigiles de fct mort du feu roy Charles septième, à neuf pseaulmeS et neuf leçons.Il y a là d'étranges confusions. Nous demanderons à M. Justin Lallier, signataire de ces notes, comment un manuscrit a pu, en 1484, être offert à Charles VII, mort en 1461, et à quelles dates, commencent les vigiles de sa mort? — Il est impossible d'admettre là une faute d'impression : Charles VII est, naturellement, hors de cause, Louis XI aussi. — Nous n'y comprenons rien.

(1861, 12 janvier. — Courrier de Paris) : — « Désorn mais on nous dirait que M. Marlborough n'est pas « mort, que, comme Pascal, nous nous écririons : « Que sais-je? »

Donner à Pascal cette parole de Montaigne, ce n'est pas seulement une inexactitude, c'est un formidable non-sens.

(11 mai. — Courrier de Paris) : - « M. R. S. a.

« rédigé, ou plutôt compilé, une sorte de traité de boit tanique. Le titre de l'œuvre est : La botanique « mise à la portée de tout le monde. Madame K., une « jeune Israélite auprès de laquelle le fâcheux auteur

« a tenté sa spéculation, a renvoyé, — non pas les « 8 francs demandés, — mais le livre même, se bor-, « nant, pour toute réponse, à gratter l'avant-dernier ed du mot portée. Vous voyez la phrase qui en ré« suite. »

Madame K. pouvait bien renvoyer le livre, mais non les 8 francs, que sans doute elle n'avait pas reçus avec le livre. — Madame K., malgré toute sa malice et tout son esprit, n'est qu'une plagiaire. — Preuve : Voltaire à Thiriot (Cirey, 5 mai 1738). - (Sachons d'abord que des libraires avaient mis aux Eléments de Newton ce second titre : Mis à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire) : « Le titre charlatan que « d'imbécilles libraires ont mis à cet ouvrage est ce « qui m'inquiète le moins. Cependant, je vous prie « de détromper sur ce point ceux qui me soupçonnefi neraient de cette affaire ridicule. » — Et encore (à M- Berger. — Cirey, 14 mai) : « Il faut être un ven« deur d'orviétan pour ajouter : à la portée de tout le a monde. » — Pourquoi ces hauts cris? pourquoi cette colère? — Ah ! c'est que l'abbé Desfontaines avait fait comme Mme K.; il avait « gratté l'avant-dernier é du a mot portée. » Vous voyez la phrase qui en résulte.

- Oh ! qu'une chronique est donc aisée à faire !

(18 mai. — Courrier de Paris) : — « Vous connaissez « cet abbé de Dangeu. celui-là vivait enfoui dans II son heureuse grammaire. Un jour, on l'entretient u de graves événements politiques; c'était au temps

« du système de Law : « Ma foi, arrive ce qui voudra, « s'écria-t-il; j'ai, dans mon portefeuille, 200 verbes « complètement conjugués! »

Le mot est à peu près bien cité, mais il ne fut pas dit lors du système de Law ; c'était à l'époque de nos désastres à Hochstedt et à Ramillies.

(Juillet. — Courrier de Paris) : — « Jane Eyre, le « chef-d'œuvre de Charlotte Bronté (Currer Bell), est « en même temps son unique ouvrage. J'ignore si a elle est morte ou si elle vit encore. »

Charlotte Bronté est morte le 31 mars 1855. — Jane Eyre est son unique ouvrage. sauf Shiriey, qui a eu dix-huit éditions et a été traduit trois fois en français ; — sauf De Villette, qui n'a pas eu un moindre succès ;— sauf le Professeur, ouvrage posthume, donné par quelques-uns de nos journaux en prime à leurs abonnés. — Quand nos chroniqueurs ne pillent point çà et là les vieux anas, quand ils sont réduits à leur propre force, -ils ignorent beaucoup de choses ! — Bah !

ils n'en chroniquent pas moins ! — Au contraire !

(1862, 21 juin). - Encore le quià absurdum attribué à saint Augustin. — Le Monde illustré cite beaucoup ; il cite surtout fort souvent un fragment de vers latin.

(15 février. — Achille Arnaud. — 22 février. — André Boucard). — Tous deux écrivent AUDACES Fortuna juvat. — Citateurs éternels, lisez au moins vos auteurs : AUDENTES Fortuna juvat, dit Virgile (JEneide, lib. X, vers 284).

(1863, 25 avril. — Courrier de Paris) : — « C'est de « rInconstant de Collin d'Harleville que Diderot écrite .vit : « Pelure d'oignon brodée de paillettes..

- Où Diderot a-t-il écrit cela? L'Inconstant est de 178F; Diderot était mort depuis deux ans.

(1865. — Courrier de Paris. — Alter) : - « C'est d.l' le Lyonnais, ne l'oubliez pas, que sont venus MM. Jules u Janin, Capefigue, Frédéric Morin et Philipon.

« Taxile Delord, Blaze, de Pontmartin, ne sont-ils pas Il àe Vaucluse?. Le pays de la fine champagne est « aussi celui de Pelletan. »

Le nom de M. Frédéric Morin n'étant pas encore arrivé jusqu'à nous, nous ignorons quelles villes sont en droit de se le disputer. — Ce que nous savons à n'en pouvoir douter, c'est que Capefigue est de Marseille, et non du Lyonnais; — que Taxile Delord est de Marseille, et non de Vaucluse. — Il faut n'avoir pas lu la Petite ville, pour ignorer qu'Eugène Pelletan est de Royan, et Royan ne se trouve nullement dans la Champagne, fine ou non fine.

(16 juin. - Revue anecdotique. - Lorédan Larchey) — « Plus heureux que Mme de Beauharnais, Le Franc a de Pompignan ne vit lancer contre lui qu'un seul a vers, mais il est terrible. On annonçait une somp« tueuse édition in-quarto de ses Poésies sacrées, « Psaumes et cantiques, lorsqu'un jaloux écrivit au« dessus du titre : « Sacrés sont-ils, car personne n'y touche! »

Mais ce vers terrible est de Voltaire (Le Phuvro Diable,, 1758), et Voltaire n'était ni ne pouvait être jaloux de Le Franc de Pompignan; il l'exécrait et t'insultait en prose et en vers, parce que Le Franc était profondément chrétien. — Il a écrit, non pas Sacrés sont-ils

mais

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Et ce n'est pas le seul vers dont Le Franc eût à se plaindre ; il s'en faut de beaucoup. Voyez Epitre à Daphné (1761) ; — Epître au roi de la Chine (1771) ; — le Russe à Paris (1760); — et les chansons grotesques; — et les Facéties, les quand, les si, les pourquoi, les pour, les que, les qui, les quoi, les car, les ah! ah!

ineptes épigrammes en prose, dont quelques-unes sont de Morellet. — Rappelez-vous : Savez-vous pourquoi Jérémie A tant pleuré pendant sa vie?

C'est qu'en prophète il prévoyait Qu'un jour Le Franc le traduirait.

Rappelez-vous surtout les derniers vers de la satire la Vanité (1760) : César n'a point d'asile où sa cendre repose, Et l'ami Pompignan pense être quelque chose!

Ce qui est tout aussi terrible que le Sacrés £ ls sont.

— Mais quoi!

Le Franc de Pompignan, homme d'un vrai talent, ne croyait pas à l'infaillibilité des philosophes du jour! aussi fut-il harcelé, insulté, calomnié par eux, et vit-il lancer contre lui plus d'un vers!

LE GLOBE ILLUSTRÉ

Au Globe Illustré, on écrit comme suit : (1862,12 juin. — Achille Arnaud) : — « Il faut reCI noncer au surnaturel, et, appelé à tenir la place, fi mais non à remplacer mon ami Jules Noriac, en « villégiature à Bade, prendre bravement son parti « (le parti de qui? de M. J. Noriac?), ne se laissant « inspirer, faute de mieux, que des incohérences des « événements hebdomadaires. »

Il y a là plus d'incohérences que d'inspirations; malheureusement, ce n'est pas chose d'inspiration que la grammaire.

LE MUSÉE DES FAMILLES

(1862 janvier, p. 104. — P. C. — Etudes morales.Les sept péchés capitaux, dessin allégorique de M. L.

Breton) : — « Nous laissons aux méditations de nos « lecteurs et de nos lectrices cette énigme au crayon > « imitée de Grandville. Chacun y trouvera son com« partiment, peut-être même ses compartiments, s'il a n'a pas dans l'œil la poutre de la fable. »

Prendre pour des fabulistes saint Matthieu et saint Luc, c'est trop imiter, non pas Grandville, mais le docteur Strauss et M. Renan.

(1866, mars. — Monographie anecdotique du café.Fulbert-Dumonteilh) : — « Fontenelle, qui mourut à « quatre-vingt-dix ans. »

Lisez : à cent ans moins un mois.

(Id.) : — a Un ami suppliait Voltaire de renoncer « au café, qu'il regardait comme un poison. — Eh

« bien ! j'en mourrai, dit le grand homme. — Il avait quatre-vingt-dix ans. a Voltaire est mort à quatre-vingt-quatre ans. — Qui l'ignore? -

LA NOUVELLE FRANCE ILLUSTRÉE

(1865, n° 1. — Marseille. — lra partie. — Chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, page 11) : — « Le quatrain « suivant de Scudéry, qui fut gouverneur du châ« teau de Notre-Dame-de-la-Garde au XVIIe siècle, « laisse indécise la question si cette citadelle était « d'une utilité réelle pour la défense de Marseille : « Gouvernement commode et beau, « A qui suffit pour toute garde « Un suisse avec sa hallebarde « Peint sur la porte du château.

« Les vers suivants tendraient à confirmer l'opinion « que les fonctions du gouverneur étaient une siné« cure, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes une plai« santerie dans le goût de celle de Scudéry : « Des gens travaillant la garoche (gravier) « Nous disent : Messieurs, là dedans

a On n'entre plus depuis longtemps : Le gouverneur de cette roche « A, depuis environ quinze ans, « Emporté la clef dans sa poche. »

Nous lisons au texte, non pas garoche, qui demanderait une explication, mais : Des gens qui travaillaient là proche.

Non, jamais Scudéry, le fier Scudéry, ne se serait ainsi moqué de son propre gouvernement. — Ces vers sont de Chapelle et Bachàumont, et bien connus pour être de ces deux charmants voyageurs. — C'est là une bévue que nous aurions crue impossible.

LES REVUES

Au moment d'aborder les Revues, nous disions dans notre premier, timide et modeste essai: « Nous avons épuisé, en faveur des Journaux, les trésors de notre indulgence ; nous en aurons moins pour les Revues et pour les livres, dont les auteurs ont devant eux une semaine, quinze jours, un mois, toute une vie de préparation : l'exactitude est si facile que l'inexactitude est impardonnable; et livres et Revues ne sont guère plus soigneux de leur rédaction que les Journaux : on se moque de nous ; nous ne rendons pas dédain pour dédain, mais nous protestons. »

LA REVUE DES DEUX-MONDES

s

Et par la date de sa fondation (1830), et par ses premiers succès mérités, et par le nombre de ses abonnés, qui (nous ne comprenons pas pourquoi) ne diminue point, et par l'autorité qu'elle conserve encore un peu malgré son incontestable dégénérescence, par la gravité souvent bien lourde de ses articles, par les noms qui les signent et qu'on est parfois assez étonné de trouver là ; — par plusieurs causes fort singulières et vraiment inexplicables qui font encore de l'œuvre voltairienne de M. Buloz une œuvre accréditée auprès de quelques esprits; — par bien d'autres raisons qu'il serait trop long d'énumérer, la Revue des DeuxMondes, disons-nous, a le droit d'être nommée en tête des autres Revues. — Nous commençons donc par elle.

(1860, 1er septembre. — La Philosophie de Leibnitz.

— Albert Blanc) : — « Tel était l'objet des médita-

« tions de Leibnitz dàns ce fameux bois de Rosenthal, (. près de Leipsig, consacré aujourd'hui par son soul' venir. Il ne faisait qu'entrevoir confusément l'idée « qu'il cherchait, lorsque, en 1762, — il avait vingt» six ans, — une mission diplomatique le conduisit à o Paris, où il exposa à Louis XIV le projet d'une ex« pédition en Égypte. »

En 1762, Leibnitz était mort depuis quarante-six ans, Louis XIV depuis quarante-sept.

f15 septembre. — Du mouvement moral des sociétés.

— Alfred Maury, de l'Institut) : — « Bossuet a dit: « L'homme s'agite, Dieu le mène, — magnifique « parole. »

Oui, magnifique parole, mais qui appartient à Fénelon.

(1861, 15 juin. — L'Angleterre et la vie anglaise. —

III. — Alphonse Esquiros) : — « Un théologien d'ou« tre-mer a fait observer que saint Paul lui-même LI n'avait pas craint de citer devant l'Aréopage un u vers des anciens tragiques grecs, rendant ainsi hom« mage à l'action civilisatrice du théâtre. Qui ne sai« sit la valeur de cet argument dans un pays où la « Bible fait autorité ?» — Et en note : « In ipso viviu mus, et fnOvemur, et sumus. »

Le théologien d'outre-mer et M. Esquiros se trompent : Aratus , Cilicien comme saint Paul, ne fut point un poëte tragique ; il est auteur d'un poëme sur l'astronomie, les Phénomènes, traduit par Gcrmanicus

César, par Festus Avienus et, antérieurement, par Cicéron. La citation faite par saint Paul et prise au commencement du poëme, n'est point In ipso vivimus, et rnovemur, et sumus, mais : Sicut et quidam vestrorum Poetarum dixerunt: IPSIUS ENIM ET GENUS SUMUS. — La première partie du verset est différente de la seconde (Acte des Apôtres. — Chap. XVII ; — vers 28). - Donc, en citant un poëte didactique, saint Paul n'a nullement rendu hommage à l'action civilisatrice du Thédtre. — Comment le pays où la Bible fait autorité pourrait-il saisir la valeur de cet argument ?Aratus fût-il un poëte tragique, qu'est-ce que cela prouverait? Bossuet, citant un vers de Corneille, aurait-il rendu hommage ? Saint Augustin, qui tonne contre le Théâtre, n'a-t-il pas cité des vers des poètes dramatiques?

(15 juillet. — Un nouveau commentaire de Corneille.

— Eugène Lataye) : — « L'examen de Cinna porte « pour sous-titre : La Fondation de l'Empire, l'Ordre « établi. Ici se fait jour la véritable pensée du système ; « déjà, dans Sertorius, parait-il, Corneille avait prédit « la nécessité de l'Empire. »

Mais Cinna est de 1639, Sertorius de 1662. — Que devient le déjà ? Que devient la véritable pensée du système?

(1er février. — Joseph de Maistre et Lamennais. Louis Binaut) : — « J. de Maistre avait dit le premier - que « les traditions antiques sont vraies, que le

« paganisme entier n'est qu'un système de vérités fa qu'il suffit de remettre à leur place. »

J. de Maistre a dit bien des choses le premier, mais pas celle-là ; d'autres l'avaient précédé, sans compter Guérin du Rocher, qui n'est pas le premier non plus, mais qui a fait sur ce sujet un livre inachevé, foudroyant de -science (Histoire véritable des Temps fabuleux). — La hache du 2 septembre 1792 l'arrêta dans ses prodigieux travaux.

(15 juillet. — LItalie ; anecdotes de voyages. — Ch. de Rémusat) : - « Cette première entrée à Nîmes conduit « à une vaste place, ou plutôt à une vaste promenade u aumilieu de laquelle s'élève une fontaine en mar« bre blanc, ouvrage important d'Antoine Etex. »

■ Et Pradier, alors ? — M. de Rémusat fait savoir à ses lecteurs qu'il est membre de deux académies ; — pas de celle des Beaux-Arts, au moins !

(1er octobre. — Les Sopranistes) : — « C'est en 1761 « que Farinelli quitta l'Espagne et retourna en Italie.

« Il choisit Bologne pour son séjour. Il ne s'absenta « qu'une fois pour aller à Rome. Farinelli eut une « audience du pape Benoît XIV. » — Suit un bon mot du Pape Lambertini, comme l'appelle l'auteur, d'un air un peu dégagé.

Mais Benoît XIV n'est-il pas mort en 1758? — La date n'est point une faute d'impression ; plus bas on lit encore : « Farinelli retourne en Italie en 1761, et « se fixe à Bologne. »

(1862, 15 mars. — La Suisse chrétienne et le Disehuitième siècle. — II. — Saint-René Taillandier) : — « On assure que chaque année, quand revenait le « jour de la Saint-Barthélémy, Voltaire était pris de « fièvre. N'est-ce pas là une fièvre sainte ? »

Il serait temps d'en finir avec cette ridicule légende) M. Saint-René Taillandier nous avait accoutumés à des choses plus sérieuses. — Les plus fervents admirateurs de Voltaire ont protesté contre cette sentimentale niaiserie : « Ce qu'on a dit de la fièvre annuelle Il de Voltaire le jour de la Saint-Barthélemy n'est « point vrai. Un légendaire, autrefois, eût pu embellir « la chronique de quelque saint d'un pareil mensonge ; « mais la vie d'un philosophe aussi grand par ses œu<■ vres que puissant par sa doctrine, ne pourrait qu'en « être déparée. » — Qui parle ainsi ? Duvernet, lequel commence sa Vie de Voltaire par cette phrase étonnante : « Voltaire est, sans contredit, le plus beau « présent que la nature ait encore fait aux hommes? a — Et M. Arsène Houssaye, dans son Roi-Voltaire, écrit d'un style qui eût fait jeter à Voltaire de si bons < clats de rire : « Le marquis de Villette raconte que, « tous les ans, Voltaire éprouvait un accès de fièvre « le jour anniversaire de ce lugubre massacre. Peut« être l'auteur de la Henriade a-t-il un peu visé à « l'effet ; il eût pu se contenter de la fièvre de l'indiIl gnation ; celle-ci du moins eût été sincère. » — En 1772, Voltaire écrivit, en lettres rouges, une fort

mauvaise ode sur la Saint-Barthélémy : ce jour-là, il n'eut pas même la fièvre de l'inspiration. — Tout se réduit là. — Oh ! le Charivari! oh! le Siècle! oh!

l'Opinion nationale! oh! l'Avenir national! oh! le Char rivari surtout ! Si quelqu'un de nous avait un accès de fièvre à chaque anniversaire de la mort de Louis XVI, de Marie-Antoinette, d'Élisabeth', des massacres de septembre, etc. !

(1863,1" août. — Les Buveurs de Cendres. — Maxime du Camp) : a Après sa mort, les disciples de Savonarole adorèrent les restes informes de celui qu'ils « avaient tant aimé, comme ils auraient adoré les o reliques d'un saint. »

M. Maxime du Camp en est encore à croire que les catholiques adorent les restes d'un homme, les reliques !

(1er juin. — La Pologne et ses véritables limites. —

V. de Mars) : — « Ne résulte-t-il pas de ces lettres f que le fils de Catherine II pensait comme sa mère? »

Or, il s'agit des lettres d'Alexandre Ier, qui devient ainsi fils de Catherine III (1864, 1er mai. - Les Silves d'Auguste Barbier. —

Jules Gondrault) : — « Tout poëte, écrivait en 1840 « M. Victor Hugo, indépendamment des pensées qui ■v. lui viennent de son organisation, doit contenir la « somme des idées de son temps. Ce mot peut être 41 appliqué à bon droit aux époques qui, selon l'exu pression de Térence, sont pleines de rimes, et où a la poésie coule de source. »

Plenus rimarum sum, hàc atque illàc perfluo, dit, en effet, Parmenon dans l'Eunuque de Térence (acte I", scène n). — Mais M. Gondrault croit-il donc que Parmenon , l'esclave de Lâches, est un poète plein de rimes? Croit-il que rima se traduit par rime, qui vient de fvQpToç cadence, rhythme ; — et cela surtout à une époque où on ne rimait pas encore, où la rime qui, croit-on, nous vient des Arabes ou du roi gaulois Bardus V, était inconnue? — RIMA, fente, crevasse, disent les dictionnaires : et Je ne puis garder un « secret, dit Parmenon à Thaïs; je suis plein de « fentes, de crevasses; je fais eau de tous côtés. » Il y a loin de là à la poésie et aux rimes.

(1er mai. — L'Instruction supérieure en France. E. Renan) : — « La France est la patrie de Casaubon, « de Descartes, de Saumaise, de Ducange, de Fréret. »

Faire naître en France Casaubon (Isaac) ou son fils (Méric), au lieu de les faire naître à Genève, ce n'est pas d'une instruction supérieure.

(1er juillet. -. Maurice de Saxe. — Saint-René Taillandier) : — « Une balle renverse Charles XII dans la el tranchée d'une forteresse, et le comte de Goertz est « pendu. »

« Le baron (et non le comte) de Goertz fut conu damné par le Sénat de Stockholm à avoir la tête « tranchée, » dit Voltaire, que tout rédacteur de la Revue des Deux-Mondes doit savoir par cœur.

(1866, 1" mars. — Études sur l'Italie. — Taine) —

M. Taine décrit très exactement un fameux tableau : Le Martyre de saint Pierre de Vérone, qui fut rendu à l'Italie en 1815; on le voit à Venise. — Pierre de Vérone, inquisiteur général de l'ordre des Dominicains, fut assassiné, le 6 avril 1252, sur le chemin de Côme à Milan : on l'appelle, dans l'histoire, Pierre de Vérone, Pierre de Milan, ou Pierre-le-Dominicain ; c'est sous ce dernier nom que les artistes désignent en général le tableau qui représente sa mort. — Voilà ce qui a trompé M. Taine qui dit : Martyre de saint Pierre, par LE DOMINICAIN. — S'il avait plus de connaissances en peinture, il aurait compris que le faire du Dominiquin est bien différent de celui du Titien, et il aurait écrit : Martyre de saint Pierre-leDominicain, par le Titien.

Autre question : Pourquoi suffit-il de toucher à la collaboration de la Revue des Deux-Mondes pour devenir mortellement ennuyeux? — Voyez tout récemment (15 juin) les Apparitions de I. Tourquenef, traduites par Prosper Mérimée.

tA REVUE CONTEMPORAINE

Elle joue un rôle assez remarquable dans notre premier volume : nous nous rappelons, entre autres, M. A. Claveau (29 février 1860) faisant raconter à Mmede Sévigné, morte en 1696, les derniers momènts de Mme de Montespan, morte en 1707. (Voir notre premier volume, pages 106-107).

Voyons les progrès qu'a pu faire depuis Y inconstante Revue.

(1860, 30 novembre. — Le Journaliste français. A. Claveau) : — « Si vous ne voulez pas dire que c'est « la Providence, dites que c'est la Fortune qui gou-, « verne; les hommes s'agitent, et elle les mène.

« Mais cette philosophie, c'est le fatalisme ! oui, le « fatalisme de Bossuet. »

S'il y avait là du fatalisme, ce serait le fatalisme de Fénélon. — Combien de fois faudra-t-il.le répéter encore?— Du reste, le texte de Fénelon est clair; on le comprend sans la moindre peine ; mais si vous le

cherchez dans Bossuet, ce texte vous échappe, et aussi le sens si profond.

(1861, 15 mars. — Chronique littéraire. - A. Claveau) : — « Ce jeune prince (Néron), dit Voltaire, « avait appris tout de l'esprit et des talents. Voltaire « a raison. »

Ce n'est point là le style de Voltaire ; nous ne comprenons, dans cette phrase, ni Néron, ni Voltaire, ni M. Claveau.

(30 juin. — L'Illusion comique de Corneille en 1630 et en 1860. — François Beslay). - Article plein d'erreurs de dates. — L'Illusion comique est de 1636, l'année du Cid ; — après Mélite (1629), après Clitandre (1630), après la Veuve, la Galerie du Palais et la Suivante (1634), après la Place Royale et Médée (1635). —

CI Corneille finira par le sublime; ij ébauche le Cid; « il ne l'achèvera qu'en 1637. «

S'il est une date bien connue et qui rayonne dans notre histoire littéraire, c'est l'année du Cid (1636).

— M. Beslay reproduit, dans l'article, l'erreur du titre : « Le public de 1861 n'est pas celui de 1630. D (1864, 15 mai. — Des rapports de la Religion et de l'État. — Deuxième partie. —Ad. Franck, de l'Institut) : — a Ce qui fait considérer saint Louis comme « le fondateur de l'Église gallicane, c'est la Pragma« tique-sanction, digne préambule des établissements « de ce prince, car ceux-ci sont datés de 1270, et la « première de 1268. »

« Deux malheureux jeunes gens, d'Étallonde et - Labarre, pour avoir chanté une chanson impie, « furent brûlés vifs, après avoir eu la langue arra« chée, comme Vanini. »

Quand on est membre de l'Institut, on doit savoir que saint Louis n'a pas fait de Pragmatique-Sanction (Voir notre premier volume, pages 151-158). — Quand on est membre de l'Institut, on doit savoir que d'Ëtallonde et Labarre avaient fait autre chose que de chanter une chanson impie, qu'ils avaient mutilé un crucifix de bois, placé sur le pont d'Abbeville, — ce qui n'excuse pas le supplice. « Vous avez brisé une « statue, écrivait le roi Frédéric, je vous condamne à a la rétablir. » — Le roi sceptique était trop indulgent, les juges d'Abbeville furent barbares. -.

Quand on est membre de l'Institut, on doit savoir que d'Étallonde échappa au supplice, qu'il se sauva en Prusse, et devint un officier ingénieur distingué au service de Frédéric.

(31 juillet. — Athxneum français. — P. Mazerolle) : — « Son genre est le genre libre, lequel doit être bon, « si l'on en croit Boileau, n'étant pas ennuyeux. »

C'est un vers isolé de Voltaire (Préface de l'Enfant prodigue) : Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux, vers que M. Ed. Fournier dit être une ligne de prose, mais que Voltaire écrit à la ligne.

Un de mes amis propose cette variante : - Tous les genres sont bons , hormis le genre humain !

(15 octobre. — Introduction générale à l'Histoire de France. - V. Duruy, ministre de l'instruction publique) : - a L'Auvergne, à la fin de l'Empire, était « toute royaliste. Deux écrivains, qui ont le plus « audacieusement prêché le retour à l'ancien régime, « MM. de Montlosier et de Bonald, étaient, l'un de « Clermont-Ferrand, l'autre de Milhau.; De Paris, a sont encore Delille. »

Permis à M. J. Janin, qui a, dans les Bévues, de si longs et si beaux services, mais qui, Dieu merci, n'est pas encore ministre de l'instruction publique ; permis à M. J. Janin de faire de Rodez la capitale de l'Auvergne, mais un ministre de l'instruction publique, qui écrit une Histoire de France, devrait savoir que Milhau est dans le Rouergue. — Il devrait savoir que Delille n'est pas de Paris, mais des environs de Clermont, en Auvergne, — de Clermont, patrie de Pascal, dont il était petit-neveu par sa mère.

Il y a bien d'autres erreurs dans le travail de M. le Ministre de l'Instruction publique; mais elles sont d'une nature beaucoup plus grave, et n'entrent point, heureusement, dans notre cadre.

(1866, 30 juin. - Puget de la Se-rre. — Baron Ernouf) : — « Les gens de lettres n'étaient pas des

« moins empressés à faire la cour au financier Mon « tauron, — l'Eminence gasconne, - témoin l'Épître « dédicatoire du Cid. a Ce n'est pas le Cid, mais Cinna qui est dédié à Montauron, — ce qui ne change en rien l'appréciation de M. le Baron Ernouf; — le Cid, est dédié à Mme la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu. — Cette très légère erreur n'empêche point l'article sur La Serre d'être un excellent article littéraire.

LA REVUE BRITANNIQUE

Il y a quelques années, la Revue Britannique, le prenant d'un peu haut, nous révélait un fait curieux.

— Dans un recueil d'autographes mis en vente au mois d'avril 1860, elle avait lu ceci : Le premier qui fut roi fut un soldat heureux : Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

(RACINE)

Fort de Ham , le 4 février <844.

Napoléon-Louis BONAPARTE.

La Revue Britannique ajoutait : « On peut remarquer, « sans être coupable de lèse-majesté, que ces vers « sont de Voltaire, qui serait très fier de les voir « annexés au domaine poétique de Racine. — Cuique « suum. »

Oui, cuique suum; c'est notre devise, et nous allons parcourir rapidement la Revue Britannique.

(1861.—Novembre. — Un pélerinage aux cimetières d'Angleterre) : — « L'épitaphe anglaise est plus Il généralement une épigramme du mari contre la fi femme que de la femme contre le mari. Boileau II semble les avoir résumées toutes :

« Ci gît ma femme : ah! qu'elle est bien « Pour son repos et pour le mien ! »

Vrai ! Boileau? — On a dit aussi Piron; — ni l'un ni l'autre. — L'épigramme est, selon toutes les probabilités , de Jacques du Lorens, auteur et magistrat satirique mort en 1655; elle est, dans tous les cas, antérieure à Boileau et à Piron.

(1863. — Janvier. — L'Origine de la chevalerie) : u Charlemagne essaya de rallumer le flambeau pres« que éteint de la civilisation romaine. Son père, « Charles Martel, avait repoussé les barbares «

Nous avons vu Alexandre Ier fils de Catherine II ; — Voici Charlemagne fils de Charles Martel! - Oh!

comme les Revues, qui ont tout le temps d'ouvrir le premier Dictionnaire Biographique venu, enseignent bien l'histoire aux lecteurs !

(Août. — Correspondance d-Âllemagne. — Abraham Rolland) : - « L'Allemagne n'épargne rien afin de « réaliser au moins la seconde partie de ce que Quinje tilien - demande pour l'homme bien élevé : Mens u sana in corpore sano. »

Quintilien n'a pas dit cela. — Lisez: JUVENAL (satire X. Vers 356) : ■èrandum est ut sit mens sana in corpore sano.

Mirabile dictu ! — M. Sainte-Beuve, ce type, ce prototype de toute exactitude, a fait une erreur semblable : « Nous voilà bien loin, dit-il, de cet aimable « Horace et de son vœu: habituel, mens sana in corl' pore sano. » (Port-Royal. - Tome III, page 260. —

Livre troisième. — Seconde édition). — Pour trouver M. Sainte-Beuve en faute, il le faut saisir à la volée : une erreur matérielle est bien rare chez lui.

(Novembre. - Chronique et bulletin bibliographique) : Il Cette Henriette d'Angleterre, dont Bossuet disait « que son supplice, en enfer, serait de coucher entre « deux draps de toile de Hollande. »

Bossuet n'a jamais dit cela de personne, — Mazarin le disait d'Anne d'Autriche. — « Il était difficile de « lui trouver de la toile de batiste assez fine pour lui « faire des draps et des chemises, et avant qu'elle pût « s'en servir, il fallait la mouiller plusieurs fois pour « la rendre plus douce. Le cardinal Mazarin disait' »

(Madame de Motteville. — An 1665).

(1864. — Septembre. — Correspondance dItalie. Auguste Desarmières) : — « Personne aux XIIIe, XVIe, v XVII et XVIIIe siècles , ne. pensait à élever des sta-

« tues à Dante, à Raphaël, au Tasse, à Corneille, « à Voltaire, à Shakespeare, à Goëthe ; si ces grands « hommes ont été honorés d'une manière éclatante, « c'est par nous. »

Nous demandons une exception pour Mme Necker, qui a parfaitement pensé à faire élever, par souscription, à Voltaire (1770), une statue qui fit assez de bruit dans le temps, à laquelle J.-J. Rousseau lui-même apporta son offrande, qui inspira au modèle ces vers étranges, adressés à Pigalle :

Cher Phidias , votre statue Me fait mille fois trop d'honneur

-.

Et Buffon? — Sa statue ne fut-elle pas, de son vivant aussi, érigée au Jardin des Plantes , avec ces mots gravés au bas : Naturam amplectitur ommen ? —

Ce qu'un mauvais plaisant traduisit par : Qui trop embrasse, mal étreint. — Buffon se fâcha , et l'inscription fut changée : Majestati naturœ par ingenium, — ce qui n'était pas plus modeste.

La joie de Buffon alla jusqu'à l'enivrement, écrivait-on. — Il est vrai qu'une statue n'était pas alors une chose banale, comme de nos jours.

Ces inscriptions nous rappellent un quatrain de M. Bouilly :

Entre le chêne et l'églantier, Buffon, couché sur la verdure, Ecrivit son ouvrage entier Sur les genoux de la nature.

Oh!

(Décembre.-Les fumeurs d'opium.- Dr J. Fournet).

— Epigraphe de l'article : « L'homme s'agite, et Dieu le mène. » Signé bravement : Bossuet, — comme toujours.

(1865 - Janvier. — Chronique et bulletin bibliographique) : « Ce moi si odieux chez d'autres, dit Mon« taigne, et si aimable chez lui. » Jamais mot ne fut plus connu pour être de Pascal : le moi est haïssable.

(Août. — David Garrick à Paris. — N. F. — Dublin University Magazine) ; « Deux ans après, le gouver« neur de Pondichéry (M. de Lally), fut pendu ; on « se rappelle ces circonstances comme de sinistres « avertissements. Le bourreau avait offert à Lally un, « morceau de corde de pendu, avec infiniment de « politesse. Les autres cordes, avait-il dit, sont « bonnes pour de pauvres diables, des drôles et des « misérables; mais-voici pour vous, Monseigneur, « ajouta-t-il, en remettant le bout de corde à Lally.» Où l'University Magazine a-t-il donc pris tout cela, le bourreau offrant la corde avec infiniment de politesse, etc.? -M. de Lally ne fut pas pendu, mais décapité,

« ayant dans la bouche, dit Voltaire , un large bâillon « qui, débordant de ses lèvres et défigurant son vi« sage, formait un spectacle affreux. » — « L'arrêt « portait, ajoute Voltaire, que Thomas-Arthur Lally, « était condamné à être décapité. » (Frag. historiques sur l'Inde. — Art. XIX). — Encore une fois , que devient la corde de pendu ?

« Grimod de la Reynière n'est mort que sous le « premier Empire. » — (Novembre. — Les Salons. —

J.) — Mort en 1838 ou 1836.

LE CORRESPONDANT

La plus intéressante, la mieux faite de nos revues, la plus digne d'être lue par l'honnête homme et par l'homme de goût.(1861. — 25 septembre. — Deux villes mortes. —

Louis Enault) : — « Cette belle Provence que Le Brun, « surnommé Pindare , — sans que l'on n'ait jamais « su pourquoi, — appelait une gueuse parfumée. »

Le Brun-Pindare ne serait qu'un plagiaire ; le président de Brosses avait dit, lors de son voyage en Italie (1739) : « On trouve en cette province, à chaque « pas, l'agréable et jamais le nécessaire ; aussi, à « vous parler net, la Provence n'est qu'une gueuse para fumée. » Le Brun n'avait, en 1739, que dix ans.

(1862. — 25 novembre. — P. Douhaire). — A l'article Mélanges, nous lisons - « Quoiqu'on en ait pu « dire, il n'y a qu'une seule traduction possible pour « les poètes , c'est la traduction envers. Cela ne

« faisait pas question;iux dix-septième et dix-huiv tième siècles. »

Qu'il faille absolument traduire les poètes en vers, c'est une opinion controversée, voilà tout; mais que M. Douhaire, pour la soutenir, en appelle aux deux derniers siècles, c'est une erreur manifeste Ecoutez le plus illustre des traducteurs, Mme Dacier, en sa belle et savante préface de l'fliade :. a Un traducteur peut el dire en prose tout ce qu'Homère a dit : ce qu'il ne a peut jamais faire en vers, surtout en notre langue, « où il faut nécessairement qu'il change, qu'il re« tranche, qu'il ajoute. Or, ce qu'Homère a pensé et « dit, quoique rendu plus simplement et moins poé« tiquement qu'il ne l'a dit, vaut certainement mieux « que tout ce qu'on est forcé de lui prêter en le trait duisant en vers. Notre poésie pourra suivre « Homère en quelques endroits choisis ; elle attrapera « heureusement deux vers, quatre vers, six vers , « comme M. Despréaux l'a fait dans son Longin , et « M. Racine dans quelques-unes de ses tragédies ; « mais à la longue le tissu sera si faible qu'il n'y aura « rien de plus languissant. Oui, je ne crains pas tE de le dire, et je pourrais le prouver: les poètes « traduits en vers cessent d'être poètes. Il n'en est « pas ainsi de la prose. Il faut donc nous contenter « de la prose pour traduire les poètes. »

Nous ne pouvons reproduire toute cette dissertation , mais c'en est bien assez pour démontrer l'erreur

de M. Douhaire, quand il affirme que cela ne faisait pas question au dix-septièm$%iècle ; — quant au dixhuitième , Voltaire, tout en disant « qu'on ne peut « traduire les poètes qu'en vers (Connaissance des « beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence, — « traduction), » en reconnaît l'impossibilité ; comme Mme Dacier, il ne peut signaler que « quelques petits « morceaux épars çà et là dans les recueils. »

Même article de M. Douhaire : « En 1663, deux ans « après son début au théâtre dans M élite et Clitandre, « Corneille compose pour le Palinod une pièce de six « stances. »

Mélite est de 1629, Clitandre de 1630; en 1663, Corneille avait déjà donné vingt-cinq pièces de théâtre ; il en était à Sophonisbe ; n'en déplaise à M. Douhaire, il était loin de ses débuts ; il avait passé par le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Pompée, le Menteur, Rodogune, Héraclius, Nicomède, Sertorius; il avait fait ses chefs-d'œuvre. — 1663 est une date singulièrement choisie pour parler de ses débuts.

Les dates assignées aux premières représentations de Cinna et d'Othon ne sont pas non plus les véritables. — En un mot, si cet article sur Corneille , à propos de l'anniversaire de sa naissance, est faible de style, en revanche il est très inexact.- M. P. Douhaire devrait, eu égard à sa sévérité proverbiale (et de quel droit est-il si sévère?) soigner davantage, s'il le peut, sa rédaction, respecter les lecteurs, ne pas les

confondre, par son laisser-aller, avec ceux du Siècle, du Constitutionnel et de la Patrie.

(25 septembre. — Revue critique. — P. Douhaire) : Il Le talent qu'a déployé M. l'abbé Blanpignon dans sa < défense du Petit Carême, lors même qu'il ne serait « pas perdu (et nous croyons qu'il l'est, car la con« damnation portée, au nom de l'éloqnence et de la « religion, contre ces sermons nous semble aujour« d'hui définitive), ce talent est encore, selon nous, « mal employé. »

Ces sermons condamnés au nom de l'éloquence, c'est une appréciation personnelle, nous n'avons rien à dire; — condamnés au nom de la religion, ce serait un fait, et un fait grave. — Où M. Douhaire a-t-il vu cela ?

Ne confondrait-il pas avec le sermon sur le petit nombre des élus (qui ne fait pas partie du Petit Carême), non pas condamné, mais seulement déclaré inexact par l'Eglise? « Le discours de Massillon sur le petit « nombre des élus, dit le P. Gratry (Philosophie du « Credo), admirable au point de vue de l'art oratoire, « est théologiquement inexact, et noté comme tel « dans toute l'Eglise. Les exagérations sur le petit « nombre des élus, qui ont encore quelque cours « parmi nous, sont un fruit du jansénisme. Jamais « Rome ne les a proposées ni admises; elle les a tou« jours combattues. »

Mais c'est du Petit Carême qu'il s'agit, dans l'article du très inexact et très sévère M. P. Douhaire.

(1863, 26 octobre. — La Dynastie des Vernet. — Victor Fournel) : — « Il en est de ces tableaux comme « de la longue lettre que la marquise de Sévigné « s'excusait de n'avoir pas le temps de faire plus « courte. »

Pascal (Lettres provinciales, XVIe lettre, au PostScriptum) : — « Je n'ai fait celle-ci plus longue que « parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus « courte. » — Mot éternellement cité. — Tacite avait dit, avant Pascal : Tempus non licuit esse breviorem.

(25 novembre 1865). — D'après M. Al. de Broglie, a l'Evangile raconte, avec sa simplicité habituelle, un a trait de la vie de saint Paul. »

Saint Paul n'est pas nommé, ni même désigné une seule fois dans l'Evangile.

LE MAGASIN DE LIBRAIRIE Depuis REVUE NATIONALE

(1860, 25 mai. — Tome X, 38e livraison. — Goëthe et Schiller. — Saint-René Taillandier) : — « Vous vous « rappelez le mot de Chamfort, un jour qu'on l'ap« plaudissait : Quelle sottise ai-je dite? s'écria-t-il. —

« Cette vive ironie. »

Chamfort n'était donc qu'un plagiaire; il copiait cette vive ironie, et l'empruntait à Phocion : « Ayant c un jour dit son advis en pleine assemblée du peuple, « il pleut à toute l'assistance, et veit que tous égale« ment approuvoient son dire ; il en fut si esbahy, « qu'en se tournant devers ses amis, il leur demanda : « Ne m'est-il point eschappé de dire quelque chose de « travers, sans y penser? » — (Plutarque. -Les dicts notables des anciens roys, princes et grands capitanes.

- LI.) (10 juin. — Tome X, 39e livraison.— Bussy Rabutin.

— Ch. de Mouy) : — « Le Père Rapin, d'une nature « délicate, faible, souvent défaillante, mourut jeune.» Le P. Rapin, né en 1621, mourut en 1687, à soixantesix ans.

(25 août. — Tome XI, 448 livraison. — Rome et le génie romain, 1re partie. — E. Yung) : — « Belle gran« deur assurément ! Beau sujet de déclamation ! Et « qu'il est sublime et généreux, ce vieux FARIUS, que « Jean-Jacques Rousseau ressuscite tout exprès pour « faire dire à ses descendants : « Le seul talent digne a de Rome est d'asservir ! »

Cet article de M. Yung est excellent et vrai, mais il renferme des inexactitudes. — Le texte de J.-J.

Rousseau porte : « Le seul talent dignq de Rome est « celui de conquérir le monde et d'y faire régner la « vertu. » Sens bien différent. — Puis, il s'agit de FARRICIUS : « 0 Fabricius ! qu'eût pensé votre grande « âme?. »

L'EUROPE ARTISTIQUE

\* (1866, 5 mai). — L'Europe artistique parle, à propos de Mlle Georges, « de la lutte qu'elle dut soutenir avec « une rivale également digne d'estime, Mlle Rau« court. »

Mlle Georges fut l'élève, et non la rivale, de Mlle Rau-" court, qui la fit débuter aux Français le 29 novembre 1802 ; la rivale était Mlle Duchesnois. — Raucourt avait 46 ans, Georges 16, Duchesnois 28. — A la première représentation (c'était dans le rôle de Clytemnestre), Mlle Raucourt l'encourageait de la voix : Ferme, Georgine ! s'écriait-elle. — A la fin de la pièce, le public les rappela toutes deux ; la maîtresse partagea l'ovation de l'élève. — Ce n'est, pas là de la rivalité.

LE CONSEILLER DES ARTISTES

(1863, 1" janvier). - M. Henri Bordeaux, directeur, écrit ceci : a Voilà donc comme se trouve l'origine et « que se perpétuent les luttes morales dans ses effets « plus ou moins funestes par le manque d'esprit et « de cœur, dont les êtres qui en sont privés; nient « aux autres la possession vraie des qualités qu'ils « n'ont pas, et qui font naître à tout instant de nouo velles attaques ou résistances qui doivent se domiIl ner pour le bien même de tous, sans s'arrêter aux o égoïstes considérations individuelles. »

Voilà des artistes clairement conseillés, en excellent français !

Ll CHRONIQUE PARISIENNE

(1862, 25 janvier). - La Chronique parisienne relève en ces termes une erreur de M. Scudo : « M. Scudo « transcrit les deux premiers vers de la romance de « Fabre d Eglantine : « Il pleut, il pleut, Bergère, - Laisse tes blancs moutons.

« Il faut presse, comme cela est imprimé partout. Il « est évident que le berger qui ramène la bergère « dans sa propre demeure, ne peut lui conseiller (C d'abandonner ses moutons dans la plaine, au risque « de voir le troupeau dispersé par l'orage. - C'est (t ainsi qu'on écrit l'histoire, même celle de la ro« mance. »

La Chronique parisienne est dan? son droit. - Maintenant, une réflexion : - Il est évident que ces bourreaux furent la plupart des poètes bucoliques, tendres

et langoureux, qui cultivaient avec délices le bouquet à Chloris : Robespierre, Fouquier-Tinville, Fabre d'Eglantine, Camille Desmoulins, et bien d'autres. —

Pourvoyeurs de l'Almanach des Muses et de l'échafaud, Céladons terroristes, madrigaliers coupe-têtes, Tityres aux mains ensanglantées, ils jouaient également de la lyre d'Erato et du couperet de Sanson, du chalumeau et du triangle d'acier ; leur vie fut une idylle et un rêve de sang, une églogue embaumée des parfums de l'abattoir : — assassins anacréontiques, païens insipides dans leurs écrits, bandits ignobles et monstrueux dans leurs actions !

Mais revenons à nos moutons et à la Chronique parisienne, qui relève et peut être relevée.

(28 avril). — Elle reproduit, sans observation, une phrase de la Ville de Paris, phrase signée : de Grisonne : « Il faut que cette Cléopâtre ait bien des charmes pour « enchaîner tant d'Alexandres ! »

Alexandre et Cléopâtre, c'est une des belles et bonnes choses que nous ayons vues ! — Nous aimerions cent fois mieux avoir écrit : LAISSE tes blancs moutons, que d'avoir écrit cette phrase mirifique.

(3 avril. — Mosaïque. — Vérités et paradoxes) : « La parole, a dit M. de Talleyrand, a été donnée à « l'homme pour déguiser sa pensée. »

Non, non et non : M. de Talleyrand n'est pas l'auteur de ce détestable apophthegme, mais il était digne de le répéter. — Cette noble maxime a été importée

d'Angleterre, qui nous a déjà donné tant de belles choses. — M. de Talleyrand, s'il l'a redite, a eu la gloire de la vulgariser, — c'est, bien assez.

Voyez, sur la Chronique parisienne, notre 1er volume, pages 136-137.

REVUE ET GAZETTE DES THÉÂTRES

(1862, 2 mai. — M. Listener) : - « Après ce règne « honteux qui voit, comme début, quatre sœurs, — Il les demoiselles de Nesle, — se succéder ; puis, tour » à tour, la duchesse de Châteauroux, la marquise de « Pompadour et la comtesse du Barry. »

M. Charles Ménétrier croit-il donc que Mme de Châteauroux n'était pas une demoiselle de Nesle?

Les Journaux de théâtres brillent surtout par le style : « Applaudissez ces belles inspirations; pleurez « l'illustre MORT qui n'est plus! a — (Mars. — Sur l'inauguration du monument d'Halévy.) Un autre (Le Théâtre, 31 janvier) écrit avec la plume de M. Anatole Cerfberr : « Le mélodrame hi« deux et fétide pendant aux fenêtres chassieuses de

« ce simulacre de temple artistique, ainsi qu'un « haillon devant la boutique de la fameuse rotonde..) Chassieuses ou châssis?

LA REVUE FRANÇAISE

Elle est toute nouvelle ; — une seule fois elle nous est tombée sous les yeux, et nous avons lu : {1866, 1er juillet. — La Poésie en 1866. — Auguste Lacaussade) : « Je ne ferai pas la guerre au genre « sonnet; j'en dirai seulement, me permettant de « modifier le vers de Boileau :

c Tous les moules sont bons, hors le moule ennuyeux. »

M. Auguste Lacaussade est un poëte distingué qui, comme les poètes de nos jours, ne lit ni Boileau ni Voltaire ; il saurait autrement que

- Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux appartient à Voltaire. (Préface de lJ Enfant prodigue).

LA REVUE INDÉPENDANTE

Publication excellente. — Une erreur pourtant : (1863, 1er mai. — Études de Poésie et de morale catholiques. — Charles Deloncle) : — « Tantôt c'est le poète « Stace, l'auteur de la Thébaide, que Dante remet en « lumière, non certes pour son mérite peu saillant et « surtout peu vanté, mais pour sa conversion et sa « fidélité au christianisme, en dépit de Dioclétien. »

Stace, mort vers l'an 100, n'a pu assister aux persécutions de Dioclétien, qui eurent lieu deux siècles plus tard (303-313) ; aussi Dante lui fait-il dire, en parlant des chrétiens :

Vennermi poi parendo tanto santi, Che quando Domizian li perseguettc, Senza mio lagrimar non fur lor pianti.

(Del Purgatorio. canto XXll.)

LA VÉRITÉ HISTORIQUE

Publiée à Tournay, par M. Ph. Van der £ Haeghen, librairie de Casterman, et qui ne ment pas à son beau titre ; elle rend de grands services à la Vérité historique, mais elle commet parfois de légères erreurs qui n'intéressent en rien le fond de la pensée, la vigueur de l'argumentation.

(1863. — Tome Ier, page 41. — Révocation de l'Édit de Nantes) : — « Les Mémoires du cardinal de Richelieu « nous apprennent qu'au lit de mort, Henri IV dit à « Marie de Médicis que « les Huguenots étaient les « ennemis de la France, et qu'ils feraient un jour du « mal à son Fils, s'il ne leur en fesait. »

Les Mémoires du cardinal de Richelieu, que nous n'avons pas sous les yeux, ne peuvent dire cela, à moins qu'ils n'aient été altérés par un ignorant : Richelieu savait, comme tout le monde, que Henri IV n'a pas eu de lit de mort ; Ravaillac avait frappé trop juste : « A ce coup, dit Péréfixe, le roi s'écria : Je suis

« blessé! mais le méchant, sans s'effrayer, redoubla, Il et le frappa dans le cœur, dont il mourut sur l'heure, « sans avoir pu jeter qu'un grand soupir. » — Et le Mercure françois, ou la Svite de l'Histoire de la Paix (édition de M.DC.XI) : « Il donna ces deux coups si « promptement qu'ils furent plustost receus que veus : « le premier, porté entre la cinquiesme et sixiesme « coste, perça la veine intérieure vers l'oreille du « cœur, et parvint jusques à la veine cave qui, se « trouvant coupée, fit à l'instant perdre la parole et « la vie à ce grand monarque. » — Une pareille erreur, glissée authentiquement dans les Mémoires de Richelieu, donnerait raison à Voltaire contre M. de Foncemague, et il est bien prouvé que Voltaire se (rompe. q,\

(Même volume, page 51) : - « Mme de Maintenon a écrivait à son père, le 19 mai 1681 : « Je crois qu'il II ne demeurera des Huguenots en Poitou que nos te parents ; il me paraît que tout ce peuple se converti tit ; bientôt il sera ridicule d'être de cette religion« là. »

Le triste père de Mme de Maintenon, Constant d'Aubigné, était mort en 1646, lieutenant dans un village de la Martinique. — Il s'agit sans doute du frère, Charles d'Aubigné.

LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

La Bibliographie catholique a droit aux mêmes éloges, aux mêmes sympathies que la Vérité historique, mais elle a aussi quelques distractions.

(1863, février. — Tome XXIII. — L'Académie française et les Académiciens) : - « Furetière fut reçu à « l'Académie dès 1662, et n'y trouva d'abord que des « amis : Boileau, Racine, La Fontaine, les plus grands « de tous, se plaisaient à mettre en jeu sa spirituelle « érudition. »

Furetière ne put trouver, d'abord, à l'Académie, en 1662, Racine qui n'y entra qu'en 1673, Boileau et La Fontaine qui n'y entrèrent qu'en 1684.

(Tome XXIV. — Août. — Histoire de la Littérature française de M. Frédéric Godefroy. — E. -A. Blampignon) : — « Qui le croirait? On cherche vainement \* les noms de Bérulle, de Sénault, de M. Ollier, de u saint Vincent de Paul, parmi les écrivains du sei« sième siècle, tous étudiés dans le premier volume. »

Nous le croyons : — Bérulle, né en 1575, mourut en 1629; — Sénault, né en 1599, mourut en 1672; — M. Ollier, né en 1608, mourut en 1657 ; Saint Vincent-de-Paul, né en 1576, mourut en 1660, — Qu'ontils pu écrire de 1500 à 1600? — Quelques lignes plus bas, M. Blampignon reproche à M. Godefroy d'avoir fait rencontrer dans le même siècle, saint Françoisde-Sales, né en 1567, mort en 1622, et du Guet né en 1649, mort en 1733. — En cela, M. Blampignon a raison.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Mêmes observations que pour la Vérité historique et pour la Bibliographie catholique.

(1863, 25 février. — La Poésie en France de 1780 à 1800. - A. M-azure) : - a Plus tard, vers 1785, le Voyage Il d'Anacharsis représentait à la Société Parisienne « l'image des mœurs et des splendeurs antiques.

« Lebrun a des odes fort belles, l'ode à Buffon, « celle à Voltaire pour M°" Denis.

e L'auteur des Saisons, Saint-Lambert, mort « en 1805.

« Déjà, en 1666, Palissot avait osé affronter les « philosophes, en mettant sur la scène leur extrava« gance, dans une pièce dont la versification ne « manque ni d'énergie ni de passion. »

Le Voyage d'Anacharsis est de 1788.

La belle ode de Lebrun à Voltaire est pour M"' Corneille ; plus tard Madame Dupuils. — Denis, Dupuits,

on s'y est trompé. — Saint-Lambert, mort le 9 février 1803, suivi, deux jours après, par La Harpe.

Quant aux Philosophes de Palissot, 1666 est une faute typographique; mais la pièce est de 1760, non de 1766.

CORRESPONDANCES PARISIENNES

Elles sont souvent charmantes.

(1861. — septembre). — On inaugure à Rodez le monument élevé à la mémoire de Monseigneur Affre, et tous les journaux de répéter : « L'orateur s'écrie : « Comme le dix-huitième siècle, à travers ses trou« bles, avait salué avec vénération le dévoûment de « Belzunce, mort au milieu de ses ouailles pestifé« rées, en leur adressant une dernière bénédiction, « de même. »

Et pas un journal ne fit remarquer à l'orateur que, lorsque Belzunce mourut, en 1755 , les ouailles , depuis trente-cinq ans, n'étaient plus pestiférées.

Les journaux français de l'Italie, les feuilles françaises cavouriennes, reproduisaient bravement un article de Il Nazionale (2 octobre 1860), journal de Naples : a Les ultramontains et les retardataires ne « comprenaient pas que si le souverain est tombé, « le Pontife s'est élevé; jamais les Papes ne furent

« aussi sublimes que lorsque, pauvres et couverts de « haillons, ils firent pâlir Théodose et refrénèrent « Attila dans sa marche triomphale. »

Dans la Gazette du Midi du 11, notre toujours regretté Henry Abel, répondait : « Voilà donc saint « Ambroise, l'illustre archevêque devenu Pape de par « l'infaillibilité du Nazionale; voilà Raphaël atteint et « convaincu d'avoir commis une immense erreur en « donnant au Pape saint Léon , devant le fléau de « Dieu, de splendides ornements pontificaux, au lieu « des haillons dont la feuille cavourienne a trouvé « bon de le couvrir, ainsi que l'opulent archevêque « de Milan ! Ce petit échantillon promet ! »

Mon Dieu, qu'est-ce que cela prouve ? que les journaux étrangers s'élèvent parfois à la hauteur des journaux français. —Voilà tout.

(1862) : — « Quelques personnes persistent à indi« quer, pour commander l'expédition du Mexique, « le Prince Napoléon ou le maréchal Bosquet. »

Certes, l'original du beau portrait fait par Flandrin, le César déclassé de M. Àbout, le puissant réorganisateur de l'Algérie, le héros de la Crimée et de l'Italie, serait un choix admirable, mais une correspondance parisienne doit savoir qui vit et qui meurt. — A cette époque, le maréchal Bosquet n'existait plus.

La Correspondance parisienne (juin-juillet 1866), reproduite dans beaucoup de journaux, entre autres dans le Salut Public de Lyon , nous dit ceci : « Dans

« certains romans de Méry, la fantaisie chiffonne la' « collerette de la morale. Les graves académiciens ne a l'oublièrent pas, et fermèrent la porte au Père de « Mademoiselle Maupin. Méry se consola de cet échec.» D'abord Méry n'eut pas à se consoler; on ne lui ferma point la porte, car il ne s'y présenta jamais. —

Puis, charger sa mémoire de Mie Maupin, de cette brutale orgie si artistement ornée des charmes du style, de cette œuvre maudite que rien ne fera jamais pardonner à l'habile auteur, c'est outrager la mémoire de Méry qui n'est jamais allé jusque-là, bien s'en faut.

A propos de Méry, Paris, représenté par. ses. journaux, entre autres par le Siècle (19 juin 1866), par le Monde illustré (23 juin), etc., Paris s'obstine à Je faire naître le 21 janvier 1798, aux Aygalades, quelques-uns disent aux Aygades. — Or, Méry est né le 21 janvier 1797, à Marseille même, dans une maison de la Grand'Rue, fesant angle avec la rue Belsunce, maison démolie lors des travaux de la rue Impériale.

— H est possible que cela vous soit égal ; mas alors n'en parlez pas; ne faites pas les bien informés.

MISCELLANÉES

(L'Ecole normale, journal de l'enseignement pratique. — 23 avril 1865. — F. Villars) : — « C'est à la « fin du règne de Georges IV qu'une expédition fran« çaise, sous le commandement du duc d'Angoulême, « frère du roi Charles X, se rendit maîtresse d'Alger, « et commença à coloniser cette belle et fertile con« trée, appelée depuis l'Algérie. »

Georges IV est mort le 26 juin 1830. — On n'avait pas encore commencé à coloniser; Alger n'était pas même pris. — Passons. — Mais le duc d'Angoulême, FRÈRE du roi Charles X ! le duc d'Angoulême, commandant l'expédition française qui se rendit maîtresse d'Alger! — C'est un peu fort ! c'est un enseignement pratique! — Qu'en dit M. Duruy, historien, ministre de l'instruction publique?

(Revue du XLP siècle. — 1er novembre 1866. — Un millier de poètes. — Charles Coligny) : « Descartes

« n'arriva toute sa vie qu'à composer ce que nous u avons lu ; voilà ce que nous lisons :

- D fait en ce beau jour le plus beau temps du monde - Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde. »

C'est ainsi que vous dépouillez Malebranche au profit de Descartes ! Du reste, Voltaire (préface de Rome sauvée), ne peut croire que ce beau distique soit du P. Malebranche, mais c'est à lui qu'on le donne.

(La Liberté. — 2 novembre. — Monde gastronomique. — B. Brisse) : — a Le dindon est décidément « l'oiseau de saint Martin, comme le bœuf est CELUI de saint Luc. »

Quel oiseau que ce bœuf!

(Le Temps. — 18 novembre 1866. — La Comédie contemporaine. — Auguste Villemot) : — « Cambrone Il a protesté au nom de la vérité triviale. Je crois « bien de même que François Ier, au retour de Ma« rignan, n'a pu dire: « Ouvrez, c'est la fortune de la « France ! « mais tout simplement : « Je suis éreinté, « tirez-moi mes bottes. »

La plaisanterie est d'un goût douteux, mais ce qui n'est nullement douteux, c'est que François Ier, vainqueur à Marignan, n'a pu, en effet, dire ce mot qui n'aurait pas eu sa raison d'être ; d'ailleurs, il n'aurait pas voulu copier Philippe VI, de Valois. — Philippe VI arrivant, après la défaite de Crécy, au château de

Broyé, et trouvant les portes fermées, s'écria : « Ouvrez , c'est la fortune de la France !» — On a nié ce mot si grand, si royal, si français, soit : mais François I" ne l'a dit, ni n'a pu le dire. — Oh! M. Villemot , vous n'êtes pas pardonnable ! Un chroniqueur doit savoir la chronique, — et même, au besoin, un peu d'histoire !

(Revue du XIX, siècle. - 11, décembre. - Le roi Voltaire découronné par M. Louis Veuillot. — Arsène Houssaye) : « La philosophie de l'histoire avait été tracée « par Bossuet : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Encore !

(Nouvel illustré. — 8 décembre) : - « Le P. Hya« cinthe porte bien la robe de capucin , dont le manie teau blanc lui sert à donner adroitement de l'ampleur « et de l'élégance à ses gestes oratoires. »

Le P. Hyacinthe n'est pas capucin, et les capucins ne portent pas le manteau blanc.

(Décembre 1866). — Un journal reproche à l'Union d'attribuer à Horace deux vers qui ne sont pas d'Horace. Le journal est dans son droit, mais il outrepasse ce droit sacré quand il les signe du nom de Lucain,

Nunc patiamur longae pacis mala. Sœvior armis.

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

JUVÉNAL (satire VI, - vers 292-293).

L'Avenir national. — 29 décembre. — Gaïfïe) : — « Le gouvernement musulman somme en quelque « sorte le roi Othon d'empêcher la nation hellénique « de favoriser les insurgés de Candie et de Thessalie.

« Obéir à une pareille injonction, pour le roi Othon, « c'est abdiquer. »

Pauvre roi Othon ! Il y a longtemps qu'il Jie peut plus abdiquer, — et pour cause !

(L'Europe.-) : — a Les jeunes libéraux du quartier « latin ont décidé qu'ils défendraient LINGUIBUS et « rostro l'auteur du Champy et du Pressoir. » — Latin du Siècle et de M. de la Bédollière. — L'Europe est, il faut qu'on le sache, un journal démocratique, publié à Francfort.- Et il parle ainsi au nom du quartier LATIN !

(Courrier du Dimanche). - « M. Couturier, député de « la Hauts-Sarthe, va passer d'emblée au Conseil d'État.

u On assure qu'il est au mieux avec l'Evêque de Cha« tellerault. »

Nous avons vu la Cour d'Assises de la Saône ; voici maintenant, de par M. Assolant, le département de la Haute-Sarthe et ÏÉvécké de Chatellerault, — et cela en deux lignes ! — Mais quel est donc ce gâchis historique , géographique, départemental, épiscopal, etc.. !

(L'Etendard.- 1866. - 21 août) : — « Le 19, dans « l'après-midi, rue de Montreuil, un homme de 35 ans <> environ, qui a été reconnu pour être un nommé « Charles-Alexandre J., âgé de 44 ans. »

Ce pauvre Charles-Alexandre J., parait plus vieux qu'il ne l'est. Agé de 35 ans, il a été reconnu en avoir 44!

On lit dans un journal du mois de septembre : « La Liberté nous parle agréablement d'un « jeune peintre de ses amis ; » elle nous le donne comme « célibataire, » habitant seul et fort joyeux, ma foi, un « quatrième au-dessus de l'entresol. » A cela je ne vois point de mal; seulement, pourquoi se contredire si vite, et, sans le vouloir, à coup sûr, sans le savoir, changer d'un mot toute l'idée que nous nous faisions de cette chambre de garçon et de cette vie solitaire?

« Jeudi dernier, en levant le nez au plafond et aux angles de sa CÉNOBIE, notre jeune peintre s'aperçut, etc. »

Or, voilà la contradiction. Ainsi que le bon Timothée Trimm, l'autre jour, louait innocemment le chien de Saint-Roch, de « s'être attaché à un cénobite, parce qu'on fait maigre chère en compagnie de ces solitaires, » de même le chroniqueur anonyme de la Liberté suppose évidemment que ces deux mots sont équivalents et synonymes. Erreur pourtant, grave erreur! Un solitaire, cela va de soi, c'est un homme qni vit seul, tandis qu'un cénobite est un homme qui vit en communauté avec d'autres. personnes pieuses.

— « Monsieur, me disait jadis un maître d'escrime, en passant d'un exercice à un autre tout opposé, c'est absolument la même chose; seulement c'est tout le contraire. » A ce compte, la Liberté n'a pas tort.

Jrevu£ du XIXe Siècle — 1" octobre 1866. — La Nation et la Royauté. — Champfleury) :-- « La mort de a M,, de Lamballe fut, dit-on, le résultat d'une erreur.

« Le fait est rapporté par un contemporain qui n'est a guère suspect d'enthousiasme révolutionnaire, le « général Mallet du Pan. »

De général Malet (non ,Mallet ni du Pan), nous ne connaissons que celui qui, pendant l'absence de Napoléon , dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812, ébranla l'Empire, d'un coup de pistolet.— Quanta Mallet du Pan, il ne fut jamais général, pas même soldat.- 0 Monsieur Champfleury! Faites des Mademoiselle Mariette , des Prafesseur Delteil, des Ragotins, des Bourgeois de Molinchart, des Chien-Caillou. des Confessions de Sylvius, des Oies de Noël, etc. etc. etc.., et laissez là l'histoire : - NON studia la matematica. — Ce serait inutile.

(Le Nouvel Illustré.- 30 septembre 1866. — Toast à une Dame.- Victor Cochinat).

« Et je bois, comme André Chénier. le barde antique, « A ta grâce. plus belle encor que ta beauté 1 »

— Certes, Àndré Chénier aurait pu faire ce vers charmant, mais il ne l'a pas fait, sans doute parce que La Fontaine a gagné de primauté :

Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses, Ni le mélange exquis des plus aimables choses,Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté, Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.

(A,Jonis, poème).

LES LIVRES

Nous courrons rapidement sur les livres ; — nous n'avons, certes, pas lu tous ceux qui ont paru de 1860 à 1866. Rappelons-nous que déjà, au XVIIIe siècle, on avait calculé que pour lire ce que la Bibliothèque de Paris renferme seulement sur l'Histoire de France, il aurait fallu 800 ans à un homme qui lirait douze heures par jour ! — Je vous laisse à penser ce qu'il nous faudrait, à nous, pour parcourir, le plus légèrement possible, ce qui a été publié en tout genre, en six ans seulement, à l'époque la plus malheureusement féconde en œuvres plus ou moins intelligentes !

— Et comme on écrit entraîné par la vapeur, ahuri par l'électricité qui ne laisse pas le temps d'étudier, de faire des recherches, d'ouvrir le premier dictionnaire venu, de parler français, de mettre l'orthographe, les erreurs, les ignorances, les bévues s'accumulent dans une proportion effrayante. A vouloir nettoyer ces étables, Hercule lui-même succomberait; en

vain il détournerait de nouveau le fleuve Alphée : le torrent ne suffirait pas.— Force est donc de nous restreindre, d'avouer que nous connaissons à peine une faible partie des publications nouvelles, que bien des bévues nous ont échappé, de déclarer enfin que nous en négligeons le plus grand nombre.

Nous commencerons par un genre de publications qui, plus que tout autre, est tenu à la plus scrupuleuse exactitude, ventes de livres, catalogues, autographes, tableaux, etc.., offerts si souvent à la curiosité des amateurs : — spécimen très instructif.

Dans un catalogue imprimé (vente de tableaux faite à Paris, en février 1862, par M. Charles Pillet, commissaire-priseur, assisté de M. Lanenville, expert) , nous lisons : « Beau portrait de Louis XV, peint par « Vélasquez. »

Comme la pourtraicture eût augmenté de valeur , si l'on eût ajouté que Vélasquez, mort en 1660, avait peint, prophétiquement, Louis XV né en 1710 !

(Id..- N° 24): Il Portrait de Madame Déshoulières, « peint par Boucher. »

— C'est la contre-partie de Vélasquez et de Louis XV :— Boucher, né en 1704, a peint, restrospectivement, Madame Déshoulières morte en 1694. - A la rigueur, du moins, cela se peut: Boucher aurait copié un ancien portrait, mais la valeur est bien diminuée.

— Collection de Lettres autographes « provenant, dit « le texte, de plusieurs cabinets dont la vente aura

c lieu le samedi, 11 mai 1861, et jours suivants, à « sept heures du matin, rue des Bons-Enfants, 28 , « maison Sylvestre, n° 24, par le ministère de M. Perrot, « csmmissaire-priseur, assisté deM. Saverdet, expert.» — Les précautions sont bien prises ; on ne peut s'y tromper; mais pourquoi ces indications si précises- et si précieuses ? Vous ne le devineriez pas ; écoutez : « Pontois (Mlle Lydie).- Lettre autographe, signée, « au baron de Trémont. — Mlle Pontois a répété au « Palais-Royal, une scène dans les Crapauds im« mortels. Cette scène ayant été supprimée par les « auteurs, elle quitta le théâtre sans y avoir jamais « débuté. » — Voilà une illustration dont il faut, à prix d'or, s'arracher les autographes, rue des BONSENFANTS ! — Est-ce sérieux ? Est-ce une spirituelle mystification ?

Un chef-d'œuvre d'annonce en librairie est celui-ci.

Le livre a paru en 1861 : REVUE SPIPJTUÀLISTE journal mensuel principalement consacré A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME, à la DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ et à la preuve de la série non interrompue des révélations.

et de l'intervention constante - de la Providence dans les destinées de l'humanité PAR L'EXAMEN RAISONNÉ de tous les genres de manifestations médiaminiques Et de phénomènes psychiques présents ou passés et des diverses doctrines de la philosophie de l'histoire, envisagée au point de vue du progrès continu.

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES et publié par Z.-J. PIERRAT, EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME, Membre de diverses sociétés savantes.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare !

Titre court, simple, clair, harmonieux , admirable arrangement typographique, à la physionomie séduisante , et que nous prions instamment MM. les compositeurs de respecter, si la marge et la justification le permettent.

(1863). - A l'hôtel des ventes, au bazar Drouot, tableaux et dessins: — Un portrait de Charlotte Corday (1790), portrait fait par Louis Vigée, père de Mme Lebrun.

En 1790, Charlotte Corday n'était pas connue ; Louis Vigée, père de Mme Lebrun, était mort depuis vingt ans

(1770).- Le portrait en question est blond, et, d'après le tableau de David, d'après les contemporains qui l'ont vue, Charlotte Corday était brune.— M. le Préfet de police n'en a pas moins acheté, dit-on, ce portrait cent cinquante francs. - La police est flouée !

M. Arthur-Martin Dinaux, né à Valenciennes en 1795,-mort dernièrement, auteur des Trouvères cambrésiens, artésiens, de la Flandre et du Tournaisis, de l'Iconographie lilloise, et d'un -,.grand nombre d'autres savants ouvrages, eut la noble passion des livres ; il consacra sa vie et sa fortune à la formation de la plus riche, de la plus curieuse des bibliothèques ; tout s'y trouve : théologie, histoire, belles-lettres, beaux-arts, bibliographie, sciences, numismatique, emblèmes, mathématiques, art militaire, manuscrits, philosophie, linguistique, auteurs anciens et étrangers, archéologie, géographie, voyages, autographes, théâtre, chevalerie, variétés, mélanges, etc. Cette vaste Pharmacie de l'âme, comme disait Osymandyas, a été mise- en vente lors de la mort du fondateur.- Le catalogue, très volumineux et fort bien rédigé (chose rare) n'a pu éviter quelques erreurs.

(1864.- Catalogue de la bibliothèque de feu M. Arthur Dinaux : Librairie de Mme Bachelin-Deflorenne, Paris. — Deuxième partie, n° 710) : « La morale d'E« picttre, avec des reflexÍons.- Paris, 1685.— in-12, « v. gr., portrait d'Epicure , autres aj. — Ce livre est « de l'abbé Batteux. Il n'est pas commun. »

Erreur de millésime : Balteux: est mort en 1780.Le livre est bien de lui.

(N° 1407) : « — La mort de Louis XVI, tragédie, « suivie de son testament et d'une lettre à son confes(c seur. — Paris, 1791. »

Encore un millésime fautif: 1791 !

(N° 1450) : — « Manco-Capac, premier Ynca du Pé« rou, tragédie représentée pour la première fois le « 12 juin 1763, par M. Leblanc. On trouve dans « cette pièce ce vers rocailleux : « Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable t »

Le vers rocailleux n'est pas exactement cité : D'un forfait croirais-tu Manco-Capac capable?

Que la mort te replonge en cette égalité D'où sortit un moment ton orgueil indompté, Et qu'elle éteigne enfin dans une nuit profonde Le nom de roi. ce nom qui fait l'horreur du monde !

C'est sans doute à ce premier vers que Leblanc doit de n'être pas complètement oublié; c'est sans doute à cette tirade d'énergumène qu'il dut, trente-deux ans plus tard, d'obtenir de la Convention une pension de 2,000 francs, tout abbé qu'il était.

(N° 2,304) : — « Voyage en Espagne du chevalier de « Saint-Gervais, par M. de Lautier, ancien chevalier « de Saint-Louis : 1809. »

Au lieu de Lautier, lisez Lantier.

(1" partie. — Na 3062) : — « Le Nouvel Antenor, ou « voyages et aventures de Trasybule en Grèce, par « Lantier. — Paris, 1803. »

On attribue à Lantier bien des livres qui ne sont pas de lui : Le Fakir, conte, de Grimod de la Reynière ; — Les réflexions sur le plaisir, par un célibataire, du même ; — Les Fêtes et Courtisanes de la Grèce, par Publicola Chaussard, etc. Il n'est pas l'auteur des Voyages de Trasybule ; il n'y a jamais songé. — J'écris ces lignes au lieu même, dans le même cabinet, à Saint-Jean-du-Désert, où Lantier écrivit, pendant la Terreur, ses Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie.

(1" partie. — Na 941): — « Les Moines travestis, par « M. Pierre-Joseph (le P. deHaitze) - Cologne, 1719. »

Haitze n'était point un Père; l'erreur vient sans doute de l'initiale P.- Pierre.

(f ra partie. — Na 941) : — « Histoire de Louis Gau- <L fridy, prêtre, brûlé comme sorcier par arrêt du « parlement d'Aix, 1611, in-12, demi-rel., v. vert.

« — Cette curieuse histoire de la mort de l'historien « de Provence est extraite d'un ouvrage ancien. »

Erreur étrange-et colossale.— Louis Gaufridi, curé des Accoules à Marseille, fut, en effet, brûlé vif le 30 avril 1611, pour cause de magie, qu'il fesait servir à ses débauches ; la femme qu'il avait séduite, ayant osé reparaître, fut, en 1633, condamnée à une prison perpétuelle. -Mais qu'a de commun cet infâme sorcier

avec Messire Jean-François de Gaufridi, chevalier baron de Trets, conseiller du roy en la cour du parlement de Provence , auteur de l'Histoire de Provence, que son fils publia en 1694, à Aix, chez Charles David?

Le noble historien, qui n'était pas sorcier, mourut, non sur un bûcher, mais bien tranquillement dans son lit, l'an 1689.— Singulière confusion !

Catalogue de livres rares et curieux.. composant la bibliothèque de MM. L. B. G. (Paris, chez BachelinDeflorenne, 1865) : — « Histoire du roi de Bohême et de « ses sept châteaux, par HENRI MURGER. »

Et l'ombre de Charles Nodier, si délicat sur ces questions de bibliographie, ne demandera pas la parole pour un fait personnel !

Nous en passons.

Et maintenant que nous avons mis Messieurs les bibliophiles en garde contre certaines indications erronées, qui se glissent parfois dans les catalogues les plus scrupuleusement rédigés, nous allons nous occuper de quelques livres vraiment livres. Les livres sont souvent écrits avec la même rapidité, peu respectueuse pour Monseigneur le Public, que les journaux et les revues. Heureux l'auteur, quand ses erreurs ne sont que des erreurs de détails, et non dictées par une odieuse mauvaise foi !

(Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers.

— Tome XVII", page 91) : — « Louis XVIII (alors comte « de Provence), fréquentait dans sa jeunesse les lit-

« térateurs de son temps, ceux du second ordre, bien « entendu, pas ceux du premier ordre, tels que : « Montesquieu, Voltaire, Rousseau; ils auraient été « trop compromettants pour un prince du sang. »

La bonne êpigramme, et qui va bien au comte de Provence!—Puis, n'était-il pas né le 17 novembre 1755?— Montesquieu n'était-il pas mort le 1" février 1755?—Comment le comte de Provence l'aurait-il pu fréquenter neuf mois avant d'être né?

(Tome XIX. — Page 24) : « L'un des premiers di« visionnaires de l'Empire, Droùet, comte d'Erlon, « fils de l'ancien maître de poste de Varennes, était « à la tête de la 16e division militaire à Lille. » L'atroce maître de poste de Varennes, qui fit arrêter Louis XVI, et qui mourut obscurément à Mâcon (1825), sous le faux nom de Merger, était né à Sainte-Menehould en 1763 ; — Le comte Drouet d'Erlon en 1765.

Les plus attentifs se trompent quelquefois, même ceux pour qui l'exactitude est le premier devoir. —

Voyez M. Edouard Fournier, l'auteur de l'Esprit des autres et de l'Esprit dans Vhistoire, deux livres qui relèvent tant d'erreurs.- Dans ses Variétés historiques et littéraires, il y a un chapitre intitulé F Onophage où on lit ces vieux vers :

« Ou bien implorez le secours c Des mulets d'Auvergne ou de Tours ; « Tenez bon, consultez l'oracle ; « Vous n'irez pas tous seuls aux coups,

« Car tous les ânes du Bazacle « Ont le même intérêt que vous. »

Et en note: « Bazacle ou Bazadois, pays de Bazas, en Guienne. »

Que M. Fournier ouvre une histoire quelconque de Toulouse, un voyage dans le Midi, un dictionnaire de géographie, il verra que le Pirée n'est pas un nom d'homme, que Toulouse n'est pas moins fière de son Bazacle que de son capitole,— lequel Bazacle est, non un pays, mais un moulin dont les meules, mues par les eaux de la Garonne, ne vous étourdissent pas d'importuns cliquetis , et font un travail énorme.- Il verra qu'il en est question chez les auteurs des XVIe siècle ; que ce moulin passait déjà, à cette époque, pour une des merveilles du Languedoc. - Les ânes du moulin de Bazacle ont souvent excité la verve des poètes du pays, qui les comparaient aux bonnets fourrés de l'illustre Faculté. - Voilà donc un moulin devenu ce Bazadois dont Saint Paulin constatait la stérilité Arenosos dedignare Vasates! - Quel douloureux étonnement ont dû éprouver les habitants du Bazadois, en se voyant appliquer ces vers qui datent de 1649 !

(De Lyon à la Méditerranée, — par M. F. Bernard.Bibliothèque des chemins de fer) :— « Saint Benezet « parcourut la France, suivi de ses frères vêtus d'une « longue robe blanche, avec un point brodé en laine « de couleur sur la poitrine.»

Saint Bénezet mourut en 1184 ; ce fut quatre siècles après que Léon X donna aux frères-pontifes du PontSaint-Esprit ce costume pittoresquement décrit.

(Histoire générale de la Patrie, par Arend. - 1" partie) : — « A l'approche de la Fête-Dieu, Bonifaco « avait réuni les néophytes, à l'effet de leur conférer « la confirmation, lorsqu'une troupe de Frisons ap« parut.» Or , saint Boniface fut masacré par les Frisons le 5 juin 755, cinq siècles avant l'établissement de la Fête-Dieu; ce fut Urbain IV qui l'institua en 1263 sur la révélation d'une religieuse de Liège ; saint Thomas d'Aquin en composa l'oflice. Elle fut célébrée, pour la première fois, le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, 1264.

(Lettre sur la monarchie de juillet, à M. le duc d'A umale, — par un anonyme) : — « Louis XIV avait dit : Il « ne sera plus désormais tiré un seul coup de canon en « Europe , sans la permission de la France.

« Napoléon III peut dire : « Dans le monde entier. »

L'auteur anonyme de ces alinéas enthousiastes devrait savoir, — puisqu'il écrit des Lettres sur l'Histoire de France, que le mot, — ce qui est bien plus flatteur pour nous, - est de Frédéric de Prusse : « Si j'étais roi « de France, il ne se tirerait pas un coup de canon en « Europe sans ma permission.» (Sousles Orangers, par Alphonse Karr.-1861.-Cha-

pitre X) : — « Je ne me suis pas aperçu que le journal « l'Univers, qui s'est donné la mission de glorifier les jésuites, ait montré un peu de réserve et de mo« destie, le 1er du mois d'août. C'était l'anniversaire de « l'assassinat de Henri III par Jacques Clément (1er «• août 1589). Il serait peut-être de bon goût et de « bonne compagnie à la fameuse société de ne pas faire « de bruit, et de se faire oublier de son mieux à pareils « anniversaires. »

Mais que peuvent avoir de commun Jacques Clément et la fameuse société? M. Alph. Karr prend-il donc Jacques Clément pour un jésuite? — Et puis, M. Karr, vos amis les démocrates montrent peu de réserve et de modestie à certains anniversaires révolutionnaires : il serait peut-être de bon goût et de bonne compagnie à ces citoyens de ne pas faire de bruit et de se faire oublier.

Un article du Plutarque Français fait vivre Alain Chartier sous Louis XI, qui monta sur le trône en 1461 ; - Alain était mort en 1449.

Dans le même ouvrage, on fait assister Jeanne-d'Arc à l'entrée de Charles VII dans Paris (novembre 1437) ; — Jeanne-d'Arc avait été brûlée vive par les Anglais le 31 mai 1431.

(Les Poètes Normands, publiés sous la direction dl', M. L.-H. Baratte.- Article Pierre Corneille) : —« Psyché, « représentée en 1690, précéda de deux ans l'appa« rition du premier opéra de Quinault. »

Psyché est de Molière, mort en 1673, de Corneille.

mort en 1684, de Quinault, mort en 1688; ils n'ont pu faire Psyché en 1690; — Psyché est de 1670.

(Même ouvrage. — Art. Desfontaines). — Ici, nous retrouvons M. Jules Janin, — avec quelles délices, vous le savez ! — « La pauvreté mendiante, et ces « culottes de velours que Mme Cottin distribuait à ces « grands écri vains. »

Pauvre Mme Cottin, qui écrivait pour vivre, pour venir en aide aux proscrits et aux malheureux ! Elle n'était ni assez riche ni assez philosophe, — quoique protestante, — pour donner des culottes de velours à des auteurs sceptiques et faméliques. — C'était bon pour M°" de Tencin qui, dit-on , fit cadeau à ses bétes, à sa ménagerie, - c'est son mot, — de 4,000 culottes.

— M. J. Janin est plus exact, lorsque, dans sa singulière traduction d'Horace, il l'appelle un poète latin du siècle d'Auguste. - Merci du renseignement 1 L'Eté, une des quatre saisons de l'année, dit un commentateur de La Fontaine.

A Turin, M. Petrucelli della Gattina veut bien accorder son vote au ministère, mais avec restriction, en le lui jetant comme les filles de Loth jetèrent un manteau sur leur père ivre!!! — Les journaux, les livres français ont reproduit cela sans la moindre observation.

(Lettres inédites de J. lil. et de F. de La Mennais. par M. Henry de Courcy , et précédées d'une introduction par M. Eugène de la Gournerie. — Introduction, page

51). — « Dante, né chrétien, vécut chrétien sincère. »

M. de la Gournerie se sert d'une expression erronée : on ne naît pas chrétien; — l'église condamne cette manière de parler: Fiunt, non nascuntur christiani, dit saint Jérôme (Epist. LVII). :' A propos de cela, nous lisons toujours et partout, dans les journaux, dans les revues, dans les livres les plus sérieux, les plus irréprochables: « La religion « catholique, apostolique et romaine. » — Ce n'est pas exact ; Rome dit : « Catholique, apostolique ro« maine. » sans conjonction, sans virgule après romaine. — « J'ai entendu des prélats de Rome, dit le ,« chevalier Artaud (Histoire de Pie VII, tome I", chap.

« I", à la note), s'étonner de cette habitude qui, du « reste, ne tend à offenser aucun droit. Il faut tou« jours dire apostolique romaine, et non pas apostolique « ET romaine. Cette faute se reproduit dans des pièces « d'une haute importance (le testament de Louis XVI « et le testament de Napoléon). Elle ne se trouve pas « dans le texte latin du concordat de 1801, et aucun « des traducteurs ne s'en est aperçu ; mais elle est « dans la copie française de la ratification du pape, « ce qui est extraordinaire. »

M. P.-J. Stahl édite, chez Hetzel et Hachette, un charmant volume renfermant tout ce que Victor Hugo a dit de plus gracieux, de plus adorable sur les enfants. Le titre porte: LASCIATE PARVULOS. — Singulier titre hybride ! Italien et latin ! — Lasdale

gouvernant l'accusatif latin! — Dante et l'Evangile s'accordant, mais non grammaticalement, pour commettre un formidable contre-sens !

Les vers.si délicieusement émus de V. Hugo méritaient une autre enseigne.

Puisque nous avons nommé M. V. Hugo, puisqu'il vient de nous rappeler ces temps heureux de notre jeunesse, où nous l'aimions pour ces beaux chants consacrés à ce qu'il n'aime plus, à ce que nous aimons toujours; puisque nous entendons encore, dans un passé lointain, ses hymnes à la Religion , à la Mpnarchie, au Foyer domestique, jetons un regard bien différent, hélas ! sur l'une de ses œuvres les plus récentes, Il ne s'agit point de la juger ici, mais, de constater dans combien d'erreurs de fait est tombé l'auteur des Misérables, qui pose pour la précision infaillible et magistrale.— Cela seul entre dans notre sujet.

MM. de Pontmartin et Alfred Nettement ont, ainsi que d'autres critiques autorisés, relevé quelquesunes de ces erreurs.

Jean Valjean (octobre 1831) regarde d'un œil d'envie le général Coutard, commandant de Paris. — Le général Coutard, démissionnaire de 1830.

Au chapitre la Cadène, M. Hugo prétend que, au risque de prolonger de trois jours le supplice du voyage, on fesait passer la chaîne des galériens par la route du Mans, afin d'éviter Fontainebleau, où elle

aurait pu rencontrer le roi, à qui cette vue eût été désagréable. - Valjean se rappelle avoir passé, trentecinq ans auparavant, par ce même chemin, à cause « des rencontres royales toujours possibles sur la route « de Fontainebleau. » — Quelles étaient donc, en 1795, les personnes royales ?

Le 25 décembre 1823, J. Valjean s'arrête devant l'affiche du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et lit : Les deux Forçats.

Sous la restauration, tous les théâtres fesaient relâche le jour de Noël, - et ce n'est pas l'erreur d'un jour de date : on s'est assuré que les 23, 24, 26, 27, 28 décembre 1823, le théâtre de la Porte-Saint-Martin jouait le Gascon à trois visages et les Invalides.

Si l'auteur se trompe ainsi sur les petites choses (c'est sur celles-là surtout qu'il se donne pour infaillible) , combien ne se trompe-t-il pas davantage sur les grandes ? — Demandez à M. Franck qui a publié, dans la Revue contemporaine, un si beau travail sur le Code pénal.

Une erreur toute littéraire, bien étonnante de la part de M. V. Hugo, et que personne n'a relevée, c'est celle-ci (Les Misérables. — 4me partie. — Tome VIIL — Corinthe) : - « Ce cabaret fesait un bruit de joie au « lieu même que Théophile a signalé dans ces deux « vers :

» Là, branle le squelette horrible « D'un pauvre amant qui se pendit. »

Ces deux vers sont de Saint-Amant, dans sa belle pièce de la Solitude, qui lui a valu les éloges de Boileau même (VIe Réflexion critique sur quelques passages du rhéteur Longin.) — Boileau cite les deux vers comme une des « choses du monde les plus affreuses, » mais il dit aussi que « la Solitude de Saint-Amant est son « meilleur ouvrage, où, parmi un fort grand nombre « d'images très agréables. etc. » La Solitude est souvent donnée à la suite des œuvres de Théophile ; — de là , sans doute , l'erreur de M. V. Ilugo. - N'enlevons pas son ode à Saint-Amant : c'est à peu près sa seule fortune littéraire.

Dans les Misérables encore, l'auteur prétend que, sous la Convention, les caves de la banque de France regorgeaient d'or et d'argent.

La banque de France ne date que des lois du 14 avril 1803, et du 22 avril 1806.

Dans son livre de la Bretagne, Esquisses historiques et archéologiques, page 313, note 2, M. L.-F. Jehan confond Dion Chrysostôme et saint Jean-Chrysostôme : - Plus de deux cents ans d'intervalle, sans compter les autres différences.

M. Albanès Bayard (Voltaire et Mme du Châtelet), livre faux, mal écrit, véritable mystification, fait (page 46) fonder la Visitation par saint François de Sales, en 1520.

Au mois de juillet 1863, un journal annonçait que M. Arsène Houssaye a découvert le tombeau de Léo-

nard de Vinci; il ajoutait: « M. Ars. Houssaye croit « également que ce fut à Amboise , où François 1" « séjournait souvent, et non à Fontainebleau, où « son cœur n'était pas encore, que Léonard rendit « l'âme dans les bras du vaincu du Marignan.» Est-ce le journal, est-ce M. Houssaye qui appelle François Ier le vaincu de Marignan? M. Houssaye, qui attribue à Michel-Ange le Milon de Crotone de Puget, qui place la Satire Ménippée au temps de la Fronde, en est bien capable. — (Voir le 1" vol. des Bévues Parisiennes, pages 147 et 197).

Modèles de style : (La Sœur aînée, — roman de Marc Bayeux ) : « Le soir, la tête sur l'oreiller; le matin, dans les « allées du jardin, ou bien, en plein midi, dans un « grenier, comme Mlle Piedefer, ces brebis noir s (ce « sont les jeunes filles des romans) se brodent un i( manteau de rêveries qui, pour être inédites, n'en « sont pas moins scintillantes de paillettes et inver« tueuses. «

Ecoutons M. E. Capendu (Le Roi des Galériens.- 21\* partie. - Chap. XLV) : « Si, à cinq heures du matin, « le jour naissant éclairait déjà les étages supérieurs « des maisons donnant sur le Palais-Egalité , il pé« nétrait à peine jusqu'au rez-de-chaussée rue Beau« jolais, dont le peu de largeur et les hautes consul tructions qui la bordaient lui donnaient l'aspect « d'un long défilé. »

û Mais si nous nous en prenons au style, à la syntaxe, nous n'en finirons pas. <J' (Etudes d'histoire et de litterature.- Les grands sermonnaires français.- III.- Massillon.- Par D. Nisard, de l'Académie Française).

, Il s'agit du sermon sur le Petit nombre des Elus: « Je vois les mondains de la Régence, au sortir de « ces sermons foudroyants, souriant des duretés d'un « prêtre si doux, et, pour ne pas se trouver aussi « coupables qu'il le voulait, se trouvant moins en « faute qu'ils n'étaient. »

Dès 1704, Massillon ne prêcha plus à la Cour; ce n'est pas dans son Petit Carême, prêché devant Louis XV enfant, qu'il foudroie : les mondains de la Régence n'existaient pas encore lors du sermon sur le Petit nombre des Elus.

- (Les Poètes français: Recueil des chefs-d'oeuvre de la Poésie française, depuis les origines jusqu'à nos jours).

— Les notices sur les poètes ont été confiées à diverses plumes, entre autres à celle de M. J. Janin ; l'article Lamartine lui est échu. — Nous ne parlerons pas du papillotage, de l'afféterie, de la désinvolture, du bavardage accoutumés ; mais nous remarquerons que la chute de Robespierre est reculée au 18 thermidor; — que Lucrèce et Tibulle sont pris l'un pour l'autre, etc.

o. Déjà, dans le Musée des Familles (avril 1863,— la Comédie Universelle) , M. Janin fesait dire à Balzac,

entendant Bossuet, à l'âge de quinze ans, improviser un beau sermon : « Je n'ai jamais entendu prêcher « ni si tôt ni si tard.»- Balzac était là pour Voiture; mais, dans la Notice sur Lamartine, M. Jules Janin nous donne un autre version : Bossuet prêche, non plus à quinze ans, mais à DIX, devant les hôtes du salon de Rambouillet. — Il paraît, en outre, que ce n'est plus une improvisation, car le jeune abbé prêche le Sermon sur la Montagne.

Décidément, cet homme-là se moque de nous. de lui-même, - et de l'Académie.

(Petit Dictionnaire historique et mythologique, par L.-J. Larcher) : « Grey (Jeanne) , sœur de Marie Tudor ; « reine d'Angleterre, au préjudice de laquelle Edouard « VI, à l'instigation de John Dudley, duc de Northum« berlarvl, lui avait dédié la couronne par testament ; « elle fut vaincue par sa sœur Marie, qui la fit dé« capiter sans pitié pour son innocence et sajeunesse. »

Jeanne Grey, sœur de Marie Tudor : — Voilà les lecteurs du Petit Dictionnaire bien renseignés ! —

Nous avons conseillé plus d'une fois à MM. les rédacteurs de journaux et de revues d'ouvrir les dictionnaires avant de prendre la plume. Faut-il donc revenir sur ce conseil que nous croyions si sage ? Une supposition : — Le Constitutionnel, la Patrie, le Siècle, l'Opinion Nationale. M. J. Janin, M. Ars. Houssaye, M. E. d'Auriac M. F. Sarcey, etc., ont à parler de Jeanne Grey : se méfiant de leurs souvenirs classiques,

de leur profonde érudition (c'est une hypothèse très hasardée), ils cherchent, dans le Petit Dictionnaire historique et mythologique, la lettre G. — Ils lisent deux fois en cinq lignes : « Grey (Jeanne), sœur de Marie « Tudor. » — Et complètement rassurés, ils écrivent : Grey (Jeanne), sœur de Marie Tudor. — Oh! M. L.-J.

Larcher, qui portez le nom d'un vrai savant du dernier siècle, vous êtes un grand coupable ! Est-ce ainsi que l'on vient en aide aux mémoires débiles, aux éruditions légères ?

(Campagne de Russie, par M. Alfred Assollant) : a Pendant le défilé du Niémen, qui ne fut troublé « par aucun accident, car la rive opposée n'était gardée « que par quelques groupes de cosaques, l'Empereur « sifflait gaiement plusieurs airs populaires, entre « autres celui de Roland à Roncevaux, de Grétry • « Où vont tous ces preux chevaliers, « L'espoir et l'honneur de la France?.

a »

M. Assollant était obsédé, sans doute, par le récent opéra de M. Mermet : le chant qu'il cite est intitulé , non pas Roland à Roncevaux, mais la chanson de Roland. — Les paroles sont d'Alexandre Duval ; la musique n'est pas de Grétry, mais de Méhul.

Depuis bien longtemps nous n'avons lu une ligne de M. Ponson du Terrail; nous avons autre chose à

faire. Pouvons-nous cependant passer sous silence un nom si retentissant? — Non, certes: force nous est donc de recourir aux emprunts, tout en déclarant que, s'il y a erreur, nous ne sommes pas responsable.

— Nous copions.

Au mois de janvier 1863, M. Ponson du Terrail écrivait; « Les splendeurs de l'été ont fait place aux frileuses mièvreries du printemps.

A cela, l'Indépendance Belge (qui a tant elle-même à se reprocher) dit, dans son numéro du 9 : « Ce « spirituel fantaisiste qui fait marcher les gens lisant « leur journal, avec les mains derrière le dos, vient « de jeter un fameux défi à M. Mathieu ( de .la « Drôme); il écrit textuellement: Les splendeurs de « l'été. »

En effet, qu'a pu dire M. Mathieu (de la Drôme) ?

— Le printemps succédant à l'été, cela ne brouille-t-il pas toutes les données naturelles, toutes les notions scientifiques ?

Le Figaro du 3 mai 1866 est bien plus sévère que l'Indépendance Belge; il ne prend pas la chose du côté plaisant ; il s'indigne : — M. Edouard Lockroy, signataire de l'article, parle de « cet aplomb imper« turbable, de cette ignorance outrecuidante qui en « imposent aux lecteurs naïfs. » — Il cite, en exemple, ce dialogue pris dans les Exploits de Rocambole : « Je souhaite, dit Fatima à Don José, que toutes « les femmes du monde n'aient qu'une seule' tête.

« — Pourquoi ? demanda Don José.

« — Pour la couper! répondit Fatima qui refit, « sans le savoir, un mot célèbre du cardinal Richelieu. »

En effet, ici, le cardinal de Richelieu, c'est bien : — Mais c'est le cardinal qui aurait refait le mot célèbre de l'empereur romain.

M. Lockroy s'occupe surtout du style du trop fécond romancier ; il cite : « Elle rêvait d'ECLIPSER LES FANGES DE SON « PASSÉ par les PERLES d'une couronne ducale. —

« (Club des valets de coeur. - En parlant d'une certaine « madame Malassis). »

« Save-vous, dit-il, que je pourrais vous SU« RINER; j'ai déjà eu affaire à la ROUSSE. — Ce lan« gage, d'une CYNIQUE FRANCHISE, plut à la « cabaretière. (Héritage mystérieux) » M. Ponson (c'est toujours le Figaro qui parle) nous révèle, dans les Gandins, l'existence du Gandin à trois mains, espèce d'homme inconnue jusqu'ici : « Chaque adversaire tenait sa lanterne dans sa « main gauche, un pistolet dans sa main droite, et « avait passé L'AUTRE dans sa ceinture. »

Le Figaro pouvait faire observer que Molière a dit, mais en trait comique, à peu près la même chose (L'Avare.- Acte l".— Scène III). — Il l'avait pris de Plaute : Video ; age, ostende etiam TERTIAM (L'Aululaire. - Acte IV.— Scène IV). — Avant Molière, Chap-

puzeau (1663) avait admirablement traduit la saillie du latin :

CRISPIN.

Çà, montre-moi ta main.

PHILIPPIN.

Tenez.

T

CRISPIN.

L'autre.

PHILIPPIN.

Tenez, voyez jusqu'à demain.

CRISPIN.

L'autre.

PHILIPPIN.

Allez la chercher. En ai-je une douzaine 1

L'autre est plus heureux, et surtout bien plus vrai que les autres d' Harpagon. — Ce qui ne prouve pas que Chappuzeau soit un plus grand poète que Molière.

— Du reste, si l'on en croit Marmontel, les autres est une faute de comédien, laquelle s'est glissée dans l'impression. — Quoi qu'il en soit, Plaute, Chappuzeau, Molière s'amusent, font leur métier d'auteurs comiques.

— M. Ponson du Terrail est sérieux !

Mille pardons de la digression : elle nous a un peu distrait et reposé.

Le Figaro continue.

Enfin dans les Cosaques à Paris, ROMAN NA-

TIONAL destiné à l'instruction DES MASSES, le héros du roman, Quille-en-Bois, raconte ses campagnes : « A Wagram, dit-il, je perdis ma jambe, et Simon « devint CAPITAINE.— AEylau, il était COLONEL. »

« Or, la bataille d'Eylau a été livrée en 1807, et « celle de Wagram en 1809 ; — d'où il suit que Simon « a été fait capitaine deux ans après avoir été nommé « colonel.— Avec ce mode d'avancement, à la Mos« kowa il aurait été caporal, et, à Waterloo, enfant « de troupe. »

Au point de vue de l'histoire, de la vérité, de la morale, M. Ed. Loèkroy conclut : « Et voilà le tableau qu'on met sous les yeux du « peuple, le poison qu'on lui vend un sou ! — C'est « donné !

« .,.,.,., « Quelles conséquences peuvent tirer de pareilles « histoires les esprits qui dévorent cette grossière nour« riture ? C'est que l'on doit faire, par tous les moyens « possibles, ce qui semble juste, quand même cela « serait interdit par le Code ; que nous n'avons rien à « nous reprocher quand notre raison ne nous reproche « rien ; qu'ainsi nous devons corriger les caprices du « sort ou du hasard ; nous substituer à la Providence « qui n'y entend rien et ne sait point faire nos affaires.

« Et si vous trouvez ces conclusions exagérées, je « pourrai vous rappeler plus d'un triste et récent « exemple de ce que j'avance.

« Je n'insiste pas : ceux de mes lecteurs qui suivent « avec attention la Gazette des Tribunaux, savent déjà « combien de pareilles lectures peuvent être funestes ; « ils savent qu'il n'est point d'influence plus détes« table pour la morale publique que les romans dont « nous sommes aujourd'hui empoisonnés. »

Quoiqu'on ne puisse dire du Figaro: Quand, par malheur, on n'est pas né plaisant,

nous le préférons de beaucoup lorsqu'il prend un ton grave : nous préférons ses articles de fond à ses gaîtés, à ses bons mots, à ses anecdotes, à ses bourdes, à ses calembredaines.

Donc, approuvée l'écriture ci-dessus.

M. Richard Scott nous fournit dans le Paris-Magazine (janvier 1867), une note qui ne manque pas d'intérêt: M. Ponson du Terrail, dit-il, publie en ce moment, à l'Opinion Nationale, un roman qui a pour titre: Les Escholiers de Paris.- Ce roman se passe sous le règne de François II.— Or, l'un des personnages est moine, et ce moine,- gredin fieffé,- a la mauvaise habitude de citer à tout instant des vers de Tartuffe. — Mon cher, dit-il à l'un de ses amis : Il est avec le ciel des accommodements !

ou encore :

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme!

Ce moine, qui pressent si bien un livre, porte le nom d'Ignace, et jurait dernièrement par son saint patron Ignace de Loyola. Or, sauf erreur, le fondateur de l'ordre des jésuites n'était pas encore canonisé à cette époque. »

M. Ponson du Terrail vient d'être décoré ! — Mais Madame Bovary aussi. « Ce qui la venge suffisam« ment, disent certains journaux, du reproche d'im« moralité adressé par des esprits étroits. » - En effet!

On nous montrait dernièrement un ouvrage en deux volumes in-8°, imprimé à Paris (1839), chez Mme Huzard, avec ce titre : Histoire de la Campagne d'Egypte, SOUS LE RÈGNE DE NAPOLÉON-LE-GRAND, par A.-C. Thibaudeau ; nouvelle édition ornée de gravures.

Nous n'avons pas compris !

« Athée, comme on l'était au XIVe siècle et comme « l'était Stendhal, son maître, M. Mérimée affecte la « scélératesse dans le ton, et ne serait pas fâché, j'en « suis sûr, de passer pour un petit Borgia littéraire.

« Il veut la mort sans phrases en littérature, comme « Fouché la voulait en politique. » — (Barbey-d'Aurevilly,— Les OEuvres et les Hommes.- 4e partie 1865.

— Les Romanciers. — M. PROSPER MÉRIMÉE).

Le mot atroce, la mort sans phrases, est, non de Fouché, mais de Sieyès, si toutefois il l'a prononcé ; il l'a toujours nié avec énergie ; tout le monde sait que Fouché, très capable, du reste, de l'avoir dit, n'y est pour rien. — Rendons justice, même à Fouché.

Il parait chaque année un livre excellent qui, sous le titre de Erreurs et Mensonges historiques, par M. Ch.

Barthélémy, se donne la noble mission de relever les erreurs historiques, de faire la guerre aux mensonges ; mais il se trompe quelquefois dans des questions d'un ordre, il est vrai, secondaire. Ainsi, nous lisons dans le chapitre consacré au Masque de Fer (1863, page 259 de la seconde édition) : « M. Dujunca, que Mm. de Sé« vigné traite d'ami, consigna sur son journal l'entrée « du Masque de Fer à la Bastille, et peut-être cher« cha-t-il à pénétrer ce secret d'Etat. On pourrait penser « qu'il avait reconnu Fouquet sous le masque de ve« lours noir, et confié ce mystère à Mme de Sévigné, « qui alla elle-même à la Bastille, le 6 août 1703 »

Nous ferons observer que Mme de Sévigné, morte en 1696, n'a pu aller elle-même à la Bastille en 1703.Le texte que nous citons prouve que ce millésime n'est pas une faute d'impression; — mais alors !..

., f

Que de belles choses n'aurions-nous pas à dire encore !

Mais n'est-ce point assez ? Ces légers spécimens ne sontils pas suffisants ? Notre thèse n'est-elle pas prouvée?

Les lecteurs de Province, comme ceux de Paris, ne

sent-ils pas édifiés? - Nous ne conclurons pas, avec le correct Boileau : Et pour FINIR ENFIN., mais nous dirons avec La Fontaine :

Bornons ici notre carrière :

Loin d'épuiser une matière, On n'en doit prendre que la fleur.

C'est ce que nous avons fait ; — et quelle fleur!

Hic tandem stetimus, comme Regnard, sans pouvoir ajouter, comme lui: Nobis ubi defuit orbis: le terrain ne nous manque pas sous les pieds; mais nous nous rappelons, un peu tard sans doute, ce qu'écrivait, le 10 janvier 1853, M. Sainte-Beuve : « Paris, a-t-on dit « très justement, est le lieu du monde où l'on a le « moins de liberté sur les ouvrages des gens qui tiennent « un certain coin. » — Et il ajoutait : « cela est vrai « encore aujourd'hui. » — Et en 1866, donc !

Nous faisons nos adieux Benigno Lectori, comme on s'exprimait au temps où l'on respectait le Public : En habes, omnia de quibus monitum te voluimus, lector optime. — Vale.

Probablement, d'ailleurs, par b..;:i"ains Cœtera NON desidem^ur ! , » 4 -

TABLE

TABLE

PASiS

Bibliographie Catholique (la). 255 Britannique (la Revue)., .,. 231 Charivari (le)., 116 Chronique Parisienne (la) 246 Conseiller de la Maison (le). 197 Conseiller des Artistes (le). 245 Constitutionnel (le). 27 Contemporaine (la Revue) 226 Correspondances Parisiennes (les)., 259 Correspondant (le) 237 Courrier du Dimanche (le). 265 Débats (Journal des)., 13 Deux-Mondes (la Revue des) ., 218 Étendard (l').,., 265

PAGES

Europe Artistique (P) 244 Évènement (1') 87 Figaro (le) 167 France (la). 73 Gazette des Tribunaux (la) 94 Globe Illustré (le).,. 212 Grand Journal (le).,. 188 Illustration (1') 199 Indépendance Belge (l').,. 111 Journal Amusant (le) 195 Magasin de Librairie (le). 242 Miscellanées 262 Monde (le). 64 Monde Illustré (le) 204 Moniteur (le) ., 57 Musée des Familles (le). 213 Nain jaune (le) 179 Nation (la). 85 Nouvelle France Illustrée (la) 215 Opinion Nationale (la). 98 Patrie (la). 40 Pays (le). 68 Petit Journal (le). 123 Petites Nouvelles (les) 121 Presse (la). 49 Revue du Monde Catholique (la). 257 Revue Française (la). 251 Revue et Gazette des Théâtres. 249 Revue indépendante (la). 252 Siècle (le). 125

PAGES

Soleil (le).,.,..,..,. ",," 82 Tintamarre (le) .., ., 192 Univers Illustré (1') 201 Villes et Campagnes (Journal des). 93 Vérité historique (la) 253

Les Livres. 269 Les Catalogues. , 270

FIN rVÊ 'l.A TABLE.

M I. l- \1 ¡;:'Lll. IL il ,,:.\_ 'Ibl,i.' .,¡-t l..ith(Jlf\»>"i. ris .»ti .3 » 4 ; Il f i ti ! 11 111 ~,